This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKV
Le

Sans Mari

Armand COLIN et Cie, Éditeurs, 5, rue de Mézières, Paris.

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Les trois filles de Pieter Waldorp, par JEAN BERTHEROY. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Monsieur le Neveu, par JEAN THIÉRY. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Le Mystère de la rue Carême-Prenant, par A. ROBIDA. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Le Médecin de Belle-Maman, par ROGER DOMBRE. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Tante Rabat-joie, par ROGER DOMBRE. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

La Princesse, par SOPHIE URBANOWSKA (traduction R. CANDIANI). Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Mlle Huguette, par GABRIEL FRANAY. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

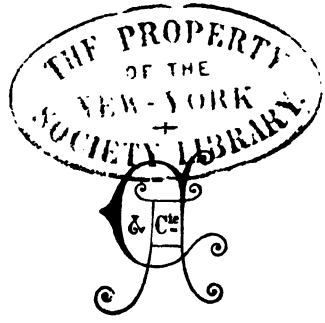
Le Château des Airelles, par GABRIEL FRANAY. Un volume in-18 jésus, broché. . . . . 3 fr. 50

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 630-97.

Mme V. LE COZ

Sans Mari



Paris, 5, rue de Mézières
Armand Colin et Cie, Éditeurs
Libraires de la Société des Gens de lettres
1897
Tous droits réservés.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
2573638
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

SANS MARI

I

Dans le parloir de l'aristocratique couvent de la rue Vaneau, Paul Durias attendait sa sœur et commençait à s'impatienter du peu d'empressement qu'elle mettait à le rejoindre. Une à une, les élèves appelées par quelque visite étaient arrivées; des conversations s'élevaient, discrètes, dans tous les coins; Paul frappait légèrement du bout de sa canne l'extrémité de ses bottines vernies : mais Simone Durias n'arrivait toujours pas.

Au moment où le jeune homme allait partir, pour donner une leçon à cette petite impertinente, elle parut enfin, traversa le parloir sans hâte, en arrangeant sous la plate résille d'uniforme les

89X677

frisons révoltés de ses cheveux noirs, légers comme une fumée.

« Arrive donc! grommela Paul en s'avançant vers elle et la tirant par la manche. Tu me fais poser depuis un quart d'heure! C'est pourtant gentil à moi de venir te voir dans ta geôle!

— C'est gentil comme tout! Laisse-moi t'embrasser... Mais c'est parce que tu es gentil que je te fais attendre...

— Ah! bah!

— Oui, j'ai flairé que c'était toi... papa m'avait prévenue mercredi dernier qu'il y aurait aujourd'hui commission du budget... Quand c'est lui que j'attends, je ne fais qu'un saut de la cour au parloir. J'entre; il tire sa montre : « Simone, j'ai huit minutes et demie à te consacrer. Raconte-moi les incidents de ta semaine... » Il est nerveux, il ne s'assied pas, se promène de long en large comme un lion en cage; et moi je ne trouve rien à dire, je n'ai plus mes idées... Si par hasard j'en rattrape une, je cours après papa, et tout en marchant, en rôdant autour de sa fuyante personne, je lui fais part de ma petite découverte... Tu sais, j'en ai assez de la politique et des politiciens!

— Je ne suis pas de ton avis, et je trouve beau-

coup de bon dans les façons d'agir des hommes politiques. Désormais je ferai comme papa : j'arriverai en coup de vent, je tirerai ma montre, je te caresserai distraitement les cheveux et j'oublierai de te raconter la chronique de la maison... Voilà comment on se fait prendre au sérieux par les petites filles !

— Paul, je t'en prie !... Tu n'as rien à faire !

— Tu es superbe ! Et l'usine? et mon bureau du ministère?

— Ne blague pas; tu vas à l'usine deux fois par semaine, et dans les bureaux on arrive en retard tous les jours.

— Les autres, pas moi !

— Depuis quand?

— Depuis cinq jours. Nous avons un nouveau directeur et papa m'a dit de ne pas me faire prendre en défaut; il veut m'obtenir de l'avancement au 1er janvier.

— Oh ! alors !... Il travaille toujours beaucoup, ce pauvre papa?

— Étonnamment ! Il est de trois commissions, de quatre sous-commissions, de dix-huit comités pour élever des statues à des gens que je ne connais pas... lui non plus. Il a prononcé la semaine dernière un discours très remarqué sur la ma-

rine, et il en prépare un autre sur les sucres de betterave.

— Les commissions, je les comprends encore, mais les discours!... Papa n'avait jamais parlé, depuis trois ans qu'il est à la Chambre!

— Il a un nouveau secrétaire, un piocheur qui a de la littérature. Le pauvre diable se donne la peine de fouiller un tas de documents et présente très correctement le résultat de ses recherches. De plus, papa possède une voix admirable pour parler à la tribune. Ses débuts ont fait sensation; on a loué son sage recueillement d'autrefois, non moins que l'éclatante rupture de son long silence.

— Alors, nous pouvons être fiers de l'auteur de nos jours?

— Certes, ma chère!... et ce n'est pas fini, on prétend qu'il ira très loin. Qu'est-ce que tu dirais si ton papa s'appelait un jour M. le ministre? »

Simone redressa sa petite tête brune et mutine et regarda autour d'elle d'un air provocant. Oh! ce jour-là, Simonette serait vraiment la reine de ce petit monde de pensionnaires où sa fortune et sa beauté naissante lui donnaient déjà presque le premier rang. Elle eut un petit sourire protecteur pour Bettine, Marguerite et Lucie Auffray qui causaient dans un coin avec leur père, le doc-

teur en vogue, remarqua les brillants de la comtesse d'Arnac et l'exquis chapeau de Mme Duval, la femme du banquier de la rue La Fayette ; même, elle eut une moue de dédain en apercevant Maud Robertson, la richissime Américaine, catholique par sa mère, toujours visitée par une joyeuse et nombreuse société. Plus tard, Simone aurait elle-même des chapeaux sortant de chez le grand faiseur, des brillants plus gros que ceux de la très noble comtesse, des relations plus nombreuses et plus distinguées que cette Maud dont le plus grand mérite était de posséder des millions.

« Tu ne me demandes pas d'autres nouvelles? » interrogea Paul, étonné du silence distrait de sa sœur.

La jeune fille sembla s'éveiller d'un rêve et soupira. Les rêves ne se réalisent pas instantanément, comme les changements à vue d'une féerie.

« Oh! si. D'abord, as-tu gagné au jeu?

— Tu es gentille de t'intéresser à mon sort... J'ai perdu tout mon mois dernier, et comme nous sommes au six, tu vois la jolie perspective qui s'offre à moi jusqu'au trente : promenade au Luxembourg avant le dîner, sur les boulevards après le dîner, tout cela complètement à sec, sans

seulement un pauvre petit bock dans l'estomac!

— Tu me navres! Oserai-je t'offrir mes économies? deux francs cinquante rabiotés à papa entre deux confidences...

— Merci; ça ne servirait qu'à me donner plus soif... Papa est inflexible; il me traite de dissipateur, et depuis qu'il a déclaré que mes dettes ne le regardaient pas, je ne trouve plus à emprunter. Pour être juste, je n'ai pas grand'chose pour ma toilette et mes petits plaisirs. On ne paye pas, dans les ministères!

— Et les six cents francs par mois que te donne papa pour surveiller une usine que tu ne surveilles pas?

— Vas-tu me faire aussi de la morale? Alors je m'en vais!

— Non, mon petit Paul, dit-elle d'un air câlin, au contraire, je te propose mon aide. Si tu rappelles à papa que la sortie est jeudi prochain, je te donnerai tout ce que j'obtiendrai de lui ce jour-là.

— Je n'oublierai pas la commission... et au déjeuner je te présenterai mon nouvel ami.

— Encore un!

— Le secrétaire de papa. C'est moi qui l'ai

trouvé, inventé; c'est à moi que papa devra d'être ministre!

— Comment cela s'est-il fait? Où l'as-tu trouvé, ce prodige?

— Au Luxembourg; je te dis que c'est là ma promenade des jours de dèche... on a peu d'occasions d'y dépenser l'argent qu'on n'a pas. Il y a trois semaines, j'avise sur un banc un garçon bizarrement vêtu, avec de longs cheveux tombant sur le col d'une jaquette démodée. Un étudiant pauvre, sans doute, studieux aussi, car il lisait sans lever le nez dans un vieux livre aux feuillets écornés. Je m'assieds auprès de lui; j'étais d'humeur mélancolique, aussi mélancolique que les cheveux de mon homme, et volontiers j'aurais échangé avec lui deux ou trois réflexions sur les misères de ce monde...

— Et puis?... tu es assommant!

— Et puis, le livre était du Musset, l'étudiant pauvre lisait des vers... Il sent un regard indiscret peser sur lui, se retourne... et nous causons. Oh! son histoire n'était pas drôle! C'était plus lamentable encore que l'asséchement de ma bourse. Le malheureux est né dans un joli bourg de la vallée du Rhône, en face d'Avignon aux tours crénelées. Son père, un brave percepteur,

en voulait faire un sage petit bureaucrate ; mais le garçon était d'humeur rêveuse, avait le goût des jolis vers, de la musique, de la peinture. Il a essayé vingt métiers qu'il n'aimait pas, faute de pouvoir en exercer un qui lui plût. Quand le papa est mort, la vieille mère s'est dévouée, a suivi son fils à Paris, ce Paris dont il rêvait depuis des années. Vincent Gardanne a passé un mois ici à se demander s'il se ferait romancier, poète ou peintre. Il a couru les musées, fait des vers, s'est attardé à en lire, sous le regard bienveillant des vieux poètes de marbre du Luxembourg, ses maîtres, ses amis d'enfance et de jeunesse.

— Je ne te reconnais plus ; ça se gagne, le mal de la poésie !

— Rassure-toi, je n'ai aucune disposition à le prendre... Mais il m'intéresse, ce Gardanne ! On n'est pas insouciant à ce point-là dans notre temps, et ça me change des Parisiens de ma connaissance.

— Enfin, tu l'as emmené à la maison ?

— Oui ; je lui ai raconté que nous étions presque compatriotes, que le château de grand' mère de la Tourille regarde de loin, par-dessus le large Rhône, le petit bourg où il est né. Nous avons parlé cigales, pins parasols, oliviers gris,

et nous étions amis lorsque papa, sur ma présentation, l'a invité à dîner. Vincent Gardanne a fort bien mangé, malgré sa condition de poète. Entre nous, je crois qu'il faisait maigre chère depuis longtemps. Papa s'est montré fort gentil : il lui a fait reprendre quatre fois du rôti et a insisté pour lui faire avaler une demi-douzaine de gâteaux.

— Et après?

— Après? Vincent a raconté de nouveau son histoire et a dit d'un air résigné : « Je voudrais bien trouver une petite place, n'importe où, pour aider ma mère au lieu de lui être à charge... plus tard, quand la vie de chaque jour sera assurée, je m'occuperai de ma poésie... »

— Et papa lui a offert son aide?

— Oh! pas si vite! Il a murmuré : « C'est difficile... Il y a tant de garçons instruits sur le pavé! » J'ai senti que c'était tiède et j'ai fait ressortir les mérites de ma trouvaille. Papa, toujours calme, m'a fait comprendre que dans les bourgs de la vallée du Rhône les études ne sont pas poussées très loin ; qu'un individu peut faire d'assez jolis vers, de la prose passable, de la peinture presque bonne, sans que ces trois « à peu près » lui donnent droit à une place du gouver-

nement. Sur quoi on a servi le café et parlé d'autre chose. Tout à coup, papa se souvient que son secrétaire, un joli garçon très paresseux, a oublié d'achever un petit travail préparé pour la réunion du lendemain à la commission du budget. Moi je n'ai pas le moindre style, papa ne m'est pas supérieur en ce point. Mais il a le talent de tirer le meilleur parti possible de toutes choses, voire de ses invités. « Dites donc, jeune homme, demande-t-il à Gardanne, seriez-vous capable de m'arranger cette fin? C'est un jeu d'enfant, les notes sont classées... » Il l'assied à un bureau, allume un cigare et commence à étudier le petit travail. A onze heures, mon nouvel ami avait terminé; sa prose était bonne, ronflante; on y sentait souffler l'enthousiasme du Midi. Ça fait toujours bien dans une assemblée... Le lendemain, papa a eu un succès à la commission; le surlendemain il a congédié son ancien secrétaire et installé Vincent Gardanne en son lieu et place... Depuis, papa est un orateur, et un député d'avenir.

— Et ce Vincent Gardanne... il ne fait plus de vers?

— Ah! c'est ce qui t'intéresse!... Rassure-toi, je le soupçonne d'en griffonner en cachette du

matin au soir, de même qu'il croque, aux séances de la Chambre, la tête de tous les députés qui en ont une tentante.

— Papa le paye bien?

— Il le nourrit, c'est quelque chose d'appréciable. Quant au reste, Vincent n'a vraiment pas de quoi s'offrir un fiacre à chaque jour de pluie! »

Comme s'il avait dévoilé tout ce qu'il savait sur Vincent Gardanne, Paul Durias changea brusquement de discours :

« Elle a combien de dot, ton Américaine?

— Maud Robertson?

— Elle-même!

— Tu es curieux de le savoir?

— Très curieux... On ne sait pas...

— Vingt-huit millions, mon petit ami, accentua Simone avec un sourire narquois. Ça te suffit?

— Presque... Miss Maud me conviendrait.

— Mais tu ne lui conviendrais pas du tout! Elle a vu ici l'autre jour le cousin Roger; il lui plaît beaucoup, elle m'a demandé son âge.

— Il est trop vieux pour elle!

— Trop vieux! à trente-deux ans!

— Elle en a dix-sept.

— Dix-huit bien sonnés, mon chéri. Nous sommes du même âge et nous gémissons ensemble

de notre captivité. Moi, on me laisse au couvent parce qu'on ne sait que faire de ma personne, que je suis encombrante dans la maison d'un député actif et ambitieux. Elle, on l'oublie ici parce que son père a, de même, trop d'autres choses en tête, qu'il est trop occupé à brasser de l'or à Chicago.

— Et elle s'ennuie, miss Robertson?

— Presque autant que moi, mais pas tout à fait, car elle a l'espérance pour elle. La renommée de ses millions s'est si bien répandue par l'Europe qu'un jour ou l'autre un libérateur viendra l'arracher au couvent. On l'habillera de blanc, on la mariera dans la chapelle, et toutes les pensionnaires rêveront la nuit suivante de tulles vaporeux et de fleurs d'oranger... Pour moi, la réclusion menace de ne jamais finir, puisque je ne veux point d'époux, mais seulement le monde, le bal, le plaisir... C'est justement cela qui dérangerait papa.

— Ne te monte pas la tête; il y a des hasards dans la vie... Et puis, sois gentille : raconte à miss Maud que j'ai vingt-quatre ans, que dans quelque trois années je serai attaché d'ambassade, et que papa est un grand homme.

— Quoi encore?

— C'est tout. Ajoute si tu veux que Roger n'a aucune envie de se marier.

— Par exemple!

— Hé! hé! t'aurait-il dit le contraire? Il me semble, en effet, qu'il est fort aimable pour toi!

— Oh! très aimable, précisément parce qu'il sait que ça n'aura aucune conséquence fâcheuse avec moi. Et par « conséquence fâcheuse », il entend le malheur d'entrer en ménage. Au surplus, s'il vient me voir, c'est tout simplement pour avoir la chance de rencontrer au parloir Renée Féraud.

— Comment dis-tu?

— Tu es donc sourd?... Je dis Renée Féraud, dont le père est professeur à la Sorbonne. Elle est très jolie. Tu sais comme Roger est drôle! Il prétend qu'elle ressemble à une Grecque des frises du Parthénon; et il trouve plus économique de s'en payer la vue ici que d'aller à Londres chaque semaine.

— A Londres?

— Mais oui; tu ne sais rien, mon pauvre Paul! Les frises du Parthénon sont à Londres, au British Museum.

— Ne prends donc pas ces façons de Gros-Jean

qui veut en remontrer à son curé... Je ne sais pas le Guide Joanne par cœur, moi ! »

A ce moment, un grand jeune homme très mince, presque maigre en dépit de sa vigueur musculaire, entra dans le parloir empli de papotages, de petits rires, de grignotements de souris, d'un arome confus de dragées et de brioches. Son aisance d'allure, de mouvements, frappait dès l'abord, s'harmonisant à merveille avec la physionomie calme et fine où des yeux d'un bleu vif éclataient sur le fond bronzé du visage coupé d'une longue moustache roussie. Au bout d'un instant on remarquait que les vêtements eux-mêmes du jeune homme, parfaits de coupe, mais amples à dessein, visant avant tout la commodité, s'adaptaient évidemment au caractère, aux habitudes de vie et de pensée de leur propriétaire.

Roger de Thyèvre entendait être à l'aise, dans ses vêtements comme dans la vie.

Il s'avança, la main tendue, vers Paul et Simone :

« Bonjour, Paul ; comment vas-tu, petite Simone ? Tes notes sont-elles bonnes ? Si tu es au tableau d'honneur, je vais t'offrir des caramels qui reposent en ce moment au fond de ma poche. »

Simone ne pouvait souffrir cette façon paternellement railleuse qu'avait le cousin Roger de lui rappeler sa condition de petite pensionnaire. Bien qu'elle étalât des principes arrêtés et fît profession de mépriser les hommes, il lui en coûtait fort de n'être point prise au sérieux. Elle eût voulu que Roger se souvînt qu'elle avait dix-huit ans, qu'il la trouvât jolie, et lui en témoignât quelque chose. Les principes des femmes ne vont point sans quelque faiblesse ; ceux de Simone pliaient un peu à l'occasion ou s'effaçaient humblement devant un de ses nombreux caprices.

Ce fut avec un haussement d'épaules qu'elle répondit :

« Ne les dérange pas; tu les offriras en hommage admiratif à Renée Féraud, que j'irai demander si tu le désires.

— Tu as des idées charmantes! Je regrette de n'avoir point eu celle-là tout à l'heure, en croisant Mlle Féraud dans le vestibule... Ah! les jeunes filles! Aussitôt qu'elles portent des robes demi-longues elles ont des petites jalousies... Parions que vous détestez toutes Mlle Féraud parce qu'elle est trop belle!

— Tu as perdu ton pari, dit vivement Simone; nous l'aimons, au contraire, parce qu'elle est

jolie. Tu as peut-être beaucoup d'expérience du monde, cousin Roger, mais tu manques de données précises sur les pensionnaires... Nous sommes trop jeunes encore pour envier la beauté des autres. »

Elle avait pris un petit ton protecteur qui fit rire les deux jeunes gens. Roger sortit de sa poche son sac de caramels, et le posant sur les genoux de Simone :

« Je m'avoue vaincu; me pardonneras-tu mon faux jugement si mes caramels sont bons? »

Simone, malgré ses dix-huit ans, avait un amour particulier pour les bonbons. Elle s'absorba dans la dégustation des caramels, tout en écoutant d'une oreille la conversation qui se poursuivait entre Paul et Roger.

« Alors, demandait Paul, c'est tout à fait une Grecque du Parthénon?

— Absolument. On se la figure volontiers vêtue d'une tunique aux plis onduleux, coiffée de bandelettes classiques retenant ses cheveux d'or aux larges vagues.

— Quand l'épouses-tu?

— Jamais.

— Ce serait pourtant un joli bibelot de plus à ajouter à tes collections!

— Je ne collectionne pas les êtres animés. Il y a trop de risques et trop d'entretien. »

Simone était devenue plus attentive, et une idée extraordinaire semblait germer dans sa petite tête imaginative.

« Cousin Roger, c'est donc vrai ce que disait Paul tout à l'heure? Tu ne te marieras jamais?

— Je ne le crois pas, cousine Simone... à moins que tu ne te repentes plus tard de ton célibat, que je ne regrette moi-même les joies de la famille, et que tu ne consentes à unir nos deux repentirs. »

Elle eut son haussement d'épaules de jeune personne assez mal élevée, et durant plusieurs minutes creusa cet insoluble problème :

« Se moque-t-il de moi, oui ou non? Et pourrai-je jamais savoir quand il raille ou quand il est sérieux? »

La cloche qui sonnait la fin des visites interrompit les recherches de Simone.

« Au revoir, dit-elle en se levant. Ne m'oubliez pas jeudi, je vous en prie; papa me laisserait ici depuis le 1er janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, si de bonnes âmes ne lui rappelaient qu'il a une fille.

— Compte sur moi, Simone, lui cria Roger,

tandis qu'elle s'échappait déjà vers l'escalier empli de tapage. Je penserai à tout, même à commander les desserts que tu aimes. »

Il y eut autour de Simone quelques ricanements moqueurs; elle fronça ses fins sourcils, réguliers et noirs comme deux coups de pinceau à l'encre de Chine.

« Ce Roger, pensa-t-elle, est un être détestable! Je le bouderai un peu jeudi, juste assez pour lui montrer que ses manières me déplaisent, point assez pourtant pour l'indisposer tout à fait. Car il faudra bien que j'y réussisse : il épousera Renée Féraud, ou je me déclarerai la plus maladroite des femmes! »

Elle eût été moins fâchée contre Roger de Thyèvre si elle l'avait entendu dire à Paul en le conduisant à son ministère :

« Simonette devient très gentille avec sa petite figure piquante et mobile. Est-ce que l'oncle Durias ne songe point à la retirer de pension?

— Mon pauvre ami, c'est impossible! Papa est occupé toute la journée; moi, je devrais l'être tout autant. Nous dînons rarement chez nous. Te figures-tu Simonette désœuvrée dans cet intérieur d'hommes, ou bien courant les couturières et les modistes, en compagnie d'une

gouvernante à mauvaises manières et à caractère grincheux? La vie ne serait pas tenable pour nous, et Simone prendrait des habitudes d'indépendance et de frivolité...

— Qu'elle brûle de prendre, si j'en crois mes observations. Ne vous donnez donc pas tant de mal, mes braves gens! Les femmes d'aujourd'hui, dans un certain monde, sont toutes les mêmes, et Simone n'échappera pas au sort commun. Enfin, je vois la pauvre petite, si vous ne changez pas d'avis, condamnée à une longue détention!

— Dernièrement, papa l'a mise en demeure de choisir entre le pensionnat, un mari, ou la vie chez grand'mère, en Provence. Elle a opté pour le pensionnat.

— Tu m'étonnes! Je ne prenais pas au pied de la lettre ses décisions de petite célibataire.

— Tu avais tort. Simone a horreur du ménage, de la sujétion, des concessions mutuelles, des enfants qui crient et dont il faut soigner les petits maux.

— Très joli! Elle est réussie, notre moderne petite cousine! Alors que veut-elle faire? Aller au régiment et boire des absinthes?

— Simone veut seulement se commander des

chiffons, en changer souvent, aller au bal, et passer pour une femme élégante.

— A cinquante ans et aux premiers rhumatismes elle en reviendra, et ce sera dur.

— Enfin, l'expérience que nous avons tentée n'est peut-être pas définitive. Le mari se présentait sous les traits d'un vieux sénateur qui n'avait rien des... frises du Parthénon, pour parler ton langage. En revanche, il possédait cent bonnes mille livres de rentes en propriétés et s'était épris de la frimousse de Simone après avoir dîné une fois en face d'elle à la maison.

— Cent mille livres de rentes en propriétés! répéta Roger pensivement. Tu m'étonnes de plus en plus. Décidément, comme le dit Simone, je n'entends rien aux âmes des pensionnaires et j'ai le tort de juger mon prochain plus mauvais qu'il n'est.

— Moi aussi, j'avais pensé que Simone se laisserait éblouir par la vision des monceaux de robes, de dentelles, de fourrures, de bijoux représentés par ce joli chiffre.

— Eh bien! ma petite cousine très moderne a encore un peu de bon dans le cœur... Voilà tout ce que prouve cette histoire. A demain; te voilà devant ta boîte. Je te quitte pour aller à l'Hôtel

des Ventes ; il y a là un tableau dont j'ai envie... »

Roger tourna le coin du quai, et Paul le suivit un moment des yeux, admirant l'aisance de sa démarche, l'adresse avec laquelle il fendait rapidement la foule qui encombrait le pont à cette heure de l'après-midi.

« Il a de la chance, ce Roger ! pensa-t-il. Ses besoins ne dépassent jamais ses moyens... Et il n'a pas de bureau, pas d'heures fixes, pas de tâches abrutissantes... Décidément, miss Robertson est tout à fait de mon goût. »

Paul Durias, souriant et rêveur, jeta sa cigarette et franchit moins mollement que de coutume le seuil de son ministère. Cinq minutes plus tard, un de ses collègues lui ayant parlé des courses du dimanche suivant et des chances de Frondeuse, une pouliche de grande espérance, il avait oublié ses ambitieux projets de mariage et regrettait seulement de ne pas posséder les quelques louis nécessaires pour gagner une petite fortune.

A cette minute aussi, Roger de Thyèvre ne pensait plus à sa petite cousine Simonette, non plus qu'à la beauté de Renée Féraud ou aux frises du Parthénon. Il flânait le long des boulevards, s'arrêtait pour regarder une gravure, feuilleter un livre, examiner quelque curieuse application d'une

découverte nouvelle. Et il se trouvait parfaitement heureux, car il avait la philosophie de se composer un bonheur complet avec la satisfaction de ses curiosités d'artiste et l'indépendance que lui procurait sa fortune. Simone et Mlle Féraud l'avaient intéressé tout à l'heure; maintenant il s'intéressait à une eau-forte remarquée en une vitrine et se réjouissait d'avance d'accrocher le lendemain dans son fumoir le tableau qu'il allait acheter. Chaque chose a son temps, pour un homme qui a bien réglé sa vie.

Apparemment, Simone n'était pas encore arrivée à ce degré de sagesse, car elle prolongeait outre mesure les réflexions éveillées en elle par sa séance au parloir. Elle fut, toute l'après-midi, d'une distraction désolante; elle se laissa gronder sans rien répondre, chose pour elle peu ordinaire; elle eut un sourire d'une angélique douceur en s'entendant infliger un pensum de cent lignes; et à la récréation du soir, au milieu d'un jeu fort animé, elle sauta au cou de Renée Féraud, l'embrassa avec une effusion qui excita l'hilarité de toute la cour.

Simone ne se fâcha point; entendit-elle seulement les rires en fusées qui éclataient autour d'elle?

La cloche du coucher lui causa un plaisir inac-

coutumé; elle fut la première déshabillée, ne bavarda point dans son lit blanc soigneusement drapé. Sans se mêler aux chuchotements qui l'entouraient elle ferma les yeux, non pour dormir, mais pour être plus seule, et rêva tout éveillée de Renée Féraud, du cousin Roger, de tout ce qu'elle voulait faire pour eux, au besoin malgré eux.....

C'était là-bas, chez grand'mère, dans un joli coin de Provence, que Simone avait connu Roger de Thyèvre. Dès sa toute petite enfance, elle se souvenait d'avoir passé des semaines d'été dans cette sorte de castel démantelé que grand'mère appelait pompeusement son « château ». Le pays était torride, par ces semaines d'août et de septembre; mais le jardin, un fouillis de plantes vivaces et sauvages, embaumait la lavande brûlée, éclatait de floraisons de cactus, de grenadiers aux fines corolles écarlates. Et le grand souffle du Rhône secouait vers le soir toute cette végétation, mêlait tous ces parfums adoucis par le crépuscule, en faisait une odeur inexprimable et enivrante qui emplissait les grandes pièces tout à coup rafraîchies.

Simone avait passé de longues après-midi à jouer dans le sable de la cour d'entrée, une grande place nue où les bâtiments du château décou-

paient de nettes bandes d'ombre bleue. Involontairement l'enfant atténuait ses cris à cause de la chapelle ouverte, un gouffre sombre, aux murailles blanches décorées d'ex-voto qu'apportaient de loin, aux jours de pèlerinage, les paysans de toute la région. Rien qu'à évoquer ces souvenirs, Simonette revoyait le paysage que l'on découvrait de cette sorte de plate-forme : un ondulement de collines rousses, le gros bourg, presque la petite ville de Castillon, assise sur un plateau, fortifiée, taillée dans le roc, et embroussaillée, par places, de maigres oliviers tordus. Le ciel bleu respirait la gaieté, l'air vibrait de chants de cigales, de parfums épandus en longues ondes sensibles.

Paul, déjà grandet, courait la montagne avec son père, et l'enfant se trouvait un peu seule, car grand'mère ne s'occupait d'elle qu'à ses moments perdus, c'est-à-dire quand sa chienne Brunette, son chat Fripon, et son coq Hippolyte lui en laissaient le loisir. Le dernier de ces animaux, grand favori de la vieille dame, habitait la même chambre qu'elle, dormait sur un coussin de peluche armorié, accompagnait sa maîtresse en voyage, en promenade, au marché, dissimulé dans un ridicule assez vaste et enrubanné de jaune. L'intelligent animal devinait et partageait toutes les haines et tous les

amours de la douairière de la Tourille; il daignait accorder parfois un petit coup de patte amical à Simone, se méfiait de la turbulence de Paul, manifestait le plus profond mépris pour M. Durias, un homme qui disait bonjour aux paysans, serrait la main à tout le monde, s'informait de la récolte des olives et des promesses de la vigne.

Hippolyte et grand'mère étaient donc deux ennemis irréconciliables du pauvre Durias, qui ne trouvait pas de moyen supérieur à la fuite pour leur échapper pendant des journées entières. Les rancunes d'Hippolyte remontaient à son introduction dans le salon de Mme de la Tourille; celles de la douairière dataient de l'heure malheureuse où elle avait eu la faiblesse d'accorder la main de sa fille cadette à l'industriel Durias. Il est vrai que Durias gagnait cent cinquante mille francs par an; mais cet argent, acquis dans la fabrication des produits chimiques, répugnait au sang bleu de la noble dame, qui saisissait la moindre occasion pour exprimer ouvertement à son gendre cette manière de voir.

De plus, quand un Durias épouse une la Tourille, il a pour élémentaire devoir d'en témoigner sa reconnaissance à toutes les minutes de sa vie. Durias étant sujet à des absences de mémoire en

ce qui concernait cette obligation, Mme de la Tourille se chargeait de lui rafraîchir souvent les idées. Tant que sa fille avait vécu, grand'mère avait été relativement modérée dans ses reproches et dans ses insinuations ; depuis que Durias était veuf, insinuations et reproches avaient atteint la période aiguë. Mme de la Tourille cherchait à convaincre le malheureux industriel que le Ciel l'avait punie, en lui enlevant son enfant, de la mésalliance qu'elle avait laissé consommer. Sur ce thème elle brodait des variations infinies, renouvelées chaque an, chaque an plus agressives.

Durias, très patient ou très indifférent, n'en continuait pas moins à amener tous les étés ses enfants à leur grand'mère. Il l'avait promis, il ne se dégageait point de sa parole ; mais il se condamnait à un exercice forcé de Juif errant pour avoir une existence tolérable et renouveler son contingent de calme et d'aménité.

Simone attendait le soir avec impatience, le soir qui lui ramenait Paul et son père, mettait un peu de bruit et de gaieté dans le jardin où montait l'ombre.

Vers la moitié de septembre, Roger de Thyèvre venait avec ses parents passer à son tour un peu de temps à Castillon. Ce cousin plus grand qu'elle,

plus grand que Paul, inspirait beaucoup de respect à Simone; il était le préféré de grand'mère, qui se consolait à sa vue de la roture dans laquelle pataugeaient ses autres petits-enfants.

Roger s'amusait à gâter Simonette; il la faisait jouer à des jeux inconnus d'elle, lui rapportait de ses promenades lointaines des plantes qu'il lui apprenait à connaître. Et quelquefois, le soir, il cueillait une belle rose pourprée, l'offrait en souriant à l'enfant, plus fière de ce don que d'un jouet coûteux et magnifique.

Grand'mère se réjouissait de ces petits manèges; elle disait d'un air délibéré :

« Nous les marierons plus tard, et Simone regagnera ainsi un nom convenable. Les Thyèvre sont de bonne maison, et ma petite-fille portera fort bien leur noblesse. »

Elle ajoutait en regardant malignement Durias :

« C'est une vraie la Tourille, vous ne pouvez pas le nier... et c'est fort heureux, mon cher ami, car, sans vouloir vous être désagréable, vous n'êtes pas joli à croquer. Paul vous ressemblera si cela lui plaît; les hommes n'ont pas besoin d'être beaux. »

Cette idée que Roger serait son mari flattait Simone et lui plaisait beaucoup. Elle trouvait son

cousin aimable, adroit, plus fort que Paul et moins brusque en même temps; il escaladait les murs, grimpait aux arbres, montait à cheval, faisait des armes et nageait comme un poisson.

Elle-même devenait d'année en année plus vive, plus finement jolie avec son minois rieur entouré d'un nimbe de cheveux sombres, d'un noir bleu, sans éclat, tout frisottés et mousseux. Grand'mère avait en la regardant des crises d'admiration; elle ne cachait point à Simone qu'elle était adorable, qu'elle chantait comme une fauvette, dansait comme une fée, avait assez de perfections pour émerveiller le monde entier. Simone ne demandait qu'à croire tout cela, et lorsque Durias, haussant les épaules, disait :

« Je vous en prie, madame de la Tourille, ne tournez pas la tête à cette petite. En admettant que Simone ait des perfections, ce qui n'est pas prouvé, personne ne trouvera rien d'extraordinaire à cela. Les perfections courent les rues, et je connais des gens qui en ont horreur!... »

Simone ne perdait point pour si peu ses illusions; grand'mère était une personne très noble; elle avait fréquenté le grand monde, avait exigé qu'on mît Simone au couvent de l'Adoration, pour qu'elle acquît les vraies traditions des bonnes

manières. Ne devait-elle pas savoir infiniment mieux qu'un industriel, même fort riche, à quoi s'en tenir sur les questions mondaines?

Quant à grand'mère, elle avait un relèvement dédaigneux du coin des lèvres et un regard foudroyant pour son gendre. Lentement elle se levait de table, sortait avec majesté, emmenant son coq Hippolyte, qui roulait des yeux courroucés vers Durias, cause involontaire de l'interruption du repas qu'il picorait sur l'assiette de la douairière.

Une année pourtant, la visite des Durias fut accueillie d'une manière anormale. Grand'mère sembla négliger Hippolyte, Fripon et Brunette au profit de Paul et de Simone; elle manifesta pour son gendre des sentiments miséricordieux, l'entoura, durant une semaine, de prévenances inaccoutumées. Au moment où Durias se félicitait de cet adoucissement dans les mœurs de la vieille dame, elle lui fit cette ouverture :

« Savez-vous, monsieur Durias, que notre député ne bat plus que d'une aile? On l'a ramené il y a deux mois à Castillon; mais l'air du pays ne l'empêchera point de mourir une fois ou l'autre de sa maladie de poitrine. C'est une affaire de mois, peut-être d'années... on dit même que

s'il se reposait tout à fait il pourrait traîner jusqu'à une honnête vieillesse...

— Eh bien ! qu'il se repose !

— C'est ce qu'il ne veut pas.

— Alors, qu'il suive son goût et meure sur la brèche.

— Ce serait malheureux... Mais il ne s'agit pas de cela ; vous ne saisissez pas mon idée. Les intérêts de Castillon sont forcément un peu négligés par cet homme malade ; et on lui rendrait un véritable service en l'obligeant à se retirer... Bref, les élections générales ont lieu dans deux mois. Présentez-vous comme son adversaire. »

Durias s'attendait si peu à cette proposition qu'il ne comprit pas tout de suite :

« Vous voulez que je me présente à la députation ?

— Mais oui, mon gendre, ni plus, ni moins. A quoi donc vous servirait de saluer tout le monde à Castillon et d'y tendre la main à tort et à travers, si ce n'était à vous rendre populaire et à vous pousser dans la carrière politique ?

— Je ne me vois pas bien là dedans, je vous avoue.

— Peu importe, pourvu que les autres vous y voient !... Vous êtes riche, vous avez de la santé.

Vous serez généreux et vous ferez ressortir que vos électeurs peuvent compter sur vous pendant de longues années, que les maladies n'ont pas de prise sur votre coffre solide. Ici l'on n'aime point les changements : cette perspective ne manquera pas de plaire.

— Je doute qu'elle plaise à mon concurrent.

— Qu'est-ce que cela vous fait ?... C'est une chance unique qui s'offre à vous ; il n'y aura, en dehors de ce pauvre docteur Langier, que deux candidats négligeables : un monsieur de Paris et le chapelier de la place de l'Église. Or, les gens de Castillon détestent les étrangers ; et il est manifeste que le chapelier vend pour neufs de vieux feutres rachetés aux chiffonniers. »

Elle lui démontra que tous les gens de la campagne, tous les ouvriers de la petite ville voteraient pour lui à cause de ses bienfaits. Le docteur Langier, un petit médecin charitable, qui faisait autrefois plus de visites gratuites que de visites payées, n'avait jamais gagné les votes de tout ce monde qu'avec des prunes... C'était une chose connue à Castillon et aux alentours.

« Pardon, interrompit Durias, je ne comprends pas bien l'utilité des prunes comme moyen de corruption.

— C'est pourtant simple autant qu'économique. Langier distribuait aux enfants du bourg les prunes de son jardin, qui est fort beau. Les petits chantaient ses louanges, les parents disaient : « Il n'est pas fier, il ne méprise personne... » Mais quand vous donnerez vingt francs là où il offrait douze prunes, l'argument sera sans réplique. De même, quand un paysan perd sa vache et vient se plaindre de la misère, Langier lui dit : « Ne vous désolez pas, je vous remplacerai votre vache... » Il furète çà et là dans les foires, et acquiert une petite vache... d'occasion, comme vous dites à Paris. Vous donnerez une vache toute neuve, sérieuse, dans les bons prix... »

Elle ajouta que, les paysans gagnés, la noblesse se rallierait, à cause de Mme de la Tourille. Rien qu'avec cela, et sans s'inquiéter de la bourgeoisie, qui suivrait pourtant le mouvement, c'était un succès presque certain.

Durias allégua bien encore son peu de connaissances politiques.

« Un travailleur comme vous, mon cher, se met vite au courant de toutes les questions. Et si cela vous ennuie, vous ne vous mettrez pas au courant du tout. Vous ne serez pas seul de votre espèce.

— Et mon usine?

— Votre usine est à Paris, à une portée de fusil de la Chambre, ou guère plus. Vous trouverez bien moyen d'y jeter un coup d'œil. Est-ce que les autres ne font pas de même? Et croyez-vous que tous nos élus soient des rentiers? »

Durias résista le premier jour, l'idée lui paraissant bouffonne; mais au bout d'une quinzaine de la morale à haute pression administrée par grand' mère à chaque repas, il était décidé à se laisser élire, si l'on voulait bien de lui à Castillon. Mme de la Tourille triompha; peut-être un jour pourrait-elle dire : « Mon gendre le député... » A défaut de noblesse, c'était un titre.

Cette période de propagande électorale fut pour Simone, Paul et le cousin Roger l'occasion d'une intimité plus grande. Le futur député parcourait du matin au soir la montagne et les vallons, ne rentrait pas, quelquefois, durant cinq ou six jours. Roger, en sa qualité d'aîné, s'était chargé de protéger Simone contre les brusqueries possibles de son frère, d'empêcher Paul de se casser les membres en accomplissant des exploits trop hardis. De longues journées paisibles s'écoulaient pour Simonette auprès de ce grand garçon qui prenait au sérieux sa tâche de protecteur des deux enfants.

Aux retours de Durias, quelques scènes orageuses rompaient la monotonie des repas.

« Vous voulez donc ma mort? demandait-il brutalement à Mme de la Tourille, lorsqu'elle s'informait du résultat de sa tournée. Vous m'avez embarqué dans une ridicule aventure; je me fais des soucis, mes cheveux blanchissent, j'avale de la honte à chaque étape. Êtes-vous contente? »

Simone ne comprenait pas bien d'où venait cette honte tout à coup répandue sur le nom de son papa; mais elle baissait la tête, ennuyée de voir Roger sourire, de le voir témoin de cette humiliation du nom des Durias, lui qui serait son mari, quand elle serait une grande demoiselle.

Le malheureux candidat racontait son expédition en détail. Le docteur Langier et lui se suivaient en chaque bourg, se croisaient à chaque tournant de chemin. Leurs deux cabriolets, les seules voitures de louage que possédât Castillon, roulaient entre les mêmes pentes boisées, trébuchaient dans les mêmes ornières. Parfois, chose horrible! les chevaux n'en pouvant plus, les relais manquant absolument, ils étaient obligés de monter dans la même voiture publique, dans quelque odieuse guimbarde, peinte en jaune, qui les trim-

balait par les villages, sous les yeux ahuris des populations.

Quand le cocher, assoiffé par le soleil, s'arrêtait à la porte d'une auberge, chacun lui tendait son pourboire, en guettant l'autre, avec la préoccupation de n'être pas le moins généreux ; car tous deux sentaient bien que l'homme allait raconter, dans la salle basse de la taverne, les faits et gestes de ses clients, détailler leurs agissements envers lui, conclure énergiquement que celui-ci était un fameux homme, l'autre une simple canaille.

Si le cocher s'attardait, un rassemblement se formait autour de la voiture décorée des deux candidats silencieux. On criait avec une touchante unanimité :

« Vive Langier ! Vive le docteur !... A bas Durias ! Durias est un vaurien !... »

Le docteur saluait, souriait de son pâle sourire de malade ; et Durias courbait la tête, abaissait sur ses yeux le bord de son chapeau mou, se mourait de confusion sous les regards hostiles de la foule.

« Quand on gagne cent cinquante mille francs par an, ajoutait Durias en finissant son récit, on n'a pas besoin de s'exposer à de telles avanies. N'est-il pas plus glorieux, au surplus, de com-

mander à une armée de travailleurs, que d'être le jouet d'un tas de paysans arriérés? »

Mme de la Tourille perdait la tête! Est-ce qu'on peut lutter contre un homme qui, pendant vingt ans, a soigné gratis les pauvres de tout un pays? qui se prive de dessert pour distribuer ses prunes et de redingotes pour offrir des vaches, même d'occasion?

Lui, Durias, plus il donnait d'argent, plus on le traitait de voleur, d'escroc, de corrupteur. Il avait fondé un journal que personne ne lisait, et était insulté chaque jour dans l'*Indépendant de Castillon*, qui posait en principe qu'on n'a pas tant d'or que cela sans être un homme bon à pendre.

Simone devenait toute rouge, tandis que Roger riait de bon cœur et que Paul mangeait sans se troubler. M. et Mme de Thyèvre, eux aussi, s'amusaient fort des histoires de Durias; mais Mme de la Tourille ne bronchait pas.

« Vous êtes jeune, mon gendre, disait-elle enfin. Laissez-vous donc insulter; cela ne vous gêne pas!

— Comment! cela ne me gêne pas! Je voudrais vous y voir!

— A votre aise! Venez avec moi demain matin à la messe de six heures; vous m'entendrez traiter

de vieille folle par tous les gamins qui ont goûté les prunes de Langier.

— Cela vous fait plaisir?

— Ni plaisir, ni peine. Vous serez député un jour, et ce jour-là ils déclareront que je suis l'ange de la contrée... »

Le résultat de l'élection fut désastreux pour Durias, et, en dépit de l'or répandu dans le pays, le bon docteur Langier obtint une majorité écrasante.

Mais Durias, en dépit de ses récriminations, s'offrit de nouveau en proie, dès les élections prochaines, aux discussions des politiciens de Castillon. Le démon de l'ambition s'était peu à peu glissé en lui; Mme de la Tourille l'eût supplié de se désister qu'il eût refusé de lui obéir. Il voulait être député, coûte que coûte, se faire décorer un jour, voir son nom cité dans les grands journaux, être quelqu'un du Tout-Paris politique après être devenu quelqu'un du Paris travailleur. Et il mettait à réussir toutes les qualités d'énergie, d'entêtement qui lui restaient de son humble origine d'ouvrier devenu patron.

Cette fois il se laissa saluer avec résignation des doux titres de canaille, de bandit, de voleur. Et il se rencontra des gens pour assurer qu'il avait

du bon, qu'on n'allait jamais le trouver en vain, que ses pièces d'or avaient un son fort agréable. Après tout, s'il en avait tant, il s'était donné beaucoup de peine pour les gagner; et un homme qui connaît le travail est compatissant aux misères des autres.

Mme de la Tourille triompha, et Simone regretta que son cousin Roger ne fût pas là pour suivre l'effacement progressif de cette tache qui avait autrefois souillé le nom des Durias.

Au reste, le docteur Langier fut encore réélu avec une majorité très respectable.

Roger n'en sut rien, non plus que de la popularité naissante de son oncle Durias. Il avait peut-être oublié jusqu'à la candidature d'autrefois, tant la vie avait amené de changements pour lui et autour de lui. A peu d'intervalle, son père et sa mère étaient morts; il était entré comme interne dans un lycée de Paris, et Simone, en pension elle aussi, le voyait rarement. L'été, Roger voyageait à l'étranger avec un précepteur, et passait peu de jours en Provence. La différence d'âge qui le séparait de Simone, semblait s'accentuer à ce moment où il était presque un jeune homme, où elle était une petite écolière fort ignorante. Il devenait moins prévenant, elle le trouvait ennuyeux

parce qu'il parlait politique ou chimie avec Durias, agriculture avec grand'mère, art ou littérature quand il y avait du monde à dîner chez Mme de la Tourille et qu'on le plaçait auprès d'une dame.

Les quasi-fiançailles de Simone et de Roger semblaient s'être dénouées d'elles-mêmes, grâce au temps et aux événements. Simonette finit par se désintéresser complètement de ce grand cousin qui, de l'avis de tous, avait une belle intelligence, une culture d'esprit rare, et se refusait à choisir une carrière, sous prétexte que les professions industrielles ou commerciales lui déplaisaient, que les positions administratives étaient étroites ou abrutissantes, que la meilleure manière d'utiliser les dons de la nature lui paraissait être de les développer sans cesse, avec l'aide d'une fortune suffisante pour vivre aisément, assez modeste pour n'être point un souci.

Au retour d'un voyage de dix-huit mois dans l'Extrême-Orient, il publia des études fort remarquées sur les religions du Thibet et de l'Indo-Chine; tout occupé de ce travail, il vécut six mois en ermite et fut très surpris d'apprendre un matin que l'oncle Durias était depuis la veille député de Castillon. Il prit le rapide de Marseille pour aller

lui-même porter au vainqueur ses félicitations et se faire raconter la bataille.

Les choses s'étaient passées le plus naturellement du monde. Depuis les dernières élections, les adeptes de Durias étaient devenus plus nombreux, à cause du nombre incalculable de vaches grasses et de louis d'or épandus sur le pays.

La tournée électorale, coude à coude avec le docteur, plus maigre et plus blême que jamais, avait dédommagé Durias de toutes ses humiliations passées. L'apparition de l'industriel était le signal d'acclamations folles; celle de Langier donnait lieu à des explosions de huées. Maintenant, c'était Durias qui saluait autour de lui avec un sourire à la fois protecteur et reconnaissant; c'était Langier qui courbait la tête sous le poids des insultes. Et l'excitation était telle que les cris montaient encore, distincts, acharnés, cinq minutes après le départ de la patache; ils enveloppaient les deux candidats ennemis, s'enroulaient autour d'eux, s'insinuaient dans les festons des vallées, traînaient sous la voûte des arbres, répondaient aux jaseries des ruisseaux :

« Vive Durias!... A bas Langier!...

— Quels sauvages! » pensait Durias en regardant s'effacer au loin les silhouettes des paysans,

leurs grands feutres agités en signe d'allégresse.

Cependant, il commençait à se persuader qu'il était né pour plaire aux foules, pour défendre à la tribune les intérêts des petits et se pousser lui-même aux plus hautes dignités...

L'élection fut admirable ; Langier n'obtint guère que cent voix, celle des braves gens qui ne comprennent rien aux choses compliquées de la politique, ni aux caprices de la foule changeante...

Ce fut en pontifiant un peu que Durias fit à son neveu le récit de son triomphe.

« Et Langier? que devient Langier? demanda Roger de Thyèvre.

— Langier soigne sa poitrine, et il me devra peut-être la prolongation de ses jours... Au fond, je suis sûr qu'il est presque heureux de son échec. Il n'était point taillé pour la politique; il avait accepté la députation par devoir, parce qu'on lui avait forcé la main, persuadé qu'il était le seul représentant possible de Castillon. Le brave homme va reprendre sa vie d'autrefois; il visitera les pauvres, oubliera d'envoyer sa note aux nécessiteux, et, par habitude, distribuera des prunes aux enfants de ses électeurs ingrats, ou même donnera à ceux-ci quelques petites vaches au rabais.

— Très chic! fit Roger. Voilà un homme sage et un honnête homme.

— Peuh! les autres aussi sont honnêtes! mais ils sont plus débrouillards. C'est une supériorité.

— Mon oncle, nous ne nous entendrons jamais!

— Évidemment... tu as de bonnes rentes et pas d'ambition; c'est pour cela que tu bêches les ambitieux et les débrouillards. Cependant, si je te proposais de devenir mon secrétaire? Une occasion peut se présenter, je ferai ta carrière, et tu me remercieras plus tard.

— Je vous remercie tout de suite...

— Et tu acceptes?

— Je refuse.

— Tu es absurde! »

Simone était de cet avis. Toute fière de l'éclatante revanche de Durias, elle oubliait les louis d'or qui l'avaient assurée et trouvait à son père un autre visage que celui qu'il avait la veille : il avait à présent la figure d'un homme arrivé. Quant à Roger, qui souriait railleusement aux propositions de Durias, elle lui découvrait tout à coup la tête d'un être insignifiant, incapable de comprendre ses vrais intérêts et de se diriger dans la vie. Elle se demanda sérieusement si elle devait encore lui accorder sa main, se considérer

comme sa fiancée. Où cela la mènerait-il, cette union avec un homme qui ne serait rien, n'aurait part ni aux honneurs, ni à la notoriété de l'homme public!

Pendant trois jours elle réfléchit à cette question. Au bout de trois jours, comme Roger lui annonçait son prochain départ, elle dit brusquement :

« Cousin Roger, je ne veux plus me marier avec toi. »

Roger de Thyèvre était si loin de songer à ce mariage décidé par grand'mère lorsque Simone avait trois ans, qu'il demanda en riant :

« Alors, c'est avec moi que tu devais te marier?

— Oui, grand'mère l'avait dit, mais je ne veux plus. Papa est député, toi tu n'es rien du tout. J'aime mieux rester avec papa; je tiendrai sa maison, je ferai ce que je voudrai, j'inviterai mes amies pour le thé, je donnerai des bals et je serai très bien habillée. »

Il s'inclina gravement et respectueusement :

« Ton refus me désole, mais... quel âge as-tu, Simonette?

— Quinze ans depuis deux mois.

— Tu as le temps de changer d'avis. Cependant tu as raison; je ne suis qu'un bonhomme

sans mandat et sans situation et je n'aurais pas l'audace d'aspirer à ta main... A ton service, ma chère Simone, quand tu seras maîtresse de maison, et que tu voudras choisir un tableau, voir une exposition, presser un fournisseur. Les vieux garçons sans emplois ne sont bons qu'à rendre service à leurs petites cousines. »

Simone trouva que Roger prenait un peu légèrement cette rupture; elle eût aimé qu'il la priât d'être moins cruelle, de revenir sur cette horrible décision et de choisir elle-même l'avenir qu'elle désirait pour son mari. Ces choses-là ne se disent-elles pas en vers pathétiques au théâtre? Simone les eût à la rigueur supportées en bonne prose. Elle aurait eu le plaisir de résister, de faire une profession de foi en règle de son aversion pour les paresseux, de son amour naissant pour la gloire et les honneurs.

Et voilà que Roger ne la suppliait point, qu'il gardait sa prose pour lui et se bornait à faire à Simone ses offres de services pour une foule de circonstances banales. Elle en voulut beaucoup à Roger, et, malgré elle, redoubla de coquetterie envers lui, comme pour lui inspirer des regrets dont il paraissait absolument dépourvu.

Le lendemain, sans être plus touché, semblait-

il, de la coquetterie de Simone que de sa cruauté, il quitta Castillon en promettant à l'oncle Durias d'aller le voir fréquemment l'hiver suivant.

Ce premier hiver officiel de Durias causa une grande déception à Simone. On ne la fit point sortir de pension; bien au contraire, elle eut moins souvent la visite de son père, tout occupé de sa nouvelle vie, et on oublia trois fois de la faire sortir aux jours réglementaires. Sans le cousin Roger, qui ne voyageait pas cette année-là, et qui était fort régulier dans ses visites à Simone, elle se fût ennuyée souvent. Il ne manquait point, non plus, de déjeuner chez les Durias les jeudis où Simone était là; il l'amusait par sa verve et ses plaisanteries, et paraissait heureux lui-même de ces réunions de famille qu'il ne trouvait que chez les Durias.

Trois années se passèrent ainsi, sans que Simone eût obtenu sa sortie du couvent, sans qu'elle eût pu mener la vie dont elle rêvait, sans qu'elle eût goûté d'autres distractions que les visites de Paul et de Roger, les représentations où ils l'emmenaient, les expositions ou les fêtes que lui montrait son grand cousin. Elle était aimable avec lui, gentiment coquette, jouait à la personne qui sait ce qu'elle veut, qui a des idées arrêtées sur

le monde et la vie; il la traitait en petite fille, ne prenait point au tragique ses dissertations, mais s'amusait à les lui faire développer. Elle l'intéressait comme un produit nouveau et artificiel d'une civilisation trop raffinée; après ses voyages lointains et ses sérieuses études, Roger de Thyèvre se plaisait à découvrir tous les détours de cette petite âme de parisienne qui serait plus tard une élégante. Le résultat de cette curieuse recherche était fort peu satisfaisant, en dépit de l'intérêt qui s'y attachait. Parfois Roger, avec une moue expressive, murmurait en quittant Simone :

« Quel échantillon de femme, pour un homme qui voudrait se créer un intérieur! »

Mais comme il n'y songeait pas, il revenait le jeudi suivant, avide de continuer la série de ses observations. D'ailleurs, il avait souvent le plaisir de constater la bonté native de Simone, qui perçait un moment la croûte d'égoïsme dont l'avaient revêtue les gâteries et les adulations. Elle lui paraissait droite et sincère, ce qui lui donnait un peu d'indulgence pour la sécheresse de cœur qu'elle étalait orgueilleusement. Au fond, quelquefois il en avait pitié, pour la vie qu'elle se préparait, pour la privation de tendresse dont elle

souffrirait plus tard, à l'heure où le monde la quitterait et lui retirerait les seules jouissances qu'elle sût apprécier.

Roger de Thyèvre généralisait volontiers ses observations mondaines, et la fréquentation assidue de Simonette lui avait fait conclure que toutes les femmes, du moins celles qui sont parisiennes, riches, élevées dans le luxe, ressemblaient trait pour trait à sa cousine. Au bal, au bois, aux réunions artistiques et mondaines, il regardait autour de lui les ravissantes poupées de la mode, admirait leurs mouvements menus, leurs gestes de grâce, leur babil d'oiseaux; et il incarnait en elles, involontairement, la frivolité, la petite intelligence vive et bornée, l'amour du plaisir qu'il avait découverts chez Simone Durias.

Il n'avait jamais eu le désir immédiat de se marier; mais son année de vie de Paris, sa cousine Simone et ses généralisations lui avaient fait prendre la résolution solennelle de ne point épouser une fille riche, parce qu'elle serait calquée sur Simone, ni une pauvre, car elle l'accepterait pour sa fortune, si même elle ne se chargeait pas la première de tendre des pièges autour de cette proie. Et il se félicitait trente fois par

mois de cette bonne idée, s'enfonçait dans ses habitudes de célibataire comme en un lit moelleux et douillet.

Tout occupé de ses propres réflexions, Roger n'avait pas suivi le travail qui s'était opéré dans le même temps en l'esprit de Simone. Autour d'elle, plusieurs de ses amies à peine plus âgées étaient mariées déjà. Aux jours de sortie, lorsqu'elle les voyait en passant, elle les trouvait changées, les unes devenues plus graves, comme de vraies petites mères de famille qu'elles étaient, les autres toujours affairées, chargées de mille soins ignorés jusqu'alors, d'autres enfin, celles qui ressemblaient à Simone, les mondaines à outrance, obligées de faire mille combinaisons savantes pour continuer leur vie agitée, entraîner leurs maris récalcitrants vers des divertissements qui étaient pour eux des corvées.

Les jeunes mères étaient parfaitement heureuses, sans doute ; et les ménagères habiles éprouvaient du plaisir à s'affairer volontairement. Mais Simone ne prisait aucun de ces genres de bonheur ; ce qu'elle demandait, c'étaient les succès de beauté, les compliments qui déjà montaient vers elle à chacune de ses apparitions dans le monde restreint de ses amies. De jeunes poètes

lui avaient dédié des vers; de vieilles dames chuchotaient sur son passage :

« Qu'elle est donc jolie, Mlle Durias! »

Et dans les matinées dansantes elle ne restait jamais sur sa chaise, voltigeait comme un papillon sur la pointe de ses pieds légers, se grisait d'un doigt de champagne, d'une poignée de louanges, de toute la fumée de l'encens brûlé en son honneur.

« Je ne me marierai point! avait pensé Simone. C'est beaucoup plus amusant d'être libre, d'écouter des vers... j'adore les vers!... de danser et de n'avoir aucun souci. »

En dépit de tout, on ne pouvait la laisser au couvent jusqu'à soixante ans; un événement quelconque se produirait qui obligerait Durias à reprendre sa fille. Lequel? Simone n'en savait rien, mais elle avait foi en cet événement ardemment désiré.

Une fois délivrée de sa captivité, avec la situation qu'occupait son père, Mlle Durias serait une petite reine de Paris; elle aurait un salon littéraire, artistique, amusant, tour à tour ou simultanément. Tout est facile quand la maîtresse du lieu est une jeune et jolie personne, assez instruite pour ne pas dire trop de bêtises, pas assez pour passer au rang de bas-bleu.

Forte de ses résolutions, Simone avait refusé avec indignation le mariage que lui proposait son père, et n'avait point hésité non plus à choisir le couvent de préférence à Castillon comme lieu d'habitation. Mais, chaque soir, elle adressait aux saints protecteurs de la jeunesse cette prière un peu risquée :

« Faites-moi sortir bien vite de ce séjour pieux, et je vous bénirai tous les jours de ma vie... »

Aujourd'hui, Simone oubliait sa prière accoutumée, tant son projet de mariage entre Renée et Roger l'occupait et l'intéressait. En effet, les règles de conduite qui convenaient à Simone Durias, fille d'un industriel millionnaire, d'un député de grand avenir, ne pouvaient s'appliquer à Renée Féraud, riche de sa seule beauté, dépourvue de tout espoir de millions dans le présent ou dans l'avenir. Renée n'avait pas de dot, c'était chose connue parmi ces demoiselles à marier du couvent de l'Adoration.

« C'est si affreux de n'avoir point de dot! » soupirait Simone attendrie.

Et elle se remontait en songeant combien l'amuseraient tous les préliminaires de ce mariage bâti par elle, tous les chapitres de ce roman qu'elle aurait elle-même imaginé. Il est permis

de se passionner pour les intrigues des autres, bien qu'on soit résolu à n'en pas avoir soi-même. Renée devait être fort sentimentale; Roger serait curieux en fiancé; non pas en fiancé pour rire, comme autrefois avec Simone, mais en amoureux véritable et sincère. Ce serait le comble de la drôlerie!

En s'endormant, Simone souriait à l'évocation des jupons à dentelles, de la robe pompadour, du chapeau ébouriffant qu'elle porterait au mariage de Renée; et le lendemain, après de longues supplications, elle obtint de Renée Féraud qu'elle consentît à passer chez les Durias tout son jeudi de sortie.

« Papa sera bien seul, dit Renée pensivement, et j'ai peut-être tort d'accepter.

— Tu n'as pas tort; je te promets que nous irons voir M. Féraud... Et moi j'ai si besoin de toi! Je m'ennuie un peu à la maison, il n'y a que toi que j'aime au couvent... J'ai le pressentiment que tu deviendras ma meilleure amie. »

Simone embrassa Renée, comme pour sceller cette affection inébranlable, et elle attendit, confiante, la première entrevue de Roger de Thyèvre et de sa Grecque du Parthénon.

II

Ce jeudi-là, un jeudi ensoleillé et charmant du Paris d'été aux vertes avenues, le petit hôtel de Durias, quai de Billy, était plein de rires et de gaieté, ce qui lui arrivait rarement. Simone et Renée, échappées du couvent pour quelques heures, faisaient des essais de coiffures à la mode, Simonette ayant déclaré qu'elles ne pouvaient paraître au déjeuner avec leurs cheveux plats et leurs odieux filets noirs.

« Nous avons du monde, ma chérie, des jeunes gens, de vrais jeunes gens à marier : Paul, d'abord; puis Roger de Thyèvre, mon cousin; enfin, un petit secrétaire de papa qui est poète, peintre, je ne sais quoi encore, et qui doit être terriblement difficile à éblouir, puisqu'il est

artiste. Il faut qu'ils nous trouvent jolies toutes les deux.

— Pourquoi donc? demanda ingénument Renée.

— Mais... parce que c'est amusant qu'on vous trouve jolie... Regarde-moi un peu; je crois que je me suis coiffée trop bas. Je recommence! »

Renée avait tordu ses cheveux blonds en un chignon simple, et elle était si fraîche, ses yeux bleus étaient si doux et si pleins de pensée, que Simone s'arrêta, le peigne en main, pour la regarder.

« Toi, tu es bien n'importe comment... Roger va passer une bonne journée... Tu ne me demandes pas pourquoi, cette fois-ci? »

Renée se contenta de sourire à la volubilité de son amie; et la voyant démêler impatiemment les boucles serrées de ses cheveux, elle lui offrit son aide.

« Oh! tu seras un ange... et je te dirai pourquoi Roger va être heureux. »

Elle raconta à Renée, avec une profusion de détails, l'histoire des frises du Parthénon, de sa ressemblance avec une Grecque, de l'amour que Roger portait aux statues antiques, aux peintures de tous les âges, aux monuments de tous les pays; elle l'entretint de ses qualités, de ses petites

manies, de sa science, de ses livres. Renée, debout derrière Simone, et dominant de toute sa haute taille la petite personne de son amie, enfouie dans un peignoir blanc, continuait à la coiffer tranquillement. De toutes ces histoires confuses, elle ne démêlait bien qu'une seule chose : Simone s'occupait beaucoup de son cousin Roger.

« Épouse-le donc, lui dit-elle avec calme. Ce serait le meilleur moyen pour sortir de pension tout de suite... Te trouves-tu bien ainsi? »

Simone se pencha vers la psyché, se regarda de face, de profil, de trois quarts, sourit à sa frimousse brune nimbée de cheveux légers.

« Très bien... pas aussi belle que toi, mais dans mon genre, c'est tout ce qu'on peut obtenir... Alors, tu crois que je veux épouser Roger? Ah! Dieu! non. Je t'en fais cadeau de grand cœur, si tu veux bien te charger de son originale personne! »

Elle éclata de rire et ajouta :

« Viens dans ma chambre, nous allons changer de robes. »

Cette opération fut courte pour Renée, à qui l'on avait apporté le matin à l'hôtel des Durias une robe de modeste lainage blanc; pour Simone,

elle fut longue, raisonnée, faite d'essayages successifs aboutissant à un choix coquet. Il s'ensuivit que Simone et Renée descendirent en toute hâte au salon après le troisième avertissement de la femme de chambre annonçant le déjeuner.

Paul et Roger, des journaux en main, attendaient le bon plaisir des deux pensionnaires.

« Vous êtes en retard, mesdemoiselles, remarqua Paul en tirant sa montre. C'est la faute de Simone; elle a des robes si compliquées que pour être prête à midi il lui faudrait commencer sa toilette la veille.

— Renée, fit Simone sans s'émouvoir, je te présente mon cousin, Roger de Thyèvre. Roger, tu connais Mlle Féraud? demanda-t-elle en relevant son nez moqueur.

— Un peu, ma petite cousine », dit Roger en s'inclinant devant Renée et en répondant à Simone par un sourire.

Renée, très tranquille, avait salué sans rien dire.

« Ce n'est pas le coup de foudre, pensa Simone, mais ça s'arrangera avec le temps... Où est papa? ajouta-t-elle tout haut en s'adressant à Paul.

— Il est venu deux fois aux nouvelles, mais ne trouvant ici que des hommes, c'est-à-dire des

gens avec qui on n'est pas en cérémonie, il nous a tourné le dos et a entraîné dans son cabinet M. Gardanne.

— Qui lui fait en ce moment réciter, avec les intonations, son discours de tantôt, ajouta Roger.

— Tu es stupide! répondit Simone impatientée.

— C'est absolument vrai. Mon oncle Durias a même l'intention de vous offrir une distraction rare pour votre après-midi. Il veut vous emmener à la Chambre, pour entendre ce fameux discours sur les turpitudes du présent ministère. Ce sera très instructif, et si vous n'avez jamais entendu éreinter le gouvernement...

— Oh! c'est parfait! s'écria Simone. Ça te plaît, Renée?

— Moi, j'avais objecté, fit Roger, que ça vous assommerait toutes deux et proposé de vous conduire à la matinée des Français.

— Non, merci; les Français, on peut toujours y aller. Mais on n'entend pas tous les jours un discours de papa.

— Il n'est pas de lui, ma pauvre Simone! M. Gardanne y consacre depuis dix jours tous ses instants.

— C'est toujours pareil, dit aigrement Simone, puisque M. Gardanne est le secrétaire de papa.

— Tu as raison, je ne m'habituerai jamais au monde... »

Durias entra tout à coup, revêtu de cet air solennel et absorbé qu'il avait adopté depuis sa députation, trouvant trop de bonhomie à ses anciennes façons d'industriel. Il salua Renée, et tout aussitôt :

« A table, mes enfants, puisque tout le monde est enfin prêt. Je veux avoir le temps de respirer un peu avant de parler à la Chambre... la digestion inachevée raccourcit le souffle. »

Il redressait sa petite taille et renversait ses épaules déjà trapues; sa figure rondelette, encadrée de cheveux grisonnants et de favoris encore très noirs, rayonnait d'une intime fierté.

Vincent Gardanne, oublié de tous, restait dans un coin, les yeux au dehors, suivant à travers les vitrages de tulle la Seine miroitante, sillonnée de bateaux qui filaient en y traçant un long sillage écumeux.

La présence de cet être inconnu, vêtu de noir, à la figure pâle, au regard myope abrité derrière un lorgnon qui empêchait d'y bien suivre la pensée, semblait jeter un froid dans le salon où personne ne se décidait à bouger. D'un coup d'œil circulaire, le député chercha la cause de cet abais-

sement de température; avisant le petit poète, il l'appela du geste.

« Pardon, j'avais oublié de vous présenter à mon neveu, à ma fille, à son amie... M. Gardanne, un garçon fort... agréable, que j'apprécie infiniment. Il est ici de la famille. »

Pour Durias, ordinairement brutal et parcimonieux d'éloges, cette phrase était étonnante.

« Diable! pensa Roger, voilà un individu qui doit être utile à l'oncle Durias! »

Et tendant la main à Vincent Gardanne :

« Très heureux, monsieur... Vous êtes du Midi, que j'aime beaucoup; j'y ai passé de bien bons jours, autrefois... »

Pendant qu'on se rendait à la salle à manger, Roger continuait à entretenir Vincent du pays d'Avignon; c'était lui causer un extrême plaisir et lui procurer le moyen le plus facile d'entrer en contact avec toute la jeunesse réunie à la table de Durias. Il parla en poète des oliviers gris au feuillage mouvant, de la montagne aux arêtes vives, rougeâtres sous le soleil et le ciel bleu, des crépuscules qui emplissent les ravins d'ombre violette, et mettent au ciel des tons de roses mourantes.

Simone l'interrompait à chaque instant pour

placer quelque souvenir personnel, décrire l'habitation de Mme de la Tourille, qui n'était point, certes, un palais crénelé, à souvenirs historiques, mais qu'on appelait partout « le château », et qui ne manquait pas de charme à sa manière.

Vincent Gardanne écoutait en souriant vaguement, et il paraissait charmé du bavardage de sa petite voisine. Le sens lui en était un peu indifférent, mais la musique lui en plaisait tout à fait; la voix menue et bien timbrée de Simone le faisait songer au tintement d'une clochette d'or ; ses jolis gestes, l'éclat de ses yeux bruns l'avaient conquis dès la première minute. Il était si absorbé par sa contemplation muette de Simone qu'il n'entendit point une question que lui posait Durias.

« Voyez M. Gardanne! s'écria le député avec impatience. Les bagatelles de la belle nature l'intéressent plus que les réformes sociales ou politiques : Simone, ne lui donne pas de distractions; je tiens à ce qu'il conserve tantôt tout son sang-froid. »

Vincent avait rougi, et Roger crut venir à son aide en disant :

« Ne craignez rien, mon oncle ; M. Gardanne est un homme absolument à son affaire. Ne vous en êtes-vous pas aperçu déjà? »

Durias regarda son neveu d'un air sévère. Cette phrase était-elle une allusion aux services intimes que lui rendait Gardanne? Ce fut d'un ton très sec qu'il répondit :

« Certes, et M. Gardanne s'est aperçu de même qu'il servait en cela ses intérêts aussi bien que les miens. »

Roger se tut; évidemment l'oncle Durias désirait payer le moins cher possible les bons offices de Vincent ; la consigne était de ne pas trop vanter ce petit secrétaire qui pourrait avoir des exigences. Roger pensa que le succès rend égoïste. Il songea aussi que le pauvre petit poète avait un rude travail à fournir pour instruire le député de mille choses ignorées, lui préparer ses discours, rechercher en des livres ou des journaux vieillis mille documents utiles. Et ces réflexions l'empêchèrent de s'occuper de Simone et de Renée, bien qu'il s'amusât souvent aux causeries des petites filles qui sont presque de grandes personnes.

Après le déjeuner, Simone servit le café dans le salon et se mit au piano ; elle chantait, de sa jolie voix grêle encore, de sentimentales romances apprises au couvent, en cachette, et que Vincent Gardanne se souvenait d'avoir entendues sur les

lèvres de sa mère, alors qu'il était tout enfant. Était-ce pour cela que cette musique le berçait, le plongeait dans une rêverie si douce et si enveloppante?

Tout à coup, Durias se leva :

« Je vais à la Chambre et j'emmène M. Gardanne dans mon coupé. Roger, veux-tu te charger de ces demoiselles, et déposer Paul à la porte de son ministère?

— Volontiers, mon oncle!... Je ferai tout mon possible pour me rendre digne de la mission que vous me confiez... »

C'était une escapade de haut goût que cette nouveauté d'une séance parlementaire pour les deux pensionnaires de l'Adoration. Serrées l'une contre l'autre dans une tribune, entre une dame obèse et un vieil homme maigre à tournure de contremaître, elles se croyaient au théâtre, et elles attendaient la pièce que joueraient tout à l'heure ces acteurs, rares encore, espacés sur les gradins de la salle. A la tribune, un orateur parlait; mais cela ne comptait pas, c'était le lever de rideau, un petit acte que personne n'écoutait, et dont pas une syllabe n'arrivait jusqu'aux tribunes, à travers le bourdonnement des conversations particulières.

Derrière les deux jeunes filles s'étaient assis Roger de Thyèvre, et Vincent qui l'avait rejoint. Roger nommait quelques personnages connus ; et il interrogeait Vincent sur son passé, sur ses commencements difficiles, sur cette idée qui lui était venue de se réfugier à Paris où la lutte est plus pénible qu'ailleurs, plus meurtrière pour les délicats et les timides.

C'est que là-bas, dans le village des bords du Rhône, il n'y avait rien de possible à tenter pour un garçon de vingt-cinq ans ayant le désir de parvenir. Le père avait bien mis son fils à l'école communale ; le petit était curieux, il avait lu, lu de tout, de la poésie, des romans, de l'histoire ; il avait, à cela, gagné le goût de l'art, rêvé de devenir un artiste, et il s'était efforcé d'assouplir sa phrase, de décrire ce qu'il voyait autour de lui. Puis, un jour, il avait pris un crayon, tracé le profil des montagnes que l'on voyait de sa fenêtre. Un prêtre du bourg lui avait appris ce qu'il savait en dessin : et Vincent avait eu un jour ce grand bonheur de manier un pinceau, de rendre le bleu du ciel et la délicatesse des fleurs sauvages.

Alors il avait cru que sa vraie vocation était d'être peintre, sans cesser d'être poète, cepen-

dant, en tous ses moments de loisir; cette vie serait vraiment celle d'un fervent de l'art, et Vincent n'imaginait rien de plus beau. Mais on n'avait pas le moyen, chez lui, d'entretenir un garçon à Paris, de lui payer des leçons dans un bon atelier, de dépenser, pendant des années, pour ce grand fils en âge de gagner sa vie.

« Au lieu de venir à Paris, disait Vincent en souriant tristement, je suis allé à Marseille, chez un gros négociant, et je passais des journées sur les quais, à compter des cornes de bœufs arrivant d'Amérique... »

Simone trouvait cela très plaisant; Renée, à demi retournée, ne semblait point partager son avis et regardait Vincent d'un air apitoyé.

« Elle est vraiment très jolie, pensa Roger, dans cette robe blanche qui l'habille mieux que son horrible uniforme... C'est singulier qu'elle soit l'amie de Simone! Elle est sérieuse et douce; mon écervelée de cousine doit lui paraître un peu fatigante. Au surplus, sa mine sage n'est peut-être qu'une apparence, et ces deux pensionnaires s'entendent probablement le mieux du monde sur la manière d'arranger leur avenir... »

Un petit tumulte interrompit le récit de Vincent; le malheureux orateur que personne n'en-

tendait avait prononcé par hasard un mot plus intelligible ; et ce mot ayant choqué quelques auditeurs, une colère soudaine parcourait les rangs, des invectives se croisaient, sous l'œil froid et sévère du président impassible. Simone et Renée ne comprenaient toujours pas, et suivaient encore le récit de Vincent que Roger continuait de questionner.

Vincent racontait encore les longues années d'ennui à Marseille, les pages griffonnées la nuit, les études et les copies faites le dimanche au musée ou dans la campagne. Puis, la mort du père Gardanne, et la touchante lettre que la maman avait écrite à son fils : « Reviens, mon Vincent, tout ce que j'ai t'appartient. Nous irons à Paris, si tu le désires toujours; tu y travailleras à ce que tu aimes, et tu trouveras bien à gagner un peu en attendant qu'on t'apprécie comme tu le mérites. »

Il était accouru, avait accepté ce dévouement, ce sacrifice d'une vieille femme à ses habitudes, à son petit bourg natal, à l'église qu'elle fréquentait chaque jour; et quelquefois il se reprochait d'avoir égoïstement privé sa mère de tout ce qui avait encore quelque prix pour elle en ce monde. Car la vie était bien dure à Paris, surtout

avec un rêveur comme Vincent! Grâce à Durias, on avait du pain assuré dans le ménage de la mère et du fils. Mais l'appartement était misérable, si resserré qu'on ne pouvait bouger entre les meubles de province, larges et encombrants, amenés à grands frais de là-bas. La mère ne se plaignait pas, se pliait à des besognes pénibles, épargnait sur son mince revenu pour permettre à Vincent de réaliser quelque jour son vœu le plus cher : être imprimé, voir son nom flamboyer aux vitrines des libraires et sous les galeries de l'Odéon.

Roger secouait la tête; ce projet lui semblait fou et il prévoyait pour Vincent de cruelles déceptions.

« Cher monsieur, profitez de la protection de mon oncle. Il vous a dit, n'est-ce pas? qu'il ne pouvait vous caser nulle part. Travaillez un examen, un concours, n'importe quoi, et faites-vous donner une toute petite place bien sûre. Alors vous écrirez, vous peindrez tant que vous voudrez... ce sont des métiers sur lesquels il ne faut point compter quand on veut vivre et faire vivre sa vieille mère.

— Chut, Roger! interrompit Simone. Papa va parler!... »

La vraie pièce commençait pour Simonette...

Il y eut un petit mouvement de curiosité dans l'Assemblée; des députés se calèrent à leur place, en position confortable pour bien écouter sans fatigue; d'autres, absents de la salle, rentrèrent à petits pas. Durias, depuis quelques semaines, faisait un peu l'effet d'un phénomène. Cet homme modeste, dont personne ne connaissait la voix, s'était révélé tout à coup frondeur et justicier. Il prenait ses foudres au moindre écart de conduite du gouvernement et les agitait sur la tête des ministres éperdus. Qu'allait-il sortir aujourd'hui encore de sa bouche contractée par un rictus hautain?

Un grand silence se fit, et Durias, qui avait attendu le bon moment en feuilletant ses notes, commença son discours. D'une voix très faible d'abord, pour obliger à l'attention, plus ferme ensuite, tonnante bientôt, il dénonça les abus existants, proposa des réformes, cita des chiffres, prouva que son système donnerait une économie énorme dans le fonctionnement de certains rouages administratifs.

Des applaudissements l'interrompaient fréquemment; le petit contremaître murmurait :

« Celui-là, c'est un homme! »

Et la grosse dame s'exclamait :

« En voilà un qui les arrange! »

Simone avait envie de lui dire :

« N'est-ce pas, madame, qu'il parle bien? C'est papa, ce monsieur si vertueux qui reproche leurs turpitudes aux malhonnêtes gens... »

Elle n'osait se laisser aller à cette confidence, dans la crainte de manquer de dignité, mais elle était ivre d'orgueil et découvrait sur le front un peu chauve de l'industriel orateur la marque d'une prédestination certaine à la destinée de grand homme.

Le discours s'acheva dans un tonnerre d'acclamations et de battements de mains.

« Le ministère va tomber, insinua le voisin de gauche de Simone.

— Et Durias sera bombardé ministre », ajouta Vincent, tout heureux du succès de son œuvre, dont personne ne songeait à le féliciter ni à le remercier.....

Si, pourtant, Roger y pensait; il se pencha vers le secrétaire :

« Tous mes compliments, monsieur Gardanne..... Je suis sûr que l'oncle Durias, à cette minute, a complètement oublié qu'il n'est pas l'auteur de la prose qu'on vient d'applaudir...

THE PROPERTY OF THE NEW-YORK PUBLIC LIBRARY

Seulement, le ministère ne tombera pas ; nous sommes en juillet; ça retarderait les vacances..... Durias ne sera ministre qu'à la rentrée. »

La prédiction de Roger se réalisa ; Durias ne fut point ministre, mais il fut désigné comme ministre de l'avenir.

Il rentra chez lui dans un état indescriptible; il semblait ne point marcher sur la terre, parlait d'une voix onctueuse, avec une condescendance marquée envers les malheureux qui ne dominent point la foule et ignorent l'art de tenir en leurs mains toute une assemblée d'hommes remués jusqu'au fond de l'âme. S'il eût osé, et s'il n'eût craint de se tromper dans ses citations, il eût évoqué en dînant les ombres de Cicéron et de Démosthènes.

Autour de lui, une griserie de gaieté s'était répandue : Simone et Renée parlaient des vacances prochaines; Paul annonçait son intention de demander un congé en septembre pour aller chasser à Castillon; Roger, à la prière de Simone, acceptait l'idée de passer deux mois chez grand' mère.

« Ce sera très charitable, cousin Roger. Papa est toujours en courses, grand'mère ne quittera pas Hippolyte pour l'amour de moi, et quand

Paul sera près de nous, on ne le verra qu'aux heures des repas. Tu me tiendras compagnie et me montreras les endroits du pays que je ne connais pas. »

Comme prise d'une idée subite, elle se tourna vers son père :

« Papa, si nous emmenions Renée? Ce serait si gentil!

— Je ne demande pas mieux, si Mlle Féraud veut bien partager notre vie peu mouvementée de Castillon.

— Merci, dit Renée souriante; je ne recule pas devant la vie calme, mais je ne puis quitter papa. Il n'a que ces deux mois pour se reposer et voyager un peu.

— Eh bien! M. Féraud se reposera parmi nous, fit Simone, qui tenait à son projet. Tout à l'heure, avant de rentrer au couvent, nous irons le voir tous ensemble et nous le gagnerons à mon idée. On lui donnera une chambre bien fraîche; il verra le Rhône de son lit, cueillera des raisins de sa fenêtre, bouquinera tant qu'il lui plaira dans la bibliothèque, où personne ne met jamais les pieds. Et nous lui prêterons sa fille de temps en temps, si elle est indispensable à son bonheur. »

Renée rit tout à fait cette fois :

« Oui, je crois assez que son bonheur n'est pas complet sans moi. Aujourd'hui, tout le jour, il se sera morfondu dans son bureau et aura regretté le désordre et le bruit que j'y apporte aux jours de sortie.

— Alors, c'est entendu, dit Paul Durias, vous serez des nôtres cet été. M'accompagnerez-vous à la chasse? Simone n'a jamais voulu, elle ne sait pas marcher... »

Il commençait à décrire à Renée le pays provençal, l'avertissait des manies de Mme de la Tourille, « pour qu'elle ne fût point trop étonnée », lui racontait les exploits, voyages et déplacements d'Hippolyte.

Simone s'aperçut que Roger regardait Renée et lui demanda :

« Comment la trouves-tu?

— Pas mal; et toi?

— Tu es insupportable; tu ne me dis jamais ce que tu penses. »

Le dîner s'achevait, et Durias consentit à se rendre chez le professeur Féraud, qui habitait une tranquille maison de la rue Racine.

« En passant, proposa-t-il, nous remettrons chez lui M. Gardanne, qui n'aura pas la peine de trotter après l'omnibus. »

La course de l'après-midi recommença, plus gaie encore. Vincent récita des vers, sur la demande de Simone, et Paul fredonna des couplets d'une opérette en vogue. Roger, ce soir, avait pris place dans le coupé de Durias ; il avait déclaré que les jeunes seraient mieux ensemble et qu'il n'était pas en humeur de tenir tête à leur gaieté. Simone, un moment contrariée, oublia vite cet ennui. Après tout, Renée et Roger se verraient assez durant les vacances!

Ce soir, le petit poète l'intéressait; elle sentait l'impression qu'elle avait produite sur lui, et ce triomphe de beauté lui tournait un peu la tête, en même temps que les rimes sonores de Vincent et l'harmonie de ses vers. Harmonie, rimes et triomphe la troublaient si fort qu'elle perdait la notion de choses très raisonnables entrevues quelques heures auparavant.

Un moment, dans l'après-midi, elle avait songé à intercéder auprès de son père au sujet de Vincent Gardanne; Durias ne pouvait-il le payer davantage, ou lui obtenir une place, bien vite, une de ces places sûres dont parlait le cousin Roger? Ce soir, elle voyait les choses autrement. En l'écoutant déclamer ses rêves, elle se figurait de bonne foi que Vincent devait préférer une

mansarde sordide, toute voisine du ciel bleu, à la confortable chambre d'un appartement bourgeois. Il devait aimer la misère, ce garçon, et la trouver poétique et noble. Le pain sec et l'eau claire lui agréaient sans doute, parce qu'en les avalant il rêvait d'ortolans et de vins rares.

Elle secoua donc d'un mouvement de tête le souci qui l'avait poursuivie un instant. Quand Vincent descendit de voiture devant une triste maison aux étages sans fin du boulevard Saint-Germain, elle lui tendit la main en souriant, comme une noble dame à son chevalier, et ne remarqua pas même l'allée étroite, humide, serrée entre deux boutiques, où s'enfonçait Vincent, les épaules honteuses. N'était-il pas poète? et les poètes ne sont-ils pas brouillés avec les palais?

Elle se renfonça dans la voiture et se promit d'inviter Vincent Gardanne à ses réunions littéraires de l'avenir...

Dans son bureau très vaste, garni sur toutes ses parois de rayons chargés de livres, le professeur Féraud travaillait, assis à sa table encombrée de paperasses, et sa figure rosée, sa barbe blanche, ses cheveux de neige légers et flottants s'éclairaient doucement à la lueur d'une lampe voilée. Il eut, en voyant tout ce monde faire irruption

dans son paisible sanctuaire, un mouvement de surprise, et à la vue de Renée un sourire d'une douceur indicible.

« C'est très aimable d'amuser ma fille, et c'est bien meilleur encore de me l'amener un instant, pour que ma journée ne soit pas tout à fait manquée. Mademoiselle Simone, vous êtes une petite fée bienfaisante. Renée a les joues roses comme quand elle est heureuse, et moi j'ai le cœur plein de joie, car je suis vieux et je ne vis plus que du reflet de son bonheur. »

Il faisait asseoir ses visiteurs inattendus, avait pour chacun une parole aimable, montrait un peu de cette affabilité qui avait fait de tous ses élèves autant d'amis du vieux maître. Il se tourna vers Durias, et tout à coup :

« J'oubliais de vous féliciter, monsieur, pour votre beau discours d'aujourd'hui. Vous avez dit là des choses honnêtes, saines à entendre; et l'on prétend que vous en serez récompensé, même en cette vie... »

Durias protestait pour la forme, jouait négligemment avec son lorgnon, et se lançait dans des imprécations contre la dureté des riches, les injustices de la fortune qu'il fallait réparer peu à peu; c'étaient les phrases sincères de Vincent Gar-

danne, devenues simplement retentissantes chez le chercheur de succès. Pendant ce temps, Renée furetait de tous côtés, rangeait des livres accumulés sur tous les meubles, renouvelait et plaçait à portée de la main du vieux savant, sa provision de plumes et de crayons : tout cela sans grand bruit, avec des pas glissants, des mouvements souples qui n'interrompaient en rien les périodes de l'orateur.

Roger ne pouvait s'empêcher de suivre du regard ce manège de la petite pensionnaire; elle surprit ce regard qui pesait sur elle, s'assit en rougissant et ne bougea plus...

Dans le silence de la pièce, Durias discourait tout seul, accompagné par les hochements de tête de l'indulgent vieillard. Il s'aperçut enfin de l'étrangeté de cet emballement, eut un mouvement d'épaules qui signifiait peut-être :

« A quoi bon me donner tant de peine? Ces gens-ci ne sont ni mes électeurs, ni des faiseurs de ministères. »

Toutefois il n'exprima rien de cette pensée et la transforma ainsi :

« Je vous ennuie avec tout cela; mais je m'emporte malgré moi... Nous étions venus vous déranger pour tout autre chose. Simone, tu as la parole.

— Monsieur, dit Simonette avec volubilité, je

vous préviens d'abord que nous passons, depuis un temps immémorial, une partie de notre été à Castillon, un endroit perdu, tout à fait charmant d'autre part, de la Provence. Depuis que papa est député, ce léger malheur est devenu une calamité pour moi; car les électeurs, pour être à la hauteur de leurs devoirs, ont besoin de se repaître les yeux et les oreilles de la vue et des consolations de leur élu. Vous voyez d'ici ma solitude, lorsque papa visite en leurs repaires tous les gens influents de la région!

— Ce n'est pas mal, interrompit Roger; un peu long seulement pour un début... »

Simone se leva, et, s'approchant du vieux professeur, elle continua d'une voix caressante :

« Alors j'arrive au but et je vous demande une grande, grande faveur. Vous promettez d'avance de me l'accorder?

— Oh! mais non, s'il s'agit de me prendre Renée. Si vous saviez combien de fois, aujourd'hui, j'ai eu envie de courir chez vous, rien que pour la voir! »

Renée le remercia d'un sourire.

« Je ne l'ai pas fait; j'ai eu peur de me ridiculiser en jouant l'amoureux impatient de revoir

sa dame... Avouez que je n'ai plus la tournure de l'emploi !

— Nous avouons que vous êtes un père délicieux, fit Simone toujours cajoleuse, et nous aurions remords à vous séparer de Renée. C'est en votre compagnie que nous voulons l'emmener à Castillon. »

Et comme il voulait protester :

« Oh ! vous n'avez plus l'ombre d'une raison pour refuser ! J'ai décrit votre chambre à Renée, vous ferez à la bibliothèque quelque découverte imprévue, et personne ne vous y dérangera, pas même Hippolyte, le coq de grand'mère, qui n'a rien d'un coq savant et se borne à vivre comme un coq en pâte. Est-ce oui, monsieur Féraud ? »

Elle se penchait vers lui si gentiment, avait une mine si suppliante que le savant répondit avec son bon sourire :

« S'il y a là-bas Renée et des livres... avec des amis par surcroît, j'aurais mauvaise grâce à résister. J'avoue même que je me laisse violenter avec plaisir... Ah ! monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Durias, quelle imprudence de vous encombrer d'un vieux maniaque comme moi ! Je ferai chez vous ma petite place dès le premier jour, et vous ne pourrez plus me chasser

qu'à l'automne, quand mes cours me rappelleront.

— Tant mieux; personne ne s'en plaindra parmi nous autres, les vieux... quant aux jeunes...

— Les jeunes, s'écria Paul, fermeront les portes dans la crainte que vous ne vous sauviez trop tôt.

— Est-ce bien moi que vous désirez tant retenir? demanda malignement le professeur. Allons, je vous crois, il est bon de se créer des illusions... Si j'allais avec vous reconduire Renée? »

Tout le monde accepta avec enthousiasme, et ce fut à pied, par des rues tranquilles de la rive gauche, que les Durias et les Féraud se dirigèrent vers l'Adoration. Le passage de cette troupe bruyante, rieuse, faisait retourner les promeneurs; des étudiants s'étonnaient de reconnaître, au milieu de cette jeunesse, leur vieux maître à cheveux blancs; quelques assidus de la Chambre des députés nommaient Durias, le ministre de demain, à leurs camarades moins bien informés.

Le long de la silencieuse rue de Vaugirard, les rires de Simone s'égrenaient comme des chants d'oiseaux, réveillaient les moineaux blottis dans les arbres du Luxembourg. Il y avait des secouements d'ailes dans les branches; des parfums

de fleurs endormies emplissaient l'air, d'un bleu gris et brumeux sous le tremblotement du gaz. Jamais Simone ne s'était ainsi promenée le soir dans les rues; elle s'étonnait et s'amusait de tout, sentait le besoin de confier à tous quelque chose de sa joie débordante.

« Comme cela nous change du jardin de l'Adoration! disait-elle à Renée. Ces allées de tilleuls, toutes régulières, ces parterres bordés de buis, ces charmilles où les mères promènent leurs voiles noirs et leurs cornettes blanches me donnent la migraine. Depuis dix ans je vois cela tous les jours de ma vie!

— Eh bien! dit Renée, j'aime assez cela, les tilleuls bien réguliers et les religieuses qui lisent l'office de la Vierge!

— Parce que tu es à la veille de les quitter! Est-ce vrai, monsieur Féraud, que Renée ne rentre plus en octobre?

— Parfaitement vrai; je ne serai pas éternel et je veux jouir un peu de ma fille... si toutefois elle m'en laisse le temps.

— Ce n'est pas sûr; tout le monde voudra l'épouser! »

Renée ne put s'empêcher de rire, tout en rougissant très fort, sans savoir pourquoi.

« Tout le monde! s'écria Féraud. C'est beaucoup! Un seul suffira pour détruire tous mes calculs... Et ce sera bien fait, car je ne suis qu'un vieil égoïste!

— Alors, monsieur, dit Simone d'un air navré, vous pouvez comprendre mon chagrin et y compatir. Je suis exactement dans la situation où vous plongera le mariage de Renée. Je n'avais qu'une amie à la pension; vous me la prenez, ça va être gai! »

D'un mouvement insensible, elle avait entraîné Renée de manière à devancer un peu le groupe formé par les hommes, et, curieusement, elle demandait :

« Es-tu contente de ta journée?

— Très contente, disait Renée tranquillement.

— C'est bête, ce que je vais te demander là! Lequel préfères-tu, Paul, Roger ou M. Gardanne?

— Je... je ne sais pas », répondait Renée, heureuse qu'il fît très nuit, car elle rougissait toujours en disant un mensonge.

« Tu ne sais pas? insista Simonette.

— Non; et toi?

— Oh! moi, pour le moment, c'est M. Gardanne; ses vers emplissent encore mes oreilles...

— Est-ce bien sûr? » pensa Renée sans oser l'exprimer...

Paul s'était rapproché des jeunes filles.

« Vous dites des secrets; suis-je de trop?

— Non, car nous avons fini.

— Alors, je vais te dire aussi un secret, Simone.

— Oh! je le sais d'avance! C'est toujours le même depuis six mois! Il faut que je sois gentille avec Maud Robertson, que je lui raconte un tas de belles choses sur ma famille en général et sur mon frère en particulier. Eh bien! mon cher, je ne ferai plus longtemps la cour à Maud. Elle imite Renée, elle quitte la pension à la fin du mois!

— Pas possible! Et elle retourne en Amérique?

— Non, elle reste à Paris tout l'hiver, chez des amis qui la conduiront dans le monde.

— Parfait! je la rencontrerai sûrement!

— Renée, je te présente un fou; il rêve d'accaparer à son profit les millions de Maud!

— Vraiment, trouvez-vous cela si fou, mademoiselle Renée?

— Très sage, au contraire, dit-elle avec un sourire légèrement railleur. Tout à fait dans le mouvement, comme vous dites... Je fais des vœux pour votre bonheur!

— Vous êtes comme Simone, soupira Paul, vous ne me comprenez pas! »

Tous trois s'étaient arrêtés devant le haut portail du couvent, percé d'une petite porte qui venait de s'ouvrir au coup de sonnette de Simone. Il y eut, dans le parloir où veillait une religieuse, des adieux et des baisers qui durèrent cinq minutes. Les deux pensionnaires, arrivées au seuil du parloir, se retournèrent ensemble; Simone poussa un soupir lamentable; Renée fit à son père un petit signe de la main, et leurs deux robes noires disparurent en même temps.

Le retour de tous ces gens sérieux fut moins gai que leur promenade derrière les pensionnaires en fête. Durias, qui détestait la marche, insista beaucoup pour faire monter le professeur dans sa voiture et le reconduire chez lui. Paul et Roger firent un vague essai de soirée en commun; mais il se trouva que les amusements proposés par l'un n'agréaient jamais à l'autre et ils se séparèrent au bout de dix minutes. Pendant que Paul allait s'échouer à la terrasse d'un café et passer trois heures devant le même bock, Roger, las de chercher l'emploi de son temps, rentra directement en son petit hôtel d'une lointaine rue d'Auteuil.

Longtemps il resta accoudé à sa fenêtre, au-dessus du jardinet où dormaient les roses; un profond silence, un silence de vraie campagne planait sur ce coin de la ville grouillante de foule, hurlante de bruits et de musiques; le talus vert des fortifications jetait de l'ombre sur le boulevard agrandi; et derrière, le Bois berçait ses feuillages au souffle très léger de la brise.

Roger songea qu'il fait bon vivre, quand juillet a fait éclore toutes les roses et s'étaler luxueusement toutes les frondaisons; il songea aussi que ce serait un vrai plaisir de passer deux mois à Castillon, dans la grande paix de la montagne escarpée comme un nid d'aigle. Autrefois, ce séjour en pays de Provence ne lui plaisait qu'à moitié; cette année il s'en réjouissait beaucoup.

« Je deviens un peu vieux, se dit-il pour excuser ce changement d'opinion, et la vie familiale m'attire davantage à mesure que je connais plus le monde. Ah! ces vieux garçons! ils ont à leurs heures des attaques de sentimentalité, des soifs d'intimité douce... »

La figure si pure et si calme de Renée lui revint en mémoire, et il se demanda si une femme ainsi élevée dans la simplicité, la tendresse, les traditions de travail et de belle honnêteté, ne ferait

point une compagne très enviable pour un homme qui voudrait être heureux.

Il ne se répondit point, alluma un cigare et prit un livre pour penser à autre chose.

Tandis que Roger rêvassait de la sorte, deux pensionnaires de l'Adoration, éveillées encore en leurs lits voisins, se livraient à mi-voix à une conversation défendue par la règle. Simone parlait de ses projets d'excursions à Castillon, des parties de campagne, des petits voyages que l'on organiserait. Renée interrogeait, interrogeait toujours, tournant autour d'une seule question qu'elle n'osait poser. Elle s'endormit sans être satisfaite, sans avoir eu le courage de dire à Simone :

« Réponds-moi bien franchement! Pourquoi M. de Thyèvre ne t'épouse-t-il point tout de suite, puisque je suis sûre... tout à fait sûre, que cela sera un jour? »

Cette question eût peut-être éclairé Simonette qui se répétait tout bas :

« Elle a été froide, cette première entrevue! Renée faisait sa petite statue, et Roger, peut-être, est trop âgé pour s'emballer à fond de train... Enfin, nous verrons, à Castillon!... »

A la même heure aussi, Durias ne pouvait dormir, agité par sa récente gloire; et le secrétaire

de Durias, au sixième étage d'une maison délabrée du boulevard Saint-Germain, travaillait encore, à la lueur d'une lampe qui mettait une étoile au front de la vieille bâtisse noire.

« Tu ne te couches pas? » avait demandé plusieurs fois sa mère, en entendant, à chaque interruption de son léger sommeil de vieille femme, le froissement de papiers impatiemment jetés au rebut.

« Tout de suite, mère, j'ai quelque chose à terminer.

— Mon pauvre enfant, tu te fatigues à veiller ainsi! Ce Durias est bien exigeant! »

Vincent répondit enfin :

« Ce n'est pas pour lui que je travaille. J'ai commencé un sonnet dont je ne puis trouver la fin.

— Ah! c'est ta poésie!... Mon pauvre petit!... si ce sonnet pouvait t'ouvrir la voie que tu cherches!... »

Vincent ne répondit plus. Ce sonnet ne visait point à la publicité; il était pour lui, rien que pour lui, et célébrait... les cheveux en fumée, les yeux rieurs de Simone, et sa voix de cristal qui faisait chanter les paroles sur ses lèvres.

III

Depuis la veille, la Chambre ayant clos ses portes, le couvent de l'Adoration ayant rouvert les siennes à ses pensionnaires, Simone Durias jouissait avec sa famille de la paix des champs et de l'air pur de la montagne. Ces deux choses n'avaient point un effet favorable sur l'esprit et sur les nerfs de Simone, car elle était d'assez méchante humeur. Ses adieux à Maud, aux trois Auffray, à Louise Duval, à Jehanne d'Arnac, qui abandonnaient définitivement le couvent pour le monde, l'avaient tout d'abord aigrie. Toutes ces demoiselles, avant l'hiver qui devait contempler leurs premiers succès de grande coquetterie, s'étaient dispersées aux quatre vents, Maud à Trouville, Louise Duval en Norvège, les Auffray

dans un trou à bon marché, Jehanne d'Arnac au château de ses ancêtres.

Toutes avaient eu pour Simone des paroles de commisération et Maud lui avait dit catégoriquement :

« Ma chère, tu as des idées excentriques, ce qui n'est permis qu'à une Américaine... Les idées excentriques, vois-tu, cela demande beaucoup d'énergie pour être exécuté jusqu'au bout. Tu t'entêtes à rester fille, libre à toi... Mais tu n'es pas assez religieuse pour entrer au couvent comme professe; alors qu'est-ce que tu feras?... Dans un an tu avoueras que j'ai eu raison, et que ton idée n'avait pas le sens commun... »

Cette Maud était stupide! et Simone ne se sentait nullement embarrassée de son personnage. Seulement, elle s'ennuyait à Castillon, et la faute en était à Renée qui avait refusé de partir en même temps que son amie!

Le vieux professeur, libre dans une huitaine seulement, avait bien dit à sa fille :

« Ne m'attends pas, je te rejoindrai dès la fin de la semaine... »

Renée s'était obstinée; elle ne voulait pas le laisser seul, pour ce voyage si ennuyeux.

« Puis, j'ai un tas de choses à faire, avait-elle

ajouté; tu sais bien, papa, que je n'ai rien à me mettre, en dehors de ma robe noire.

— C'est vrai, je n'y pensais plus! Il faut te faire très belle, ma Renée, très belle pour les autres, car pour moi tu l'es toujours... »

Le vieux savant et la jeune fille avaient commencé une série de courses, joyeux comme des écoliers en vacances, flâneurs et curieux comme de vrais enfants de Paris. Au bout de la semaine, Renée dut annoncer à Simone que leur arrivée était retardée. C'est si long d'acheter deux ou trois robes et autant de chapeaux, lorsque chaque acquisition devient le prétexte d'une promenade fantaisiste, coupée de visites imprévues à un musée, à une église, à un coin ignoré de la grande ville!

L'humeur grise de Simone promettait de s'éclaircir lorsqu'elle reçut un matin la lettre de Renée lui annonçant ce changement de projets.

« C'est trop fort! s'écria-t-elle. J'ai une chance étonnante! Voilà que Renée demande encore un sursis de huit jours! »

La nouvelle de cet incident ne sembla point troubler le déjeuner et tout le monde parut prendre avec calme cette variation dans le programme des vacances.

« Eh bien! fit Durias, nous nous suffirons à nous-mêmes jusque-là!

— Tu en parles à ton aise, mais je suis loin de partager ta résignation. Tu emmènes tout le temps M. Gardanne; grand'mère et Mme Gardanne font des patiences du matin au soir; il me reste Roger...

— C'est peu, remarqua Roger de Thyèvre.

— Pardonne-moi, c'est énorme, car je me crois obligée d'assumer la responsabilité de tes distractions... Et depuis que nous sommes ici, tu es bien l'homme le plus difficile à distraire qui soit au monde!

— Cousine Simone, répondit-il tranquillement, tu ne souffriras pas beaucoup de ma présence tous ces jours-ci. Je vais faire une excursion de huit jours dans les Alpilles, que je connais fort mal.

— Huit jours!... tu arriveras juste avec Renée, alors?

— Avant, avec ou après, je ne sais encore.

— Oh! je ne t'interroge pas!

— Au contraire...

— Mes enfants, déclara Mme de la Tourille, vous êtes insupportables avec vos disputes! Les paroles aigres me donnent des digestions pénibles!

— Grand'mère, je vais préparer ma valise, dit Roger en riant lui-même de son humeur taquine. Je demande seulement une tasse de café, avant de vous débarrasser de moi. »

Une heure plus tard, Roger de Thyèvre courait sur la route qui descend à la plaine du Rhône, dans une carriole de louage, et se demandait quelle bizarrerie l'avait poussé à s'exiler de Castillon pendant une semaine, à se condamner aux divers supplices de la poussière, de la chaleur, des auberges, alors qu'il faisait si bon là-haut, sous le fouillis des arbres du parc.

Probablement, ainsi que Simone, il s'ennuyait de cette tranquillité de vie inaccoutumée; quand le professeur Féraud serait là, Roger aurait quelqu'un à qui parler, avec qui passer des heures devenues trop courtes... Oui, c'était une idée! Il rentrerait la veille de l'arrivée des Féraud, pour ne pas perdre un instant de la présence de cet homme distingué. Les petites filles joueraient à la poupée avec leurs propres personnes; on serait entre hommes, sans dérangements d'aucune sorte, et ce serait délicieux!...

Sous les grands pins que venait d'évoquer Roger, grand'mère et Mme Gardanne faisaient leurs patiences. Durias était sorti seul, et Vin-

cent, assis à deux pas de Simone inoccupée, se taisait en regardant se poursuivre dans l'air transparent les insectes rapides comme de petites flèches. Il eût bien voulu dire quelque chose à Simone, lui parler du grand bonheur qu'il avait à se retrouver en son pays si aimé, à voir sa mère heureuse, sans souci du lendemain, sans ces travaux durs qui la faisaient si lasse, en leurs soirées parisiennes, qu'elle se couchait, le dîner fini, pour reposer ses membres à bout de forces.

Ce qu'il eût voulu lui dire, surtout, c'était sa reconnaissance envers elle, qui avait un peu décidé tout cela; Durias lui avait dit, en lui offrant ce séjour en Provence, puis en insistant pour décider Mme Gardanne :

« Ma fille Simone m'a prié de faire cela... Cela fait plaisir à Simone... »

Mais Vincent ne pouvait vaincre, devant la jeune fille, une affreuse timidité qui le paralysait. Il la savait très bonne, pourtant, mais il redoutait ses boutades soudaines, la moquerie qui relevait parfois le coin de ses lèvres roses de petite frondeuse...

« Monsieur Gardanne, lui demanda brusquement Simone, vous ne faites plus de vers, à Castillon?

— Quelquefois...

— Quand papa vous en laisse le temps?... Allez donc chercher votre album, vous m'en lirez quelques-uns. J'aime beaucoup les vers, quand je suis assez recueillie pour les écouter. Dites, voulez-vous me montrer les vôtres? »

Vincent ne se fit pas trop prier; ils passèrent leur après-midi penchés sur un album où le jeune poète avait encadré d'enluminures et de fleurs à l'aquarelle ses premiers vers de jeunesse, ceux qu'il avait faits à Marseille, sur les quais où s'empilaient les cornes de bœufs d'Amérique. Puis, Simone lui conta une légende du pays qu'il promit de mettre en jolie prose à son intention.

« Mais vous me chanterez ce soir, pour ma peine, de la musique à n'en plus finir... Je ne vous ai point entendue depuis notre première entrevue...

— Vous aimez la musique, monsieur Vincent?

— Beaucoup, surtout celle de la voix, qui me fait songer à des vers de rêve dont je ne comprendrais pas bien le sens, mais dont l'accent me remuerait le cœur. »

A partir de ce jour Simone ne s'ennuya plus; elle lisait avec Vincent, le consultait sur mille questions littéraires, faisait de la musique pour

lui, parce qu'il savait trouver l'éloge ou la critique juste. Elle recherchait sa société, le considérait comme un camarade, un être baroque, amusant, avec lequel il ne saurait être question de mariage, ou même de relations mondaines; il était, en effet, le secrétaire de Durias, c'est-à-dire un inférieur, un protégé, un monsieur qui ne devait jamais prendre une place ou une liberté gênante dans la maison.

Vincent Gardanne n'en pensait pas aussi long; il ne songeait, certes, ni à épouser Mlle Durias, ni à lui faire la cour, ce qui eût été d'une horrible outrecuidance. Il produisit à ce moment ses meilleurs vers parce qu'il était heureux sans en chercher trop la raison. Le ciel léger lui souriait, de même que le soleil criblant les allées d'une pluie d'or que tamisaient les feuillages. Il trouvait plus douce l'odeur des roses, plus gai le gazouillis des oiseaux. Durias lui paraissait aimable, et Simone était la meilleure des enfants gâtées.

Lorsque Roger revint à Castillon, il trouva la maison organisée sur ce pied de paix et d'entrain.

« A la bonne heure! s'écria-t-il. Voilà un intérieur qui me plaît! Est-ce que les choses se passent ainsi depuis mon départ? Est-ce que Simone

consent à chanter quand on le lui demande, à être gentille aux repas, à papillonner d'un fauteuil à l'autre, une tasse de thé à la main, tandis que Mme Gardanne et grand'mère tricotent pour les pauvres, que l'oncle lit son journal et que M. Gardanne fait du dessin à la plume?

— Mais oui, c'est comme ça tous les jours.

— Il fallait donc que je parte pour faire de vous des gens raisonnables! Seulement, vous auriez dû m'écrire de rentrer plus vite; on est si mal dans ces hôtelleries! Encore une tasse de thé, Simone...

— Avec plaisir... »

Mme de la Tourille demanda :

« Qui va demain matin au-devant des Féraud?

— Moi, dit Simone; qui m'accompagne? »

Personne ne se prononça.

« Il n'y a pas d'amateurs en dehors de Roger? continua effrontément Simone. Alors nous serons quatre au retour; la victoria suffira, et l'omnibus de Castillon montera les bagages. »

Roger avait fait un geste d'étonnement et voulu simuler l'ennui.

« Ne mens pas! s'écria Simone; tu es enchanté! Ne disais-tu pas que M. Féraud t'est fort sympathique?

— Sans doute.

— Alors, c'est entendu; je vais donner des ordres. »

Le lendemain, la voiture des Durias descendait la belle route coupée en plein roc qui dévale vers la station durant six longs kilomètres. La fraîcheur du matin persistait encore, et il traînait dans l'air bleuté comme une rosée évaporée. Des sources jasaient entre des pierres, des cascades mignonnes dégringolaient ces pentes nues et rougeâtres entre lesquelles se tord la route, comme un serpent gris et géant.

Roger, très gai, trouvait charmante cette promenade matinale et embaumée; cependant elle lui semblait longue, car il tirait sa montre à tout instant :

« Maintenant ils sont à Saint-Aubin... le train doit être en gare de la Tuilette...

— Comme on a raison de dire que les femmes seules sont nerveuses et impatientes! La simple arrivée d'un vieux professeur à la Sorbonne met un homme de ma connaissance dans un état voisin de l'idée fixe! »

Roger se mit à rire. Elle avait raison, cette petite; le glissement d'un train entre les collines pittoresques qui bordent le Rhône devait lui importer assez peu, même si ce train portait un

fort savant vieillard. Mais en dépit de lui-même, et malgré ses efforts pour s'occuper d'autre chose, toujours il suivait par la pensée l'onduleux serpent noir, à l'œil ardent, qui accourait vers la station de Castillon.

Lorsque la voiture arriva devant la petite gare blanche, cubique, perdue en pleine solitude, le monstre s'avançait sur la voie sinueuse, ralentissait sa marche déjà lente, et s'arrêtait enfin en face de Simone et de Roger.

Le jeune homme n'eut que le temps de se précipiter vers une portière et de recevoir en ses bras un savant fort ankylosé par quinze heures de voyage. Ce travail fini, il reçut de même tous les menus bagages que lui tendait Renée, et il était si bien empêtré de ses colis qu'il ne put tendre la main à la jeune fille, qui sauta très lestement sur le quai.

« Vos trains sont abominables, mademoiselle Simone! dit le professeur en s'étirant. Il y fait une chaleur atroce, et ils s'arrêtent dans un tas d'endroits mystérieux où la gare émerge seule de l'immensité de l'horizon... C'est assez curieux, mais ça allonge les voyages et j'ai horreur du compartiment de chemin de fer... Eh bien! où est Castillon?

— Castillon est une de ces places mystérieuses où la gare est en bas et la petite ville tout près du ciel. Nous y serons avant une heure. Voulez-vous monter en voiture?

— Encore! ah! mais non. Renée va monter avec vous; les jeunes filles sont paresseuses... Moi, je fais la route à pied, si cela ne gêne pas M. de Thyèvre... »

Roger ne fit point la grimace; il avait de bonnes manières et savait commander à son visage. Mais il suivit d'un œil mélancolique la voiture qui s'engageait dans la montée, et où Simone et Renée, les têtes rapprochées, babillaient d'on ne sait quoi. Au premier tournant, il perdit de vue la victoria et son contenu et redevint un homme agréable, un causeur intéressant, un écouteur parfait. En arrivant à Castillon, M. Féraud déclara qu'en dépit de la défectuosité des chemins de fer, le pays était admirable, que M. de Thyèvre était le compagnon le plus aimable qu'on pût trouver, qu'enfin il avait un appétit à manger des carottes crues et de la vache enragée.

Mme de la Tourille trouva son nouvel hôte très spirituel; mais elle se récria fort sur le menu dont il parlait et lui offrit en sa place un déjeuner où il y avait douze plats et le dessert. Avant une demi-

heure, Hippolyte fraternisait avec le vieux professeur, qui partageait équitablement en deux portions les sucreries empilées dans son assiette.

Vers la fin du repas, la belle humeur de M. Féraud sembla tomber peu à peu; la lassitude de sa nuit blanche lui revenait, accablante, à la suite de ce festin monstrueux. Le fauteuil où il s'assit dans la serre pour prendre son café l'acheva. Il reposa sur une tablette sa tasse à moitié remplie, sourit, battit des paupières et s'endormit.

« Pauvre père! murmura Renée; il est si fatigué de ce long voyage! »

Doucement, aidée de Simone, elle abaissait un store, glissait un coussin sous la belle tête blanche du savant; et Roger retrouvait avec joie son pas glissant et léger, ses gestes si adroits et si sûrs. Quand tout fut disposé pour le sommeil de son père, elle eut un moment d'embarras :

« Je vous demande pardon... nous dérangeons tout le monde...

— Mais non, dit Simone à demi-voix. M. Gardanne et Roger vont nous accompagner au jardin. Papa rentre toujours dans son cabinet à cette heure; M. Féraud restera en tête-à-tête avec les patiences de ces dames, qui sont fort silencieuses. »

Roger parut satisfait de cet arrangement, et,

sous les pins que secouait la brise, les jeunes gens commencèrent une promenade interminable. Simone, bientôt lasse de ce va-et-vient, proposa :

« Si nous sortions? Renée doit avoir besoin de marcher un peu... »

Ils s'enfoncèrent sous le bois qui coiffait la montagnette, le long du ruisselet transparent où se miraient des sauges bleues et des lavandes rabougries. Sous prétexte de poésie, Simone avait accaparé Vincent et l'écoutait développer ses projets futurs, un peu distraite par la vue de Renée et de Roger que, peu à peu, elle laissait prendre de l'avance.

Vincent lui confiait qu'il était difficile de se faire imprimer, dans ce Paris étouffeur de voix, où nul ne s'arrêtait à écouter le chant d'une petite cigale de Provence. Mais avec beaucoup de courage, de persévérance, n'est-il pas possible de vaincre la distraction de la foule et le mauvais vouloir des gens arrivés? La maman, à force de peiner, avait amassé quelques sous dont on n'avait pas besoin, puisque la place de Vincent suffisait à les faire vivre tous deux.

Le petit poète allait publier ses poésies à ses frais; la première fois, sans doute, ces vers naïfs n'auraient pas un grand succès; mais la seconde

fois, on reconnaîtrait le nom de Vincent Gardanne ; un critique désœuvré ou curieux tournerait quelques pages de son livre... Et la troisième fois, ou la quatrième, ou la dixième, Vincent serait jugé, loué peut-être, imprimé, payé, payé très cher comme tant d'autres...

« Mais, monsieur Gardanne, s'écria Simone épouvantée et enfin attentive, vous allez vous ruiner !

— Oh ! cela ne coûtera pas une fortune ! Et je serai si heureux de réussir, de faire un jour partie du Paris travailleur et artiste !

— Vous vous tuerez... déjà votre mère est si inquiète de votre mine pâle !

— C'est cette inaction qui me tue ! Vous verrez que je serai mieux quand j'aurai un espoir fondé. »

Il lui racontait que son premier volume serait un hymne à la louange de leur pays du Rhône, lui donnait les titres des principales pièces. Elle n'écoutait déjà plus, retombée dans sa distraction de tout à l'heure ; Roger et Renée, arrêtés à dix pas d'elle, au bord du ruisseau qui glissait entre les pins son mince ruban d'argent, causaient doucement, très occupés d'eux-mêmes et de cette première conversation qu'ils avaient ensemble.

De quoi parlaient-ils, pendant cette promenade

2573631

à petits pas, coupée de haltes d'une seconde? De toutes choses, de ce qui les intéressait tous deux, c'est-à-dire de leurs deux vies, de leurs goûts et de leurs penchants, des bonnes heures qu'ils avaient vécues, des tristesses que l'on coudoie chaque jour.

Roger, désireux inconsciemment de plaire, racontait avec verve ses voyages lointains, ses impressions de nature et d'art en tous pays. Il était très étonné d'être toujours compris. A coup sûr, l'esprit de Renée s'était affiné dans la société de Féraud; sans qu'elle eût beaucoup travaillé, rien qu'en écoutant son père, en le suivant à travers Paris, aux eaux, à la campagne, elle avait appris ou deviné mille choses que ne soupçonnait point Simone. Et Roger, très sceptique, se demandait :

« Est-ce que je rêve, ou bien est-elle une femme exceptionnelle, une femme comme j'en épouserais volontiers une si je croyais à son existence? Mlle Féraud a les yeux transparents, et l'on croit y voir passer son âme, transparente aussi. Ce doit être une illusion; est-on si droite et si simple quand on est une petite Parisienne de notre époque? »

Mais l'instant d'après il était repris par le charme

qui émanait de Renée; il l'écoutait, ravi, lui exprimer ses idées, lui parler comme à un grand frère qu'elle eût connu toujours. Alors il décidait avec lui-même qu'elle était vraiment adorable.

Machinalement, elle avait cueilli quelques fleurs sauvages, des sauges aux longues grappes, de frêles clochettes bleues poussées auprès de l'eau, de grandes marguerites à tiges hautes; et Roger, machinalement aussi, se mit à cueillir pour elle les mêmes fleurs.

« Vous aimez la campagne? » lui demanda-t-il sans la regarder, enfoui jusqu'à mi-corps dans l'herbe fine.

« Beaucoup... et Paris aussi, et tous les endroits où je me trouve... »

Avec une vivacité charmante, elle lui expliquait qu'une femme ne s'ennuie nulle part quand elle a un bout d'ouvrage pour occuper ses doigts, quelqu'un auprès d'elle pour occuper son esprit. Et elle avait cela, partout, avec le professeur Féraud. Comme ils n'étaient pas bien riches, elle veillait à mille choses, lorsqu'elle était à la maison, se chargeait de mille détails dont il n'avait aucune idée...

« Oh! vraiment! fit-il avec une plaisante déférence, me croyez-vous si incapable de rien com-

prendre aux choses du ménage? Vous ne vous doutez pas de tout ce que doit savoir un vieux garçon pour avoir une vie supportable! »

Il lui dépeignit son petit hôtel, la promena en pensée dans les salons où il avait entassé des souvenirs de ses voyages, lui fit le portrait en pied de son vieux valet de chambre, de sa cuisinière, une Languedocienne dressée autrefois à la souplesse par Mme de la Tourille.

« Vous êtes un homme heureux, dit Renée en souriant; vous vivez dans un musée et vous êtes servi par des phénomènes. »

Il resta un moment silencieux et répondit lentement :

« Mon musée, parfois, me semble désert, et mes phénomènes ne suffisent point à l'animer... »

Il lui tendit, sans rien ajouter, sa gerbe de fleurs.

« Merci », dit-elle avec son joli sourire d'enfant.

Puis, intimidée tout à coup par les derniers mots de Roger, par cet hommage silencieux de fleurs des bois, par l'étrangeté de cette conversation qu'elle venait d'avoir avec un inconnu de la veille, elle rougit violemment, s'arrêta court et dit en détournant les yeux :

« Si nous attendions Simone?

— Oh! Simone connaît la route! »

Il continuait de marcher dans l'étroit sentier, qui maintenant grimpait au flanc des roches amoncelées; elle ne le suivit pas.

« N'importe, fit-elle, il vaut mieux l'attendre. »

Simone, à ce moment, apparaissait à un détour du sentier; elle les aperçut et s'amusa fort de leur contenance. Roger, dépité de cette brusque rupture d'entretien, arrachait au tronc d'un mûrier de menus brins de lichen; Renée, à quelques pas au-dessous de lui, les bras pleins de fleurs, la figure toute rose encore, semblait guetter l'arrivée de Simone comme la femme de Barbe-Bleue guettait la venue de ses frères.

Quand Simone fut tout près, elle lui prit le bras et murmura :

« Maintenant, je ne te quitte plus. Ce n'est pas gentil de m'abandonner ainsi dès le premier jour!

— N'étais-tu pas en bonne compagnie? »

Renée ne jugea pas à propos de répondre, et tous quatre grimpèrent le sentier abrupt qui redescendait ensuite en pente raide jusqu'à la route ramenant à Castillon. Tout au bord du chemin, sous le dôme mouvant des vieux arbres, un gouffre s'ouvrait, béant et noir, et une cascade venue de là-haut, de la montagne couleur d'ocre, au vête-

ment de grêles feuillages, s'y précipitait en mugissant.

Roger s'avança jusqu'à l'extrême pointe du roc surplombant l'abîme; l'eau se jetait là, devant lui, claire d'abord comme un bloc de cristal, laiteuse plus bas, entre les ronces folles accrochées aux parois, plus bas encore égrenée en poussière humide et impalpable qui rejaillissait jusqu'au bord, humectait l'air devenu moins transparent et plus frais.

Simone contait l'histoire de touristes et de téméraires qui avaient roulé au fond du gouffre, que le gouffre n'avait jamais rendus, car personne n'en connaissait le mystère ou l'issue...

Roger fit un mouvement; il était si près de ce trou d'ombre et de mort, si près de ce danger dont parlait Simone, que Renée avança instinctivement le bras :

« Oh! je vous en prie! »

Il vit ce geste, entendit cette prière, et d'un saut regagna la route. Il ne regarda point Renée, ne sourit point de cette crainte soudaine; s'il se fût retourné vers elle, peut-être eût-il été surpris de la voir rougir encore, et demeurer confuse, même auprès de Simone, qui la rassurait malicieusement.

Le retour fut très différent de ce qu'avait été l'aller; Renée semblait avoir pris possession du bras de Simone et s'y cramponnait ainsi qu'à une bouée de sauvetage. De même, Roger paraissait éprouver pour Vincent un attrait particulier. Il ne le lâcha point une seconde, le fit parler à en perdre haleine et l'écouta, en apparence, avec une parfaite attention.

Vincent trouva étonnant, à vrai dire, que M. de Thyèvre le laissât développer sans discussion ses projets littéraires et ses espérances de futur grand poète. Il s'attendait à des critiques, à une sortie violente de Roger contre les illusions de la jeunesse et la sottise des auteurs enragés. Il n'en fut rien. Roger se contenta de dire :

« Oui, c'est très bien; vous avez raison...

— Puis-je compter sur votre appui?... sur quelques recommandations?... demanda Vincent encouragé, en rentrant à Castillon.

— Quel appui? des recommandations à qui?... demanda Roger ahuri. Ah! oui, j'y suis! Oui, certes, tout ce que vous voudrez. On a tous les jours quelqu'un à recommander. Une fois de plus ou de moins...

— Quel original! pensa Vincent. Il aurait pu être plus aimable et dire que mes livres lui

seraient moins indifférents que les autres... Non, c'est un bourru bienfaisant; il faut le prendre comme il est... »

Le professeur Féraud, très reposé, attendait les promeneurs sur la terrasse.

« C'est honteux! Je n'ose plus regarder personne! Croiriez-vous que je me suis réveillé il y a une heure à peine, dans la serre où ces dames faisaient toujours des patiences! L'air de ce pays abat vite un Parisien! Eh bien! Renée, est-ce beau, Castillon? »

Elle lui montra ses fleurs.

« Très beau; regarde ce que j'ai récolté en route!

— Roger t'a un peu aidée, insinua Simone d'un air innocent.

— Un peu, dit laconiquement Renée. Je monte dans ma chambre arranger tout cela.

— Je t'accompagne; nos chambres sont voisines, nous causerons en nous recoiffant. »

Simone était curieuse d'entendre les confidences de son amie; cette après-midi, lui semblait-il, avait fait avancer d'un grand pas l'entreprise matrimoniale qu'elle avait assumée... Elle donna au plus vite quelques coups de peigne à ses cheveux, eut quelques propos indifférents; puis elle

entra chez Renée, tourna deux ou trois minutes dans la chambre et à brûle-pourpoint demanda :

« Que penses-tu de Roger? »

Renée, penchée sur les fleurs qu'elle disposait en une jardinière de faïence, répondit sans lever la tête :

« Il est très... aimable; papa le trouve intelligent et cultivé.

— Ton père?... Ah! très bien! Et c'est tout?

— N'est-ce point assez? fit Renée d'une voix un peu lasse, comme si cet entretien lui pesait.

— Je t'ennuie? dit Simone avec une pointe de dépit. Allons, c'est fini, je ne bavarderai plus... »

Renée, cette fois, se redressa, et prenant à deux mains la tête brune de son amie l'embrassa longuement.

« Pourquoi te fâches-tu, Simonette? Que veux-tu donc que je te dise?

— Rien, je suis bête! j'avais cru... Es-tu prête à descendre?

— Dans un instant.

— Alors je te laisse; grand'mère m'a recommandé de m'occuper un peu de tout le monde... »

Renée, restée seule, vint s'accouder à sa fenêtre encadrée de vigne; elle se reprochait mille choses confuses : son manque de franchise avec Simone,

sa promptitude à se confier à Roger de Thyèvre, elle si timide et si concentrée d'ordinaire. Mais que pouvait-elle raconter à Simone? Que Roger lui plaisait beaucoup, qu'il lui semblait sérieux et bon sous ses dehors d'ironie et de scepticisme? Elle eût pu dire encore qu'elle avait du plaisir à l'entendre causer, que tout à l'heure, quand elle avait pris le bras de Simone, elle avait dû faire un grand effort pour ne point attendre Roger; et que depuis, tout le long de la route, elle avait songé à ce qu'ils s'étaient dit, tous deux, le long du ruisseau où les herbes baignaient leurs chevelures desséchées. Mais comment expliquer ces choses à Simone? Jamais elle n'eût osé; Simonette aurait ri de trop bon cœur dès les premiers mots!

Renée restait pensive; était-ce bien sûr que Simone eût éclaté de rire en écoutant cette petite histoire? Tous les doutes de Renée lui revenaient au sujet de Simonette et de Roger; elle, si riche, si jolie, si spirituelle; lui, riche aussi, très savant, habitué à la vie large et aux voyages coûteux. N'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre? tandis que Renée Féraud, une fille pauvre, ne devait avoir rien de commun, dans le présent ou dans l'avenir, avec Roger de Thyèvre considéré comme jeune homme à marier.

La jeune fille essuya une larme qui perlait au

bout de ses longs cils. Elle avait été très imprudente, et se repentait de cette confiance inexplicable, soudaine, qui l'avait tout à coup rapprochée de Roger. Comme Simone avait dû la trouver sotte, tout à l'heure! Sans doute elle attendait un compliment sur son cousin Roger, un mot qui amènerait sur ses lèvres cette confession :

« N'est-ce pas qu'il est bien? J'étais folle quand je parlais de ne me point marier; n'approuves-tu pas mon choix, petite Renée? »

Rien qu'à s'imaginer cette explication, Renée devenait plus pâle et se sentait prête à pleurer.

Le vieux clocher de Castillon sonna sept heures, et chaque coup tinta dans l'air limpide, se propagea lentement au-dessus des collines ondulées avec un chevrotement de voix d'aïeule. Renée tressaillit :

« Est-ce possible que j'aie déraisonné si longtemps? »

Promptement elle renoua ses cheveux en désordre, passa une robe, et, avec un mouvement de tête fier et résolu :

« Je ne parlerai plus à M. de Thyèvre. Ce sera ma punition d'avoir une tête si extravagante et de ne point savoir gouverner mes pensées! »

Elle se tint parole durant toute cette soirée,

s'occupa surtout de son père, de Mme de la Tourille, de Mme Gardanne; elle fit même des avances à Hippolyte, qui consentit à becqueter une prune exquise, offerte par la blanche main de Renée.

Roger semblait avoir pris avec lui-même des résolutions semblables à celles de Renée; il ne lui adressa pas une fois la parole durant la soirée, parut ignorer jusqu'à sa présence et se plut à entretenir Féraud, Durias, Vincent surtout qu'il ne se lassait pas d'interroger. Peut-être, Vincent racontant aisément ses espoirs et ses projets, Roger s'accommodait-il d'un partenaire qui faisait tous les frais de la causerie et lui épargnait la peine de répondre, ou même de penser à répondre. On eût pu le croire, à certains froncements de sourcils féroces qui s'accordaient mal avec les confidences d'un poète illusionniste.

En réalité, ils s'adressaient à Simone, dont l'audace avait révolté Roger tout à l'heure. Comme elle n'avait rien pu tirer de Renée, elle était venue hardiment dire à son cousin :

« Cousin Roger, je vois que Mlle Parthénon te plaît assez. Tantôt, je vous regardais tous les deux ; c'était plein de poésie... Notre ami Gardanne ne manquera pas de mettre cela en vers!

— Beau sujet de poème! Un monsieur de

trente-deux ans se promène en compagnie de deux pensionnaires et d'un poète-secrétaire. Il y a deux personnages en avant-garde, deux dans le corps de troupe... Tout ce monde s'ennuie à périr, mais s'efforce de tirer le meilleur parti de la situation.

— Le monsieur de trente-deux ans cueille des fleurs...

— Parfaitement, il cueille des fleurs, parce qu'on lui a malheureusement appris la politesse, chose gênante à l'usage... et il épargne ainsi à la petite Parthénon quelques écorchures à ses doigts roses.

— La petite Parthénon lui en est si reconnaissante qu'elle a une peur affreuse de le voir glisser dans un gouffre plein de traîtrise...

— Ou bien elle a tout simplement des nerfs et ne tient pas à ce que le monsieur se détériore sous ses yeux...

— Elle étend vers lui une main tremblante...

— Et l'arrache au trépas au moyen de ce seul geste conjurateur... Ce n'est pas une pièce de vers, c'est une pièce pour le Gymnase qu'il faut faire là-dessus.

— Enfin, j'ai eu raison!... Sais-tu pourquoi j'avais invité Renée, le jour de notre dernière

sortie? Sais-tu pourquoi j'ai tenu à l'amener à Castillon? »

Simone avait attiré son cousin dans un coin du salon et feignait de regarder des photographies. Mais ils parlaient avec tant d'animation que Vincent se retourna plusieurs fois vers eux. Que pouvaient-ils bien se dire? Il eût donné beaucoup pour le savoir, tant cette conversation mystérieuse lui était pénible... Durias aussi s'en étonna et demanda :

« Que racontes-tu donc à Roger? Est-ce que vous vous disputez?

— Non, non; ne t'inquiète pas de nous...

— Alors, si tu l'as fait venir...? interrogea Roger de Thyèvre.

— Si je l'ai fait venir, dit Simone à voix très basse, c'est parce que je me suis promis de faire un mariage. Elle n'a pas de dot, mais je sais que tu n'es pas intéressé... »

Roger l'interrompit brusquement :

« Tu es trop bonne et je te remercie mille fois... Mais je te prie de marier qui tu voudras, sauf ton serviteur Roger, qui n'est point à marier... »

Simone jeta rageusement sur la petite table une grande carte qui eut sur le bois un claquement sec.

« Je te demande pardon... et tu peux te rassurer. On ne te prendra pas de force. C'était une simple idée qui m'avait passé en tête; désormais elle est sortie de ma cervelle. »

Simone vint s'asseoir auprès de Vincent Gardanne et fut avec lui, une heure durant, d'une taquinerie qui frisa la cruauté.

« J'avais tort, songea-t-il, de me réjouir de ces vacances à Castillon! On y voit des choses qui font du mal... »

Cette audacieuse révélation de Simone poursuivait Roger depuis le dîner. Alors, c'était tout un complot organisé contre lui par cette petite fille? Et il n'avait rien vu, rien deviné de ces manœuvres féminines!

Une pensée traversait par intervalles l'esprit de Roger : Renée ne connaissait-elle pas les projets de son amie? Tout aussitôt il se reprochait ce soupçon; les yeux limpides de Renée ne devaient cacher aucun calcul de ce genre...

Pourtant, était-ce possible que Simone eût gardé pour elle seule le secret de ses petites machinations? Non; les femmes sont trop bavardes, elles aiment trop à parler de mariage, même quand elles ne sont point directement en cause. Et après tout, si limpides que fussent ses yeux, Renée

n'était pas moins une femme de son temps; comme elle était peu fortunée, la course au mari devait lui sembler toute naturelle, et elle s'y prêtait, n'y voyant point de mal. Roger essayait ainsi de la justifier, de l'excuser par un peu d'inconscience; mais il regrettait son premier jugement de l'après-midi, cette candeur absolue qu'il avait cru trouver chez la fille du savant Féraud.

La soirée parut longue à Roger de Thyèvre, qui bâilla en écoutant quelques phrases creuses de Durias sur les devoirs de l'homme public, s'offusqua du sans-gêne d'Hippolyte, critiqua la manière dont Simone interprétait un air d'opéra connu.

Lorsqu'il fut remonté dans sa chambre, il se consulta pour savoir s'il devait se fâcher tout à fait contre sa petite cousine, ne point tenir compte de ce qui s'était passé entre eux, quitter Castillon ou suivre le programme tracé d'avance pour son été. Il était fort tenté de s'enfuir, mais se cherchait pourtant des raisons pour rester. L'oncle Durias trouverait singulier ce départ subit; grand'mère s'en froisserait peut-être; et Castillon était vraiment agréable pendant les grandes chaleurs.

Il se coucha sans avoir pris aucune résolution et descendit le lendemain en se promettant de

s'inspirer des circonstances. Il faisait une journée particulièrement brûlante, et dès le milieu de la matinée tout le monde avait déserté la maison pour une grande tonnelle ombreuse où l'air était délicieusement frais. Durias avait apporté des lettres et des dossiers; Vincent parcourait le courrier du matin et y répondait après avoir, chaque fois, échangé cet invariable dialogue avec le député :

« Que faut-il répondre?

— Mais... voyons, qu'en pensez-vous?

— Oh! moi...

— Dites, je vous prie... je voudrais savoir votre pensée.

— Eh bien! je répondrais ceci... ou cela...

— C'est exactement mon avis; mais je suis bien aise de voir que vous le partagez. Allez, je vous donne carte blanche! »

Mme de la Tourille confectionnait des cache-nez pour les pauvres et Mme Gardanne un gilet de tricot pour son fils. Simone et Renée avaient pris de menus ouvrages que l'on enseigne au couvent.

« Tu le vois, dit Durias à Roger, tout le monde travaille, ici... Seul, M. Féraud, qui est amoureux de la bibliothèque, a refusé de la quitter. Tu n'as rien à faire?

— Rien... qu'à regarder les autres se fatiguer

et à me féliciter d'être plus sage qu'eux. Je ne vous dérangerai pas, je me tairai. »

Il s'étendit à l'écart, dans un grand fauteuil de jonc, et alluma un cigare.

Durias haussa les épaules, son activité n'admettant pas la flânerie de ses voisins; et il se remit à son dépouillement de correspondance, interrompu toutes les trois minutes par la même conversation stéréotypée.

Dans la tonnelle énorme, on n'entendait que le petit bruit de papiers déchirés, la chute d'une feuille, parfois, sur le sable fin, quelques appels d'oiseaux et le chuchotement de Simone, qui avait toujours quelque chose à demander à grand'mère, quelque chose à confier à Renée. Depuis la veille, elle n'avait pas échangé quatre paroles avec son cousin, et, sa rancune s'envolant vite, elle mourait d'envie de se réconcilier avec lui. Elle chercha quelque temps un moyen de renouer des relations pacifiques, et, croyant en avoir trouvé un superbe, elle appela doucement :

« Roger! Roger!

— Que veux-tu? demanda-t-il négligemment en se retournant à demi.

— Approche-toi un peu; je ne puis pas crier, papa se fâcherait.

— Tu as besoin de me parler?

— Oui.

— Ce sera long?... Dans ce cas j'approcherai mon fauteuil en même temps que ma personne. »

Il s'installa sans empressement, en homme qui a encore des griefs à reprocher et qui veut faire sentir le prix de ses complaisances. Simone le remarqua fort bien, mais ne lui en fit aucun reproche; elle tenait trop à son traité de paix en bonne forme avec Roger.

« Cela t'ennuierait-il de nous accompagner dans une tournée d'excursions aux églises de Provence?

— Qui, « nous »? demanda-t-il avec méfiance.

— Renée qui aime les vieux monuments, M. Féraud qui voudrait connaître les nôtres, moi qui suivrai naturellement Renée. »

Renée! encore Renée! Le complot marchait toujours, malgré la sortie de Roger la veille au soir; et cette fois il était bien certain que les deux amies s'entendaient à merveille.

« Tu ne dis rien? demanda Simone.

— Vous avez arrangé cela ensemble, Mlle Féraud et toi? » fit-il d'un ton moqueur.

Renée leva sur lui des yeux étonnés et il eut honte de son insolence.

« Non, dit Simone simplement. Ce matin, grand'

mère et moi nous avons cherché quels amusements on pouvait procurer à Renée. Grand'mère a proposé celui-ci, qui fera plaisir en même temps à M. Féraud. »

Roger de Thyèvre hésita ; puis, sa méfiance l'emportant :

« Je regrette; ce matin j'ai reçu de Paris une lettre qui me rappelle... »

Renée ne fit pas un mouvement, mais ses paupières battirent et ses joues s'empourprèrent, pâlissant ensuite dans une émotion soudaine.

« Quand pars-tu ? demanda Simone sans rien remarquer.

— Je ne sais pas encore, dit Roger, dont les intentions et les sentiments changeaient à chaque seconde. Peut-être demain, peut-être dans deux jours, peut-être dans une semaine... »

Il parut à Roger que Renée avait comme un soupir de soulagement, et il se réjouit d'avoir laissé dans le vague l'époque où il quitterait Castillon.

« Alors, conclut Simone, nous ferons mieux de remettre notre excursion aux jours qui suivront ton départ.

— Certainement, vous ferez mieux. Je ne puis rien promettre... »

Durias se levait pour se reposer un peu.

« Papa, s'écria Simone, Roger retourne à Paris. C'est un lâcheur; il nous avait promis deux mois!

— Mon oncle, j'ai absolument besoin...

— Qu'est-ce qui te prend? On n'a pas besoin à Paris le 15 août. Ça n'a pas de sens!

— Je vais vous expliquer mon affaire... »

Roger suivit son oncle dans le jardin, où il lui raconta une histoire de fantaisie; le député l'écouta d'une oreille, les affaires des autres ne l'intéressant qu'à moitié.

« Allons, c'est bien! Tu pourras peut-être, en ce cas, me rendre un petit service. Je n'ai pas grande confiance en Paul pour la surveillance de l'usine. Si tu y passais un moment chaque jour? Je t'indiquerai... c'est fort simple. »

L'adroit Durias donna ses indications, se frotta les mains, heureux d'avoir extrait de son neveu tout ce qu'il en pouvait tirer d'utile en la circonstance et lui dit d'un air bon enfant :

« Nous sommes très heureux de t'avoir ici; mais ne te gêne pas, quand tu voudras partir...

— Oui, oui, fit Roger en riant malgré lui; je connais la sortie... »

Durias ne comprit pas et rit tout de même.

« Farceur, va! tu ne seras jamais sérieux! »

Dans la tonnelle, le travail avait repris, moins silencieux, car Simone ne se gênait plus pour parler haut, et Mme de la Tourille lui donnait la réplique sur le même ton. Désolée, Simone ne l'était point, la désolation n'entrant guère dans ses habitudes ; son plan avait échoué, elle en était quitte pour abandonner son plan et chercher d'autres distractions.

Renée, à deux pas d'elle, se taisait, trouvait tout à coup d'une longueur affreuse ces six semaines qu'elle passerait encore à Castillon. Mais Vincent n'était pas de la même opinion. Roger s'en allait, et Simone n'avait point cessé de sourire. Ces deux choses rapprochées l'une de l'autre lui faisaient trouver la vie bonne et Castillon un vrai paradis...

Si Roger s'était vanté de connaître la sortie, il ne se hâtait guère de la chercher. Les jours s'écoulaient sans qu'il reparlât de sa décision ; son humeur était douce ; il s'offrait de lui-même comme guide aux jeunes filles pour visiter quelques coins curieux. Simone se demanda un moment :

« M'a-t-il trompée en m'affirmant qu'on ne le marierait point? »

Ce ne fut qu'une idée passagère, car rien ne vint confirmer cette supposition de Simone. Renée

ne la quittait pas, ne parlait à Roger que pour lui dire chaque jour :

« Bonjour, monsieur... »

Et chaque soir :

« Bonsoir, monsieur. »

Il est vrai que, si elle eût su lire dans l'âme de Roger, elle y eût découvert beaucoup de dépit de ne pouvoir trouver une occasion pour parler à Renée, beaucoup de regret de ne plus voir se lever vers lui les yeux limpides qu'il aimait tant. Simone eût pu remarquer aussi, si elle eût été moins étourdie, que Roger choisissait les promenades qui devaient plaire à Renée, ne parlait que pour elle quand il racontait une légende ou expliquait l'origine d'une coutume ou d'une locution.

Parfois, exaspéré de l'éloignement systématique de Renée, il avait une poussée de colère; si la jeune fille boudait ainsi, c'est qu'elle en voulait à Roger d'avoir éventé ses ruses, déjoué ses noirs desseins, rendu toutes ses peines inutiles. Il gratifiait Simone d'une phrase méchante et inattendue, attaquait même Renée, qui baissait davantage ses paupières aux longs cils dorés.

Une après-midi, Durias n'ayant point à faire de visites lointaines, grand'mère trouvant la journée trop chaude pour sortir, Simone demanda la

voiture et proposa d'aller jusqu'à Valméjas visiter une cascade vantée et une vieille église dont les peintures murales sont fort belles.

« Il n'y aura pas d'eau dans la cascade, objecta Mme de la Tourille; nous avons trop de sécheresse depuis des mois.

— Et la vieille église a été retapée par des barbares, continua Roger.

— Si la promenade t'ennuie, nous irons seules, dit Simone délibérément.

— Oh! je me dévouerai à la rigueur, M. Gardanne étant de service aujourd'hui.

— La jeunesse n'est plus polie! s'écria le professeur Féraud. Moi, à votre âge, j'aurais payé cher le bonheur d'accompagner deux jeunes filles aussi loin que les aurait poussées leur caprice.

— Pardon, les jeunes filles de votre temps étaient sans doute très aimables. Maintenant, ces demoiselles causent ensemble de leurs petites affaires; moi je les suis, en portant les manteaux et les ombrelles...

— Pauvre Roger! fit Simone en riant; cette après-midi nous serons charmantes, nous te parlerons tout le temps...

— Merci! alors ce sera trop! »

Un quart d'heure plus tard, la voiture suivait

la route en terrasse qui conduit à Valméjas, côtoyant d'un côté le gouffre profond et bleu de la vallée, tacheté de villages pittoresques, rayé, dans le lointain, par l'ondoyant ruban du grand fleuve; de l'autre contournant la hauteur abrupte, le chaos des roches rouges et nues qui se découpe si hardiment sur le ciel uni comme un voile. Çà et là, perché sur un contrefort de la montagne, un château en ruines dressait ses tours crénelées; des bouquets d'arbres gris, au feuillage léger, semblable à des plumes, étiraient sous le soleil leurs bras noueux et tordus.

La voiture glissait, légère, sur la route blanche, et un peu d'air caressait le visage des promeneurs, coup d'éventail monté de la vallée plus humide.

« Tu ne regrettes pas d'être venu? demanda Simone à Roger.

— Non, ce serait inutile. Je pars demain, on ne marchande pas l'emploi de ses dernières heures.

— Demain! » répéta involontairement Renée.

Elle avait presque oublié ce départ si longtemps retardé; pourquoi Roger lui gâtait-il sa promenade?

« Cette fois, c'est sans rémission? demanda encore Simone.

— Tout à fait. Castillon n'est supportable que pendant huit jours. Après cela on devient enragé.

— Je m'en suis aperçue.

— N'est-ce pas?... Là-bas, à Paris, je ne m'ennuierai pas. J'ai donné rendez-vous à mon architecte et je vais faire transformer mon hôtel.

— Comment?

— Je supprime les salons du rez-de-chaussée et je les convertis en galerie, bureau, bibliothèque. Un célibataire n'a pas besoin de salons... »

Le cœur de Renée bondit de joie inexpliquée. Oh! sûrement, puisqu'il parlait ainsi, c'est qu'il n'y avait rien entre Simone et lui! Devait-elle se réjouir, puisqu'il ne voulait point de femme, et que d'ailleurs Renée, si pauvre, était la dernière qu'il eût choisie? Non, ce n'était pas raisonnable... mais elle était joyeuse quand même, elle se sentait délivrée de ses scrupules à l'endroit de Simone; et elle était bien libre de se réjouir, même si sa joie n'avait aucun fondement...

« Et quand tu auras fait tout cela? continuait Simone.

— J'entreprendrai peut-être un nouveau voyage très long, pour oublier Paris, ma maison, tout ce que la vieille Europe a de faux et de trop connu.

— Si je comprends bien, tu as aujourd'hui

beaucoup de haines : la vieille Europe, les femmes, Paris, ta maison... Avoue que tu es d'une humeur massacrante! »

Roger s'avoua intérieurement que cette crise de nervosité était très inconvenante et fut assez calme pendant tout le reste de la route. Malgré les pronostics de grand'mère, il y avait un peu d'eau dans la cascade, assez pour assaisonner d'un semblant de péril la descente traditionnelle des excursionnistes le long du chapelet de rochers qui émerge de l'écume de neige. Simone, aguerrie depuis son enfance à cet exercice qu'elle avait pratiqué maintes fois en compagnie de Paul et de Roger, sautillait d'un roc à l'autre comme une alouette, rieuse et folle, évoquant des souvenirs communs à elle et à Roger.

« Te rappelles-tu qu'une fois j'ai falli tomber dans l'eau? Il y en avait plus qu'aujourd'hui; on voyait entre les pierres un tourbillonnement de flots limoneux... J'ai glissé; tu m'as retenue par mon tablier...

— Et le soir on a prétendu que je t'avais sauvé la vie! C'est possible, après tout... Ne va donc pas si vite!

— Tu as peur que je tombe encore?... ou bien ne peux-tu pas me suivre?

— Ni l'un ni l'autre... C'est Mlle Féraud qui est un peu novice...

— Eh bien ! aide-la ; dans quelques minutes elle ira mieux que nous. »

Renée, craintive en cette course d'un nouveau genre, avait accepté le secours d'un gamin du pays qui lui donnait la main gauchement, mais solidement, et la précédait de roc en roc. Comme s'il n'attendait que l'encouragement de Simone, Roger prit dans sa poche quelque menue monnaie, et remontant vers le garçonnet :

« V'a-t'en, mon bonhomme ; je vais te remplacer. »

Il tendit la main à Renée, et, d'une voix qui s'adoucissait involontairement :

« Voulez-vous me permettre de vous aider ? »

Elle inclina la tête en souriant un peu, de son joli sourire, aujourd'hui moins contraint, plus radieux que les jours passés, bien qu'il y eût une ombre de mélancolie dans les yeux bleus de Renée. Elle allait lentement, s'appuyait un peu au poignet nerveux de Roger, semblait sûre de lui, de sa force, et se lançait peu à peu, s'enhardissait, finissait par effleurer à peine, du bout des doigts, la main de son compagnon.

« Prenez garde, lui disait-il, ces pierres sont traîtresses, et si vous tombiez...

— Oh ! je n'ai plus peur ; je me sens très à l'aise sur vos roches perfides. »

Simone se retourna, l'entendant rire et parler tout près d'elle.

« Bravo, Renée ! Tu vois que j'avais raison, cousin Roger ! Il n'y a que les premiers pas qui soient effrayants. »

Roger le regrettait ; cette petite main qui tout à l'heure s'était posée si simplement sur la sienne en y cherchant appui, lui avait tout à coup changé les idées. Il eût voulu que cette course au clocher durât longtemps, toujours, car la présence de Renée chassait toutes ses méfiances, tous ses doutes des jours passés, faisait fondre comme la neige au soleil toutes ses colères de l'après-midi. Il aurait voulu dire à Renée, à elle toute seule :

« Voilà ce que j'ai pensé de vous ; est-ce vrai ? Je sais que votre réponse sera la vérité même et je vous croirai en tout. »

Il sentait que Renée le détromperait.... et que tout s'arrangerait, peut-être.

Mais ce rêve ne dura pas ; maintenant Renée, loin de lui, courait aux côtés de Simone ; elles caquetaient, s'amusaient des envolements d'oi-

seaux qui fuyaient les rives, de l'écume qui venait parfois leur effleurer le bout des pieds. Roger demeurait seul, avec ses doutes et ses regrets, car il regrettait de n'avoir pas une âme ouverte et croyante, de ne pas se livrer ingénument à ce qui lui plaisait et l'attirait, d'y chercher toujours, d'y inventer au besoin quelque tare ou quelque défaut.

« J'ai le caractère mal fait, pensa-t-il; me corrigerai-je jamais si personne ne m'y aide?

— Eh! quoi, Roger, tu n'en es que là? demanda tout près de lui la voix de Simone. Nous sommes descendues jusqu'au bas de la cascade et nous voilà revenues. Faut-il t'attendre en haut, et achèves-tu la descente?

— Non, c'est inutile, je la connais par cœur. Allons montrer l'église à Mlle Féraud. »

L'église, quoique Roger en eût médit, possédait une verrière délicatement ajourée, où le soleil allumait des feux de pierres précieuses; les peintures des murailles étaient naïves et touchantes; des gargouilles parlaient, se tordaient, couraient pleines de vie le long des murailles; et dans les fentes du granit, voisinant avec ces monstres effrayants ou grotesques, des géraniums roses avaient poussé, des lichens avaient brodé d'or ou d'argent la robe grise de la vieille chapelle.

Simone, toujours avide de mouvement, et assez indifférente aux dentelures de pierre, aux broderies des plantes amies des ruines, aux pieuses histoires que content les fresques du moyen âge, déclara qu'il était d'obligation de monter sur la plate-forme du clocher.

« Encore de l'exercice! soupira Roger. C'est tuant! Je n'aurai plus le courage, ce soir, de faire ma malle!

— Je m'en charge... Viens-tu, Renée? »

Dans l'étroit escalier où les pieds trébuchaient à chaque marche, les jeunes filles avaient déjà disparu; Roger les suivit, très occupé à calculer le nombre des heures qui le séparaient du départ qu'il venait d'évoquer.

« Dix-huit heures! Est-ce possible qu'il me reste si peu de temps à passer à Castillon! »

Il hâta le pas, ne voulant plus perdre un seul instant de la présence de Renée. C'était enfantin, mais il pouvait bien se permettre cet enfantillage puisque demain ce serait fini.

« N'est-ce pas que la vue est belle? » demanda-t-il à la jeune fille, qui regardait l'horizon rougissant, les montagnes aux crêtes fantastiques, les moirures du Rhône qui passait là-bas, tout à l'horizon, entre de maigres herbages et des

vignobles que le soleil avait dorés de teintes chaudes.

Derrière tout cela, c'était la montagne encore, une chaîne pareille à celle où se nichait Castillon, un moutonnement de sommets bizarres, aux couleurs violentes, un paysage de pierre, de lumière, de chaleur et de gaieté.

Simone ne regardait qu'une chose : des noms de touristes gravés au couteau dans la toiture de zinc qui surmontait le porche de l'église. C'était sa manière, à elle, d'admirer le paysage.

« Prête-moi ton canif, demanda-t-elle à Roger; je veux mettre nos noms...

— Il n'y a plus de place.

— On en trouve toujours... Ça ne te contrariera pas si j'écris le tien?

— Nullement, si cela te fait plaisir... »

Accoudés à la balustrade de pierre ajourée en trèfles graciles, Renée et Roger attendaient patiemment que Simone eût fini sa petite besogne. Renée interrogeait son compagnon sur les alentours, sur les flèches qui pointaient çà et là vers le ciel, sur les hameaux que l'on devinait aux plis de terrain, sur un vieux castel que les siècles et les révolutions avaient transformé en une ferme, et où rentrait un long troupeau de vaches rousses

et blanches. Roger parlait en enfant du pays, qui comprend la poésie charmante et sauvage de la montagne, des rochers, des oliviers gris, couronnés d'un ciel immuablement bleu.

Tous deux se plaisaient à cette causerie, l'achevaient presque bas, comme s'ils eussent dit des choses plus intimes.

« Il part demain, songeait Renée à son tour. Je puis bien l'écouter une heure, puisque après ce sera fini. »

A cette pensée, semblable à celle qui tout à l'heure avait traversé l'esprit de Roger, la voix de Simone répéta comme un écho :

« Fini !... »

Et voyant le soleil déjà bas incendier le couchant, empourprer le fleuve d'une teinte sanglante :

« Ai-je donc mis si longtemps à graver mes lettres ? Nous serons à peine à Castillon pour le dîner !

— C'est vrai, fit Roger en tirant sa montre ; il est six heures... déjà ! »

Simone ne releva pas ce mot, mais Renée eut pour Roger un regard heureux et reconnaissant.

Oui, six heures déjà ! et demain Castillon ne serait plus Castillon, puisque Roger de Thyèvre n'y serait plus !

Ils montèrent en voiture, et le trajet fut très silencieux. Au départ, Simone essaya bien de causer un peu; mais ses phrases tombaient à vide, rien n'y répondait, et elle-même se tut, gagnée par le mutisme de ses voisins, impressionnée comme eux par le recueillement de la campagne au premier frisson du soir. Tout souffle de brise s'était apaisé; les oiseaux s'endormaient, enfouis dans leurs plumes. Et dans cette atténuation graduelle des couleurs, des formes et des bruits, on ne distinguait plus que les éclats plombés du Rhône, on n'entendait plus que son clapotis, montant de la vallée dans une brume impalpable.

Ce bruit unique, imperceptible durant le jour, ou intermittent, gai comme un babillage de femmes, devenait continu et plus grave, comme une plainte de l'eau claire, amie du soleil, des oiseaux, des papillons, et que les papillons, les oiseaux et le soleil avaient abandonnée.

A cette heure, sous ce ciel dont le bleu léger tournait au vert d'eau, au gris à peine teinté de rose mort, toute la mélancolie du crépuscule, de la solitude, de la montagne aride et brûlée envahissait l'espace. Les rares paysans qui croisaient la voiture avaient des allures fatiguées, des visages

maigres et sévères; les jeunes filles chantaient, mais leurs chansons étaient monotones comme des complaintes, s'achevaient en une psalmodie de nonnes cloîtrées.

« Comme c'est triste! murmura Renée, mais comme ce triste est joli! »

Roger ne répondit même point; il trouvait très bon d'aller ainsi sur une route où s'épaississait l'ombre, sans rien dire, sans penser à rien qu'à jouir de l'heure, qui était douce et exempte de soupçons.

Lorsque la voiture roula sur les pavés de Castillon, il y avait de la brumaille dans tous les vallons et là-haut quelques étoiles, fleurs d'or du ciel remplaçant les fleurs des champs assoupies.

Tout le monde guettait les excursionnistes, à l'entrée du jardin, le long de la grille où s'enroulaient les clématites. Grand'mère, prompte à s'effrayer de tous les déplacements, avait déjà émis les opinions les plus diverses sur la cause de ce retard. La voiture avait versé, le cheval s'était cassé une jambe ou deux, Simone avait dû glisser dans la cascade, Renée tomber du haut du clocher, et Roger n'osait plus reparaître avec tout cela sur la conscience.

Si Durias ne l'eût retenue, elle aurait déjà fait

publier par le bourg un appel aux gens de bonne volonté désireux d'aller à la recherche des estropiés.

« Eh bien, cria-t-elle aussitôt qu'elle les vit s'amener d'eux-mêmes; qu'est-il arrivé?

— Rien, grand'mère, dit Roger tranquillement.

— Vous ne vous êtes brisé aucun membre?

— Pas le moindre! Tu es étonnante, grand'mère!

— Et toi, tu es absolument téméraire. Ce qui n'est pas arrivé aujourd'hui arrivera une fois ou l'autre...

— Tu crois?

— Et tu te souviendras de ma prudence...

— Pour regretter de ne pas l'avoir partagée? Peut-être; tout arrive. Pourtant, grand'mère, une prudence qui ne va ni à cheval, ni en voiture, ni en bateau, ni en chemin de fer, ni en ballon, ni à bicyclette, qui ne sort ni par le grand vent, ni par l'orage, ni par le froid, ni par le chaud, me paraît un peu gênante. On ne va ni vite ni loin de la sorte.

— Mais on va sûrement...

— Je ne peux pourtant pas retourner à Paris à pied, ce serait fatigant! »

Simone en était encore à se tordre à l'idée de

voir grand'mère de la Tourille en ballon ou à bicyclette lorsqu'on entama le potage. Elle se calma un peu pour raconter l'expédition de l'après-midi, que Roger ne semblait pas en train de narrer. Il avait l'intention de faire sa malle après le dîner, pour passer encore quelques instants au salon avant l'heure du coucher; aussi avalait-il les morceaux en hâte, sans s'attarder aux bagatelles de la conversation. Dès le dessert il remonta chez lui, et malgré l'entrain de Simone, la bonne humeur du savant Féraud, la gaieté de Vincent qui avait réussi à souhait un nouveau sonnet, Renée trouva la soirée morne et longue.

Il faisait un peu frais, et vers dix heures, après une courte promenade au jardin, tout le monde était rentré dans la serre où les femmes travaillaient autour d'une lampe, tandis que les hommes causaient, lisaient les journaux, commentaient les nouvelles du jour. Roger rentra au milieu d'une discussion sur la politique coloniale et s'écria :

« Oh! nous sommes à la Chambre! Je me range du côté des dames!... J'ai horreur de la politique, en dehors du Parlement, où elle est de rigueur... »

Il vint s'adosser au fauteuil de grand'mère, s'intéressa aux lainages des pauvres gens, se fit

expliquer par Simone un point de broderie et lui demanda :

« Chante-moi quelque chose pour mon dernier soir. »

Elle se leva et il prit sa place auprès de Renée. Il n'écoutait pas, mais la voix flexible et douce de Simone berçait agréablement ses pensées. Comme il regrettait de s'en aller! En vérité, puisque Renée n'était pas coupable, puisqu'il avait décidé qu'elle ne l'était pas, pourquoi partait-il? Pourquoi, s'il la trouvait belle, bonne, intelligente, ne la demandait-il pas en mariage? Comme l'avait dit Simone, il n'était point un homme d'argent et se souciait peu que Renée fût, ou non, dotée richement.

« C'est trop fort! pensa Roger. Voilà que j'envisage froidement cette chose horrible : épouser quelqu'un! Oh! j'ai raison de partir; je deviens tout à fait idiot... »

Au piano, Simone étudiait une mélodie nouvelle, s'excusait, demandait un petit quart d'heure...

« Ne m'écoutez pas, causez entre vous... »

Roger se retourna vers Renée, et oubliant qu'il devenait idiot dans le voisinage de Mlle Parthénon, il lui demanda :

« Quand revenez-vous à Paris?

— En octobre, probablement.

— M. Féraud m'a autorisé à lui rendre visite. Nous avons échangé des vues sur les monuments de l'Inde et j'irai lui communiquer quelques dessins rapportés de là-bas. »

Elle jouait avec une rose ôtée de son corsage et souriait aux paroles de Roger. Son sourire avait repris ce quelque chose de forcé qu'il avait perdu tantôt, quand elle avait cru passer avec Roger ses dernières heures. Allait-il entrer plus avant dans sa vie, la troubler peut-être pour longtemps? Renée se sentait faible et elle avait peur.

« Je m'arrangerai pour ne point le voir... ce sera dur, j'aurais préféré qu'il ne vînt pas. Mais papa sera si content! »

D'un geste las elle laissa retomber ses mains; et la rose flétrie roula jusqu'à terre. Roger fit un mouvement pour la relever, s'arrêta, regarda Renée; et, tous deux, cette fois, rougirent en même temps.

Simone avait fini sa musique et Durias, qui avait fort à faire le lendemain, venait de se lever. Roger commença autour de la serre une petite série d'adieux. Quand il fut devant Renée, il eut pour elle un mot et un serrement de main plus brefs encore que pour les autres. Elle-même, pré-

textant une grande envie de dormir, se frotta les yeux, dit rapidement bonsoir et remercia Simone qui s'offrait à la reconduire :

« Non, c'est inutile, je t'assure; n'entre même pas chez moi, ma chérie; je vais tomber de sommeil sur mon oreiller. »

Sa robe blanche voltigea un instant dans le salon à peine éclairé, et Roger soupira profondément.

« Je crois que tu t'attendris, remarqua Simone; tu as vraiment l'air d'avoir du chagrin... »

Cette saillie fit sourire Roger de Thyèvre, qui acheva très convenablement ses adieux.

Cinq minutes plus tard il n'y avait plus personne dans la serre ni dans le salon, sauf Roger qui était resté « pour écrire une lettre pressée ».

D'un regard circulaire il embrassa toute la serre, baignée de lumière douce, regarda les journaux, les livres épars, les ouvrages de femmes posés dans les coins, tout ce décor où il venait de passer deux semaines si extraordinaires et pourtant si unies, si vides de tout événement. Combien sa maison d'Auteuil lui semblerait nue et morte, demain!

Comme un voleur, Roger s'approcha de la place où Renée avait travaillé ce soir, y prit sur le tapis

une rose à demi fanée et la mit dans sa poche avec un soin religieux.

C'est tout ce qu'il avait à faire dans la serre de Castillon...

Le lendemain matin, Roger de Thyèvre quittait la maison de grand'mère, où les volets étaient clos encore, sauf ceux de Durias, levé pour faire à son neveu quelques dernières recommandations au sujet de l'usine. Au moment où la voiture allait tourner le premier feston de la route, Roger crut voir, là-haut, parmi les branches folles de la vigne, une persienne s'entr'ouvrir à peine... Était-ce une illusion? Y avait-il quelqu'un derrière?

A tout hasard il souleva son chapeau, heureux de saluer une dernière fois quelqu'un de Castillon. La persienne se referma, la route tourna brusquement et Roger se trouva seul, tout seul, dans le chemin qui ondule entre les pentes escarpées où s'accrochent, par places, des bouquets d'arbres grisailles, des lambeaux de végétations rabougries et odorantes.

IV

Roger de Thyèvre se flattait de s'absorber si bien en ses travaux d'installation qu'il oublierait vite ses tentations « malsaines et ridicules » de mariage d'amour. Quand on n'est pas une girouette, on doit rester fidèle aux principes de toute sa vie, et Roger ne se rangeait point dans la catégorie de ces instruments à tête légère. Cependant, au bout de cinq jours d'essais de distractions, il avait une telle nostalgie de Castillon, une telle soif d'entendre des nouvelles de là-bas qu'il écrivit à Simone :

« Je t'envoie, ma petite cousine, ces quelques lignes d'amitié dont tu te soucieras peu, afin de t'annoncer des chocolats dont tu te soucieras bien davantage. Ils sont excellents ; j'ai tenu à en goûter un pour m'assurer de la qualité, et aussi pour le plaisir de manger une part de ce que vous

mangerez tous demain. Est-ce assez sentimental?

« Heureuses gens de Castillon! Vous avez en votre solitude un bon petit air de montagne, une tonnelle pleine d'ombre au-dessus d'une adorable vallée, une serre où le soir les fleurs embaument, une jolie vie de famille et des journées libres et longues. Plaignez-moi! On étouffe à Paris, et même à Auteuil; mon jardinet me paraît tout rapetissé, les feuilles ont grillé en mon absence. Au lieu de vivre en famille, j'erre au milieu des ouvriers qui démolissent ma maison; il y a des plâtras dans les couloirs, de la poussière dans l'air et de l'ennui dans moi. Mon seul moment supportable est celui où, le soir, les démolisseurs partis, je recherche et classe les notes sur l'Inde que j'ai promis à M. Féraud de lui soumettre.

« Revenez vite, tribu des Durias; je voudrais attirer tout le monde dans la fournaise, puisque j'y suis moi-même tombé... Là-dessus, je mets des hommages à vos pieds, Simonette, et je vous prie de ne point rire en en transmettant d'autres, de ma part, à tous les hôtes de Castillon, y compris Hippolyte, dont je me déclare ici le serviteur.

« ROGER. »

Cette missive expédiée, Roger calcula qu'il pou-

vait avoir une réponse dans cinq jours, en mettant au pis les lenteurs du chemin de fer et à l'extrême la paresse de Simone. Comme au bout de dix jours il n'avait encore rien reçu, il se morigéna de ses impatiences et tâcha de se persuader que les lettres de Simone lui étaient fort indifférentes.

Le douzième jour enfin, Simone se décida à répondre à son cousin par une missive très prolixe et non moins confuse où elle parlait d'une indisposition légère d'Hippolyte, des chocolats qui étaient exquis, de Vincent Gardanne qui était décidément un grand poète incompris.

Roger mit en morceaux cette lettre qui lui parut ridicule parce qu'elle ne contenait rien de ce qu'il y eût voulu lire. Puis, trouvant insoutenable la vie qu'il menait, il s'interdit solennellement de songer à Renée, jugeant qu'un homme qui a dépassé la trentaine ne doit point se laisser troubler en sa quiétude par le souvenir d'une petite fille à cheveux blonds.

Comme il avait de l'énergie, il réussit à peu près à suivre ses propres commandements, borna ses pensées aux réparations en cours, passa ses soirées à recopier des fragments de notes de voyage. Cette occupation lui procura tant de plaisir qu'il résolut d'assembler en un volume toute la partie

qui avait rapport à l'Inde anglaise. Cependant il ne perdait pas de vue les faits et gestes des Durias, et dès les premiers jours d'octobre, sachant bien que Simone devait rentrer à date fixe à son couvent, il se présenta pour déjeuner à l'hôtel du quai de Billy.

« Pas de Simone? demanda-t-il en parcourant du regard la table où venaient de s'asseoir le député, son fils Paul, et Vincent Gardanne.

— Plus de Simone! répondit Durias; elle est coffrée depuis deux jours. Tant qu'elle s'obstinera dans sa résistance, je m'obstinerai, moi, dans son internement.

— La lutte est ouverte, fit Paul en souriant. Pour qui paries-tu, Roger?

— Oh! je parie pour Simone, tout bêtement. Les femmes en viennent toujours à leurs fins dans ces sortes de choses, quand elles ont un peu de souplesse et de patience.

— Oh! remarqua Durias, il y a des hommes qui cèdent. Moi...

— Toi, papa, tu es en granit; je m'en suis aperçu...

— Oui, je suis en granit, déclara solennellement le député, et je jure bien...

— Ne jurez rien, mon oncle, je vous en prie; ça

porte la guigne, de jurer! On ne peut plus tenir ses serments, le granit devient du carton-pâte...

— Tu parles par expérience?

— On ne sait pas... Causons d'autre chose, si vous voulez... Comment avez-vous vécu sans moi à Castillon?

— Assez bien, mon neveu. J'ai beaucoup travaillé avec M. Gardanne, qui a néanmoins trouvé le temps de faire un livre... un livre de vers!... Mme de la Tourille a réquisitionné toutes les mains féminines pour des travaux de charité; Féraud a préparé une étude sur les monuments grecs de Provence. Au milieu de septembre, Paul est arrivé...

— Comment! s'écria Roger; au milieu de septembre!... Il a mis quinze jours pour aller de Paris à Castillon!

— Hein? demanda le député en se redressant.

— C'est que j'ai fait le grand tour, expliqua Paul. J'ai passé par Trouville, Arcachon et Biarritz...

— Avec quel argent? fit sévèrement Durias.

— Avec le mien et celui d'un de mes amis qui m'a prêté cent louis. Je lui ai dit que j'avais une affaire en train... ce qui est vrai.

— Et ton affaire t'appelait à Trouville, Arcachon et Biarritz?

— Oui, papa; je savais que miss Robertson...

— Nous y voilà! s'écria gaiement Roger.

—...Devait passer l'été à Trouville avec des amis.

— Me diras-tu qui est cette miss Robertson?

— C'est une amie de Simone... Laisse-moi finir, tu comprendras après... J'arrive à Trouville; elle venait de partir pour Arcachon, chez des Dickson quelconques qui ont là-bas un petit paradis de villa... Je vole à Arcachon; miss Maud avait pris la veille le train de Biarritz, voulant finir sa saison auprès d'une miss Watkins de sa connaissance. Je me lance à la suite de la voyageuse...

— Très voyageuse, remarqua Roger.

— Trop voyageuse, ajouta Paul, car j'ai failli la manquer encore à Biarritz. Elle allait s'embarquer pour les Baléares à bord du yacht d'un ami de son père. Un ami complaisant m'a présenté à elle, je lui ai fait la cour; tout le monde là lui fait, ça n'avait rien de phénoménal... Mais elle m'a trouvé drôle, amusant; au bout de deux jours je lui ai raconté mes voyages à sa poursuite; elle a beaucoup ri. Le troisième jour, je lui ai expliqué que si j'avais tant couru c'est que j'étais amoureux d'elle et que je voulais l'épouser. Elle s'est tordue et m'a dit en pleine figure : « Simone m'avait bien raconté qu'elle avait un frère tout à fait fou! »

Le député Durias comprenait de moins en moins, et il fallut une claire explication de Roger de Thyèvre pour le mettre au courant de l'origine, la situation, la fortune de miss Maud.

« Et tu as eu l'aplomb de poser ta candidature? demanda Durias avec dédain.

— Pourquoi pas?... Tu es l'homme du moment, papa! Ton fils n'est donc pas le premier venu. De plus, je serai conseiller d'ambassade...

— A cinquante ans!

— Ou avant... Bref miss Maud m'a répondu : « Vous êtes très original, on ne s'ennuiera pas avec vous... Et votre père est intelligent; chez nous il ferait une belle carrière. Mais je ne me décide pas comme ça, en cinq minutes. Pour le moment je prends des bains d'air et de mer; repassez l'hiver prochain, quand j'aurai l'esprit au mariage.

— Elle s'est moquée de toi, mon pauvre garçon!

— Je ne le crois pas; elle est assez riche pour épouser un homme paresseux et sans grande ambition. D'ailleurs, nous verrons bien; si elle me plante là, je ne m'arracherai pas les cheveux.

— Tous mes compliments, dit Roger; je vois que ton « affaire » était sérieuse. Ton commandi-

taire ne perdra pas ses fonds. Et tu as pu te dérober à la présence de miss Robertson?

— Elle m'a fait comprendre que de cette façon nous ne nous fatiguerions pas l'un de l'autre et que nous aurions plus de plaisir à nous retrouver cet hiver... Je me suis retiré à Castillon, où j'ai exterminé tant de perdreaux que grand'mère a pu faire des politesses à la cure trois fois par semaine et à l'hôpital tous les deux jours. »

Roger de Thyèvre, un moment amusé par les histoires de son cousin, brûlait de s'informer plus amplement des Féraud. Les réponses furent laconiques; qui donc s'occupait à un tel point, chez les Durias, des travaux d'un vieux savant ou de l'humeur de sa fille? Il alla voir au couvent Simonette qui s'ennuyait à périr, dont le caractère tournait à l'aigre et le visage à la maussaderie. Elle répondit à peine à ses questions sur Renée, questions fort adroites où Roger s'étonnait qu'une si bonne amie de Simone ne vînt pas plus souvent la visiter.

Devant ces insuccès répétés, Roger, un soir, rassembla ses notes, et avec un grave hochement de tête se reprocha de n'être point allé déjà les porter à M. Féraud. Un savant n'oublie pas les promesses qui touchent à sa science favorite;

celui-ci devait accuser Roger de négligence, d'oubli peut-être.

Roger de Thyèvre monta en voiture et se fit conduire chez Féraud. La servante ouvrit la haute porte du cabinet de travail.

« Monsieur est là... il lit avec Mlle Renée. »

Sous la lampe il y avait des cheveux d'or et des cheveux de neige; à l'entrée de Roger il y eut un cri de joyeuse bienvenue :

« Je vous attendais tous ces jours derniers, M. de Thyèvre! Vos notes sur l'Inde me trottent en tête depuis six semaines; les apportez-vous? »

Il tendait les deux mains à Roger; Renée s'inclinait en souriant un peu. Elle avait pâli, sa figure s'était amincie depuis ces journées d'août où ils avaient vécu de la même vie.

Roger chercha dans sa poche le volumineux paquet de notes, le défit de son enveloppe, l'étala devant Féraud dont le visage s'illuminait de béatitude. Puis il s'assit, sur un signe du vieux professeur, et chercha des yeux les cheveux d'or... Ils avaient disparu. Roger trouva que les lampes éclairaient tout à coup moins bien et que sa présence chez le professeur Féraud était devenue inutile.

Cette première déception ne l'empêcha pas de

revenir une fois environ chaque semaine. Féraud l'avait pris en grande amitié, éprouvait une estime réelle pour le caractère loyal, l'intelligence large de Roger. Ces séances intimes où Féraud révélait à chaque phrase quelque lambeau de sa science, où Roger de Thyèvre parlait légèrement, sans pédanterie, de sujets sérieux qu'il possédait bien à fond, étaient pour le vieux professeur un repos et un régal. Il insistait pour que Roger revînt plus souvent; Roger ne promettait pas, mais il revenait toujours. Quelquefois, à son entrée, un pan de robe claire disparaissait dans l'entre-bâillement d'une portière; ou bien Renée se laissait surprendre, et elle avait alors un bond de biche effarée pour s'élancer hors du cabinet de travail.

« Je suis désolé... murmurait Roger.

— Il n'y a pas de quoi, mais je crois que vous faites peur à ma fille. Excusez-la; en dehors de moi qui suis un vieux loup, elle ne voit personne au monde! »

C'était tout à fait absurde! Est-ce que Mlle Parthénon allait priver éternellement Roger de Thyèvre de la vue de sa silhouette grecque et l'obliger, comme disait Simone, à traverser la Manche pour retrouver à Londres quelque chose d'elle?

Roger de Thyèvre passa un mauvais commencement d'hiver. Ses réparations finies, il n'avait aucun goût de voyage lointain; Durias l'ennuyait, il était en train de se prendre pour un grand homme; Paul courait les bals, pour y rencontrer miss Maud, et Simonette, la ressource pour les jours d'ennuis, rongeait avec frénésie les barreaux de sa cage. Dans ses déjeuners hebdomadaires chez Durias, Roger se retourna vers Vincent Gardanne et prit l'habitude de s'intéresser à ses rêveries, à ses espoirs fous. La curiosité de Roger trouvait là grande satisfaction, et la sensibilité d'âme qu'il dissimulait si bien lui inspirait une affectueuse pitié pour ce garçon pauvre et chimérique, rongé par une flamme intérieure, dévoré par l'amour pur de l'Art.

Vincent l'emmena quelquefois, le soir, dans le petit logement, tout près du ciel, que la maman Gardanne avait paré de son mieux pour dissimuler la laideur des murailles, la saleté des peintures, la pauvreté des parquets mangés de vieillesse. Roger apprit à connaître ce bureau du sixième étage où Vincent, après sa besogne ingrate de la journée, redevenait un être libre, indépendant, travaillait à sa guise, lisait de beaux vers, essayait quelques rimes, tandis que Mme Gardanne tricotait

en un coin, pour ne pas allumer de feu dans une autre pièce.

Roger disait en entrant :

« Ne vous dérangez pas, M. Gardanne, je vais causer avec votre mère et nous ferons très peu de bruit. »

Il s'asseyait auprès de la vieille femme, dont les aiguilles cliquetaient plus joyeusement, et tous deux parlaient à voix basse. Ce qu'ils disaient n'était pas toujours très réjouissant. La mère racontait les déconvenues de son pauvre enfant, le chagrin qu'il venait d'éprouver en voyant tomber son premier livre, au milieu du silence complet de la presse. Car, quoi qu'il eût dit, il avait espéré qu'on parlerait un peu, fût-ce en mal, de son pauvre livre sincère. Et c'est avec un tremblement qu'il avait ouvert, pendant une semaine, les journaux qu'il achetait par douzaines, à chaque sortie...

Maintenant il s'était résigné, avait repris son travail avec courage. Mais la mère commençait à s'inquiéter; elle se rendait compte des difficultés que rencontrerait encore son Vincent. Il avait beaucoup de talent, elle en était bien sûre; mais Paris est si grand, si occupé, si bruyant!

« Il me semble que Vincent est au marché de

chez nous, un jour de grande foire, et qu'il essaye de dominer les mugissements des bêtes, les cris de la foule en joie ou en colère... »

Et tout cela coûtait de l'argent ! La vieille femme n'y tenait guère ; mais elle trouvait qu'il s'en allait bien vite. S'il allait finir avant que Vincent eût réussi !

Roger s'efforçait de la ramener à la réalité. Vincent avait-il passé cet examen d'admission dans un ministère, dont lui avait parlé Durias autrefois ?

« Oui, répondait la vieille femme ; mais il a échoué, il n'avait rien préparé, le pauvre petiot ! Ce n'est pas son affaire, ces travaux-là !

— C'est pourtant nécessaire ; je vous en prie, madame Gardanne, insistez auprès de Vincent, c'est très sérieux.

— Vous me parlez comme Mlle Renée... »

Roger tressaillit.

« Mademoiselle Renée ?

— Oui, Mlle Féraud, qui vient me voir souvent depuis que nous nous sommes connues à Castillon. Elle a la voix d'un ange et sa présence me fait du bien ; il me semble, quand elle s'assied là, à votre place, quand elle me parle de Vincent, que tout s'arrangera un jour, que mon fils aura de la chance, à la fin, après avoir tant souffert... »

Depuis ce jour, Roger éprouva un plaisir plus vif à se rendre chez Mme Gardanne, où il avait des nouvelles de Renée, où il entendait louer sa bonté, ses attentions, sa simplicité charmante. Elle ne venait que le matin, en faisant quelques courses avec la domestique, et pendant les sorties du professeur. Il ne venait que le soir, au lieu d'aller dans le monde ou avant de se rendre au théâtre. Mais Roger de Thyèvre trouvait une douceur extrême à passer quelques instants dans la chambre misérable où elle avait, quelques heures auparavant, promené sa grâce enfantine et souriante.

Il lui plaisait aussi d'être utile à Vincent, de consoler la vieille femme, parce que Renée s'intéressait à eux et qu'il s'unissait ainsi à une action charitable de Mlle Féraud; Roger croyait se rapprocher d'elle, imaginait toutes sortes de dénouements à leurs vies qui se côtoyaient chez les Gardanne.

Si la vieille femme eût dit tout ce qu'elle savait, elle aurait avoué à Roger que souvent elle s'entretenait avec Renée de lui, de ses visites, de ses encouragements et de sa bienveillance. Mme Gardanne aimait tant à parler de Roger, Renée se plaisait tant à l'écouter que c'était entre elles un

inépuisable sujet d'entretien. Lorsque la vieille femme avait dit : « M. de Thyèvre est venu hier soir... » Renée l'interrogeait un peu, timidement, retenait les moindres détails du récit et s'en allait avec de la joie plein le cœur...

A force de prières, Roger obtint que Vincent recommençât l'épreuve de l'examen. Le résultat fut le même, et la vieille femme eut, ce soir-là, en accueillant son visiteur, un regard plus attristé.

« Le pauvre enfant n'a plus de courage ! Pour ne pas pleurer, hier, en rentrant, il a fait des vers toute la nuit. Et aujourd'hui il est tout pâle...

— Oui, il aurait besoin de se soigner un peu...

— Oh ! c'est surtout le chagrin qui le mine ! Ses vers dont personne ne veut, dont personne ne parle, ses examens qu'il manque toujours ; autre chose encore, peut-être, qu'il ne dit pas et que j'ai deviné. Les mères devinent tout...

— Qu'avez-vous deviné, madame Gardanne ? demanda Roger en souriant.

— Oh ! rien, je ne peux pas le dire, fit la vieille dame en hochant gravement sa tête encadrée de dentelles noires. Le pauvre Vincent est bien malheureux, et moi je le suis aussi, puisque je ne puis rien à sa peine... »

Roger regarda Vincent et s'effraya de la mai-

greur qui, en quelques mois, lui avait creusé les joues, collé sur les pommettes la peau ridée et jaunie; comment n'avait-il pas remarqué cela auparavant? Il se promit de parler à Vincent, de le gronder de ses excès de travail, et il s'attarda à dessein, après ses adieux à Mme Gardanne qui venait de rentrer dans sa chambre. Brusquement Roger dit à Vincent :

« Mon pauvre ami, vous vous tuez sans profit aucun. Demain vous aurez encore la mine tirée et votre mère s'inquiétera comme ce soir. Croyez-moi donc : oubliez un instant que vous êtes poète... Avant toutes choses, soignez-vous... Vous alignez ici des rimes, après avoir, là-bas, aligné de la prose; c'est trop... Un peu d'air vous réussirait mieux... Voulez-vous que nous ouvrions la fenêtre? On étouffe en cette pièce close... »

Un souffle de vent frais entra dans la pièce; Vincent saisit ectte occasion pour faire dévier l'entretien qui commençait si mal.

« Vous avez raison, l'air fait du bien. Je vais vous montrer notre terrasse, car nous avons une terrasse, et cela compense la petitesse du logement. Quand il fait beau, nous y dînons le dimanche, ma mère et moi. Maman y avait planté, l'été passé, des volubilis à larges feuilles; cela nous donnait

l'illusion de la verdure et de la campagne. »

Il avait emmené Roger sur la large terrasse suspendue à ce sixième étage, au-dessus du gouffre de la rue d'où montait encore le roulement sourd de quelques voitures attardées. Le ciel d'hiver, pur et criblé d'étoiles, tendait là-haut un dais de velours sombre, et les cheminées, par centaines, montaient comme des colonnes sur ce fond pâlement éclairé.

« Alors, demanda Roger, qui tenait à placer sa gronderie, vous n'avez pas eu de chance encore à ce dernier concours?

— Non, dit Vincent avec un sourire résigné; je ne suis pas organisé pour ces sortes de choses... J'essayerai encore, puisque cela plaît à ma mère; mais je suis presque sûr du résultat... Vous ai-je dit que je faisais imprimer un roman : *Les frères Antoine*? Je m'y suis appliqué de mon mieux... De ce côté-là, au moins, j'ai quelque espoir. Si quelqu'un, cette fois, s'occupait de mon livre!... je serais trop heureux... je crois que je fermerais les yeux, que je perdrais connaissance, à force de bonheur et de surprise! »

Roger soupira; ce garçon était incorrigible! Il fallait au moins l'aider, tâcher de le servir en quelque chose.

« Je parlerai à quelques amis de la presse, dit-il, et si je puis, je les déciderai à vous lire... »

Vincent ne savait comment le remercier.

« Mais vous allez me promettre de ne pas lâcher votre examen, de faire moins de vers, de vous coucher de bonne heure et de vous remettre la santé.

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez, quand mes *Frères Antoine* auront paru. Jusque-là, c'est impossible, je ne suis jamais content de moi, je retouche vingt fois chaque page... Je voudrais tant faire quelque chose de bien!... Nous aurions un peu d'argent, maman se paierait une servante, et...

— Et...?

— Et rien, fit Vincent subitement calmé, étonné de s'être avancé jusqu'au bord d'une confidence. N'est-ce pas suffisant? »

Roger se rappela les réticences de Mme Gardanne et les rapprocha de la méfiance soudaine de Vincent. Qu'avait-il donc? et quelle mystérieuse pensée doublait pour lui la cruauté de tous les échecs?

Quelques jours plus tard, Roger de Thyèvre devina par lui-même la secrète blessure de Vincent. *Les Frères Antoine* venaient de paraître,

mal imprimés, habillés d'une couverture pauvre et peu alléchante. Le roman, très honnête, était ennuyeux, car il ne parlait ni de mondanités, ni de perfidies, ni de crimes dissimulés sous des phrases et des gestes exquis...

Personne n'en avait mentionné l'apparition et Roger de Thyèvre n'avait pu obtenir que de vagues promesses, toujours non suivies d'exécution. Le jeudi soir, un jeudi de sortie pour Simone, Roger vint rendre compte à Vincent de ses démarches infructueuses.

« Oui, je comprends, disait tout bas l'auteur, cela devait être ainsi, je n'ai pas de chance... Ce sera pour une autre fois... »

Il était plus pâle que jamais et une petite toux sèche le secouait de temps en temps.

Simone, souriante et curieuse, examinait de loin les deux jeunes gens, dont la causerie se prolongeait trop, à son gré. Elle s'approcha d'eux, lentement, le nez en l'air, prête à formuler une question; Vincent la vit venir, et sa pâleur se colora tout à coup.

« Ne parlez point de cela devant elle, je vous en prie! »

Roger le regarda; c'était donc cette humiliation qui rendait si amère à Vincent la répétition de

ses insuccès! Le pauvre garçon se sentait honteux devant Simone; c'est pour elle, pour un éloge de sa bouche qu'il eût voulu faire un chef-d'œuvre, tout autant que pour le bénéfice moral ou matériel qui en fût résulté...

Roger eut un regard de pitié pour Vincent Gardanne, qui, sans affectation, allait s'asseoir auprès d'une table encombrée de journaux.

« De quoi parliez-vous donc? demanda Simone avec un petit haussement de sourcils plein de curiosité.

— De.... d'un sonnet que vient de faire M. Gardanne.

— Ce doit être un sonnet lugubre, car vous aviez tous deux des figures d'enterrement.

— Oui, ce n'est pas folichon... Entre nous, j'aime mieux tes histoires de couvent. N'en as-tu pas à me raconter? »

Il avait attiré à lui une petite table et feuilletait un album de gravures anglaises d'après des tableaux célèbres; elle se penchait et regardait en même temps que lui.

Au fond de la pièce, Durias avait rejoint Vincent, lui imposait le supplice d'une conversation sur l'importation des blés. A chaque instant le secrétaire devait consulter l'*Officiel* des années

précédentes. Il se levait, passait dans le cabinet de travail et revenait donner le renseignement demandé par le député. Il avait de fréquentes distractions; n'en avait-il pas toutes les fois que Simone, sous ses yeux, causait longuement avec Roger?...

— Jolie, cette figure... murmurait en ce moment Simone. Non, au couvent il n'y a guère de nouveau; Maud est venue me voir, voilà tout. C'est extraordinaire! elle trouve Paul tout à fait de son goût. Ça ne m'étonnerait plus autant...

« Si ça finissait par un mariage?... Regarde ce lever de lune. Est-ce beau!

— Superbe!... Oui mais elle déplore qu'il n'ait pas de situation. Employé de ministère! Maud n'oserait pas avouer cela à ses amies d'Amérique!

— Avec quelques millions de la dot, Paul pourrait acheter une île et s'en faire prince. C'est ça qui ferait bien auprès des petites de Chicago!

— Que tu es bête!... Tiens, regarde cette nymphe...

— Je n'aime pas les allégories... Et c'est la seule de tes amies qui soit allée te voir?

— Oui; Jehanne n'est pas revenue de la campagne, les Auffray vont au bal tous les soirs et

passent leurs journées au lit; Louise Duval est à Cannes...

— Alors tu n'as eu personne?... personne?...

— Non; Renée seulement, mais ce n'est pas un événement; elle vient chaque semaine.

— A jour fixe?

— Pourquoi me demandes-tu cela? dit Simone déjà en éveil.

— Parce que.... cette jeune personne me semble un peu maniaque. Rien d'étonnant à cela; elle a trop vécu en tête à tête avec un vieux savant. »

Roger, tout d'un coup, sentait s'envoler sa mélancolie; il eût voulu embrasser Simonette pour la remercier de ce qu'elle lui racontait. Vincent Gardanne remarqua ce changement, se trompa dans la date d'une séance qu'il recherchait et reçut de Durias une légère observation.

« Ne débine pas Renée, fit Simone, un peu grondeuse. Tu l'as prise en grippe depuis le jour où je t'ai sottement dit de l'épouser. Ce n'est pas sa faute, pourtant...

— Bon, bon; elle n'est pas maniaque, répondit Roger, de plus en plus ravi. C'est un ange... Elle n'a pas de jour fixe?

— Non; elle vient quand son père déjeune en

ville. Je ne la trouve pas très gaie; la vie qu'elle mène n'est pas réjouissante et ne me conviendrait guère. Renée s'en accommode, mais elle vous a un petit air grave... »

En pensée, Roger revit l'appartement studieux et recueilli, les pièces encombrées de livres, de paperasses, où Renée passait sa belle jeunesse souriante. Oh! sûrement, ce n'était pas là un cadre assorti à la sémillante personne de Simone Durias! Mais c'était peut-être un de ces endroits où, au dire des rêveurs, on découvre la vraie femme de Paris, active et ordonnée, élégante et fine, sérieuse sous ses dehors impeccables de femme du monde...

Il haussa les épaules, furieux de cette hantise qu'exerçait sur lui le souvenir de Renée. Il ne s'était pas trompé quand il avait jugé que l'absence pourrait seule le guérir; le monde est vaste; Roger de Thyèvre y trouverait toujours une place où demeurer loin de Renée, une occupation d'esprit où se réfugier dans les heures de faiblesse.

« Toi aussi, tu es bien absorbé, remarqua Simone; ce sont mes paroles qui te suggèrent des réflexions si profondes?

— Oui, et non... Tu as parlé de... Renée; j'ai

songé au professeur, à mes notes. Avant de publier le volume que je prépare j'ai besoin de revoir l'Inde.

— Alors tu vas voyager? Bientôt?

— Avant les grands froids; j'ai besoin d'un mois au moins pour me préparer. »

La voix de Durias s'éleva dans le silence de la pièce :

« Simone, est-ce que tu oublies ton couvent? Il est près de neuf heures.

— C'est vrai; qui me reconduit?

— Prends une femme de chambre; j'ai à travailler... »

Simone partie, Roger de Thyèvre continua de feuilleter l'album qu'ils avaient regardé ensemble; Vincent remarqua le sourire vague et non justifié qui montait aux lèvres de Roger, puis la préoccupation qui tout à coup lui barrait le front d'une ride soucieuse. Que se passait-il donc entre Simone et son cousin? N'était-il point occupé à faire le siège de cette petite place qui se vantait d'être imprenable, mais qui tôt ou tard se rendrait à l'assiégeant s'il avait de la persévérance? Ce jour-là, Simone serait morte pour Vincent; il aurait perdu sa bonne étoile et manquerait de confiance en l'avenir.

Par extraordinaire, Roger n'attendit pas Vincent pour le reconduire en son logis à terrasse; il avait promis de faire une apparition à une soirée où Paul Durias s'était déjà rendu. Vers onze heures, le député se tourna vers son secrétaire :

« Êtes-vous très fatigué, monsieur Gardanne?

— Pas trop, répondit Vincent, qui avait peine à continuer son travail, tant il était mal à l'aise, faible, courbaturé.

— Si vous le vouliez, nous achèverions ensemble la préparation de ce discours. C'est une chose d'importance, j'en attends de grands résultats. Or, cela se tiendrait mieux si nous tracions d'abord à grands traits tout le plan; vous vous chargerez ensuite de la rédaction, sans avoir besoin de trop vous hâter. »

Fièvreusement, Vincent se remit à la besogne, et son esprit, surexcité par l'effort, se montra merveilleusement soumis aux exigences de sa volonté. A trois heures du matin, le corps brisé par la veille, la tête vide, les membres lourds, le petit secrétaire posa sa plume, murmura d'une voix éteinte :

« C'est fini; si vous voulez en prendre connaissance... »

Durias parcourut les feuilles couvertes de notes, parut satisfait et dit d'un ton plein de douceur :

« Vous pourrez vous reposer un peu ce matin; inutile que vous soyez ici avant le déjeuner... »

Puis il se retira en étouffant un bâillement, laissant à son secrétaire le soin de remettre en place les livres et les brochures dérangés.

Au moment de sortir, Vincent s'arrêta devant le portrait de Simone, un portrait en pied, fait alors qu'elle avait quinze ans, et qui la représentait en robe presque courte, des fleurs plein les bras, ses jolis cheveux bruns épars sur ses épaules encore minces. Elle souriait, s'avançait vers Vincent comme pour lui offrir quelqu'une de ses roses à larges corolles...

Souvent le poète avait regardé ce portrait, mais jamais avec autant d'intérêt, de douceur, de tendresse émue que cette nuit. Il se sentait si malade, si incapable de résistance ou de réaction depuis que son roman, son dernier espoir, était tombé à plat sur le pavé de Paris où la foule piétine, écrase, oublie tout ce qui tombe! Aurait-il la force, dans quelques heures, de se relever du lit où il allait s'étendre? N'était-ce pas la dernière fois qu'il voyait l'image de Simone lui sourire?

Vincent détourna les yeux, ne voulant pas

qu'elle y lût tant de tristesses et de déceptions qu'il lui cachait comme des hontes; puis il dit tout bas, avec une grande peine au cœur :

« Adieu, Simone... »

Et il s'en alla, par les quais et les boulevards déserts, grelottant de fièvre et ruminant son chagrin. Paris, en vérité, est bien dur à ceux qui lui demandent un peu de gloire! Il se souvenait de son arrivée, au printemps, en pleine floraison bleue des paulonias qui mettaient dans les jardins des allées entières de gros bouquets sans feuilles. Il croyait à son talent, à son succès, à l'aisance qu'il offrirait bientôt à sa mère.

Il s'était vite aperçu de toutes ses erreurs. Du talent? il n'en avait pas encore, mais seulement des facultés naturelles et cet amour du beau qui ne devait jamais le quitter. Ses vers étaient ceux d'un écolier; ses romans seraient bons dans dix ans, quand il aurait appris à ranger ses idées, à mettre en valeur ses trouvailles. Ses peintures? il voyait bien qu'elles manquaient de principes, péchaient par la science et par le dessin.

Pour ne point ruiner la pauvre vieille qui ne se payait ni robes, ni chaussures, il n'avait pas pris de maîtres, s'était efforcé de découvrir seul les secrets qui font la moitié de l'art.

Et maintenant, voilà que cette folie de l'impression de ses livres avait quand même dévoré le maigre bien de la vieille mère! Et surtout, voilà que Vincent s'était rendu malade de travail et de chagrin!

Le petit poète pressa le pas; il faisait froid, le long de la Seine pailletée de lumière, criblée de pointes de feu par les mille reflets du gaz. De tremblotantes épées d'or s'y enfonçaient çà et là; des fanaux rouges, attachés à quelques barques, se balançaient comme des lanternes vénitiennes. Et le grand fleuve roulait, sombre et impassible, indifférent au déchirement des glaives, aux coquetteries des petites lumières qui se miraient depuis des heures, aux rêveries du passant attardé qui le côtoyait en frissonnant.

Lorsque Vincent rentra chez lui, le pas menu de sa mère résonna aussitôt dans le bureau silencieux et glacé. Elle ne s'était pas couchée, elle avait été trop inquiète!

« Tu es bien fatigué, mon pauvre enfant!

— Un peu, mère; je vais me coucher, et nous dormirons longtemps, si tu veux. M. Durias n'a pas besoin de moi ce matin. »

Il parlait d'une voix basse, couverte, avec un air de fatigue extrême; la vieille femme le mit

elle-même au lit, comme quand il était un tout petit enfant. Et elle sortit, après l'avoir baisé au front sans qu'il eût le courage de répondre à ce baiser.

Lorsque Mme Gardanne, n'entendant point bouger son fils, s'approcha vers midi de son pauvre lit de fer, elle le trouva très rouge, brûlant de fièvre, incapable de se lever.

« Il faut aller chez Durias, murmura-t-il. Le discours n'est pas fait, mais je l'écrirai ici, d'après mes notes d'hier soir. Il faut aller tout de suite, mère ; il m'attendrait et serait si fâché ! »

La petite vieille se vêtit de sa mante noire et trottina jusqu'au quai de Billy. Dans le cabinet de travail du député, Durias prenait le café avec Roger de Thyèvre entré par hasard chez son oncle. A l'arrivée de Mme Gardanne, Durias eut un léger sursaut :

« Qu'y a-t-il ? M. Gardanne ne vient pas ? »

Et quand elle lui eut tout raconté :

« C'est désagréable. Ce garçon manque absolument d'à-propos ! Il devrait savoir que j'ai besoin de lui cette semaine. Et mon discours ?... Ce sera du beau de faire un discours au lit, entre deux accès de fièvre !

— Mon oncle, proposa Roger, vous pourriez

trouver quelqu'un pendant la maladie de M. Gardanne...

— Oui, quelqu'un qui n'aura ni patience, ni littérature... ou bien quelqu'un qui n'aura ni le ton, ni l'opinion, ni la manière de Gardanne... et alors on dira que j'ai changé de note! »

Il se tourna brusquement vers Roger :

« Veux-tu faire l'intérim? Ce serait le seul moyen de me sauver, tout en travaillant au salut de la République... Je te payerai... je te ferai donner la croix pour tes livres.

— Vous me comblez, mon oncle, mais je pars dans un mois pour l'Inde...

— Dans un mois, M. Gardanne sera guéri... »

La vieille mère secoua la tête; elle n'y croyait pas, à cette guérison... Roger comprit sa pensée, fut saisi d'une grande pitié pour cette mère qui prévoyait par avance la perte de son fils.

« Mon oncle, je ferai ces jours-ci les travaux courants, voilà tout ce que je puis vous promettre. Évidemment, d'ici à quelques semaines M. Gardanne sera guéri... Je vais le voir, et je reviens mettre au net son discours, d'après ses indications. »

Il fit monter en voiture Mme Gardanne, qui hochait de nouveau la tête, repoussait tous ces encouragements trompeurs.

« Non, non; vous allez le voir; il est très malade... »

Dans le bureau nu, délabré, où la mère avait roulé le lit de Vincent, il achevait d'une main tremblante un travail qu'il abandonna en rougissant fort. Roger s'assit auprès de lui, causa une heure, demanda la permission d'envoyer son médecin, un homme sérieux, en qui il avait toute confiance.

Mme Gardanne le remercia d'un regard; Roger eut un geste qui voulait dire :

« Ne parlons pas de cela; ne suis-je point l'ami de Vincent? »

Vincent comprit-il la signification de ce mouvement? Eut-il l'intuition qu'il s'était trompé sur le compte de Roger? qu'il avait eu tort de lui en vouloir souvent, de se laisser aller à une jalousie irraisonnée et déraisonnable?

Il vit Roger se lever pour partir et saisit le cahier à cartonnage enluminé dans lequel il écrivait tout à l'heure :

« Voulez-vous me faire un grand plaisir? Vous remettrez à Mlle Durias ce petit album; il contient une légende qu'elle m'a demandée et que j'ai écrite pour elle... »

Roger promit d'un mouvement de tête; il ne

pouvait parler, quelque chose lui serrait la gorge. Presque en courant il descendit l'escalier, s'enfonça dans cette profondeur où une lueur de gaz, parcimonieusement mesurée, jetait de place en place une tache plus claire.

Dans la rue seulement il se remit un peu et respira longuement :

« Pauvre garçon! fit-il avec son haussement d'épaules familier; il ne lui manquait plus que ce malheur : tomber amoureux de ma cousine Simone! »

Devant un magasin très éclairé il feuilleta l'album aux larges fleurs pâles dédié à Simone Durias. Il lut quelques lignes de cette prose naïve et tendre, regarda les rondes magiques des fées, les diables aux contorsions bizarres qui couraient le long des marges.

« C'est peut-être ce qu'il a fait de mieux... pensa-t-il. J'ai un remords : celui de ne l'avoir pas aidé à mieux faire encore. On devrait se rendre de ces services, entre gens de notre espèce. »

Le lendemain, Simone reçut des mains de Roger le souvenir du petit poète. Elle pleura un peu en apprenant qu'il était très malade, eut une joie en lisant la légende, des cris d'admiration à

chaque feuillet curieusement illustré. Puis elle dit :

« Je mettrai cela sur la table de ma chambre, quand je serai à la maison. Ça a bien son cachet artistique, cette couverture ! »

Et elle parla d'autre chose, ne pouvant pas, en conscience, penser plus longtemps à un garçon qui était en train de disparaître de l'horizon de sa vie.

V

Simone, plongée dans le plus noir ennui, était en train de réfléchir que ses prières n'étaient pas vite exaucées et de se consoler en calculant que vingt-sept jours seulement la séparaient des vacances de Pâques lorsqu'on la demanda au parloir.

« Ce n'est pas l'heure! répondit-elle hargneusement, furieuse d'avoir été interrompue en sa palpitante besogne.

— Monsieur votre frère a quelque chose d'important à vous communiquer. On lui a dit que c'était l'étude et que par exception on allait vous déranger... »

Cette fois Simone se leva, très curieuse. Quelle communication pouvait bien avoir Paul à lui faire à six heures du soir? Est-ce qu'il se mariait? Ou

bien grand'mère était-elle morte? ces choses-là arrivent parfois aux vieilles gens.

« Ma chère, s'écria Paul dès qu'il vit paraître sa petite sœur, je viens tout simplement t'enlever! Papa est ministre depuis ce matin, il te retire de l'Adoration pour faire les honneurs de chez lui, sous le respectable patronage de la douairière de la Tourille. »

Simone exécuta une danse sauvage des plus réussies, embrassa Paul une douzaine de fois, comme s'il était l'unique auteur de sa délivrance, et finit par dire quand elle eut repris haleine :

« Moi qui étais justement en train de douter de l'efficacité de la prière! C'est vraiment laid de ma part! Pendant huit jours je vais faire des actions de grâces au Ciel pour cette faveur insigne et imméritée... Alors, tu m'emmènes?

— Immédiatement ; va faire tes adieux aux petites amies et préviens les sœurs qu'on prendra demain tes paquets. »

A l'étude, ce fut toute une révolution ; les grandes enviaient le bonheur de Simonette, ses robes de demain, cette retentissante entrée dans le monde qu'elle allait faire. Les petites n'étaient pas loin de croire que, d'une minute à l'autre, leur compagne de la veille était devenue quelque

chose comme une reine de France; plus d'une croyait la voir, dans des salons de rêves, vêtue de brocart d'or, avec un long voile constellé dans ses cheveux noirs comme la nuit...

Simone tira sa révérence à toute l'étude en rumeur, souhaita beaucoup de plaisir aux recluses dont la prison demeurait close et promit d'envoyer le lendemain des kilos de bonbons pour que la pension entière fêtât cette heureuse journée.

Puis, ivre de joie, grisée d'avance de mondanités et de plaisirs, elle rentra au quai de Billy avec Paul, qui avait toutes les peines du monde à lui faire comprendre comment ce miraculeux événement s'était produit. C'était bien simple, pourtant! Le discours préparé par Vincent, soigneusement rédigé par Roger de Thyèvre, avait eu un effet énorme; le ministère avait croulé sous les foudres de Durias, devenu l'homme nécessaire, la personnification de l'honnêteté, de la droiture, de l'entente parfaite des affaires publiques. Le député de Castillon n'avait eu qu'à se laisser faire pour recueillir la succession du mort qu'il avait tué; personne ne s'était étonné, si ce n'est peut-être Durias, un peu embarrassé de sa rare fortune, maintenant qu'il n'avait plus auprès de lui Vincent Gardanne pour lui souffler ses idées.

« Ah! tu crois... fit distraitement Simone.

— J'en suis sûr; c'est à Gardanne que nous devons le succès d'hier; ce sont les idées de Gardanne qui ont lancé papa, qui ont fait dégringoler le ministère et établi le cabinet Durias sur ses démolitions.

— Et à présent il est malade?

— Oui, juste au moment où papa pouvait faire beaucoup pour lui, le payer convenablement, et d'ici à quelques mois l'installer dans une bonne petite place créée à son usage. Comme dit papa, ce garçon manque tout à fait d'à-propos. »

Simone fit un vague geste de résignation.

« C'est ennuyeux tout de même; papa ne parlera plus aussi bien... A-t-il trouvé un secrétaire?

— Oui, depuis ce matin; un avocat sans causes; vingt-six ans, très noble et très chauve...

— Il s'appelle?

— Le vicomte des Roseraies; grand'mère va être enchantée de ce voisinage de sang bleu... A propos de bleu, j'en ai reçu un ce matin, très étonnant! Miss Robertson m'invite à prendre le thé demain soir chez des amis. Ça l'intéresse, la montée de papa vers les grandeurs... »

Simone n'écoutait plus; elle combinait des toilettes, et se livra toute la soirée à cette intéres-

sante occupation. Le lendemain elle ne put résister au désir de commander ses premières robes et se fit accompagner par Paul chez des couturiers; Durias, la tête perdue, le front soucieux, avait accordé tous les crédits que demandait Simonette; il lui eût accordé la lune si elle l'avait exigée, au risque de ne pouvoir la décrocher, mais pour satisfaire à l'unique désir d'avoir la paix, de garder tout le calme possible en sa périlleuse situation.

Il accueillit avec effusion Mme de la Tourille, lui remit la direction de l'intérieur, eut des paroles adroites pour vanter les manières très aristocratiques de la vieille dame, la salutaire influence qu'elle ne manquerait pas d'exercer sur Simone.

Elle fit un petit signe de tête, eut un impertinent sourire et remarqua ironiquement :

« Vous êtes d'autre humeur qu'au temps où je vous lançai vers la députation! Vous souvient-il de vos dédains et de vos violences? Pour un peu vous m'eussiez traitée de vieille radoteuse!

— Oh! madame!...

— Oh! cher monsieur, si vous ne l'avez pas exprimée, cette idée existait bien dans votre esprit... Allons, je n'ai pas de rancune. »

Elle lui tendit la main, et tout fut oublié. Durias

profita de ce bon moment pour quitter la place, monter en voiture et aller demander à Vincent ce qu il pensait du programme à suivre. Vincent, toujours plus faible, toussait affreusement dans la chambre trop froide.

« Ça ne va pas? demanda le ministre un peu inquiet. Mais ce n'est pas étonnant, il ne fait pas chaud, chez vous; je vais vous faire envoyer ce qu'il faut. Rappelez-vous que vous m'êtes très nécessaire et guérissez-vous le plus vite possible... »

Vincent s'efforça de sourire, la vieille mère s'enfuit, peut-être pour ne pas pleurer; et pendant deux heures la voiture du ministre Durias stationna devant la sordide entrée de la maison du poète. Lorsqu'il fut enfin seul, le petit malade retomba épuisé sur l'oreiller; cet effort de causerie, même à demi-voix, l'avait fatigué; mais il était heureux, il venait de servir la cause de la justice, des saines idées... et il venait aussi d'aider Durias, le père de la brune Simone aux cheveux envolés...

Souvent ces visites du ministre au poète se renouvelèrent, plus courtes chaque fois, car Vincent perdait chaque jour un peu de ses forces; discrètement, en s'en allant, Durias laissait sur

un coin de la cheminée un peu d'or dans une enveloppe. Vincent rougissait, la vieille mère avait un mouvement pour refuser; mais elle se taisait, serrait ses lèvres habituées à retenir tant de plaintes et pensait humblement :

« Puisque je veux sauver mon fils, ne dois-je pas accepter tous les moyens qui s'offrent à moi? »

D'autres visites étaient plus agréables à la vieille femme, moins fatigantes pour le malade : celle de Renée Féraud, qui passait comme une apparition dans le logis attristé; celle de Roger de Thyèvre, qui s'occupait de ses amis le plus possible avant son prochain départ.

Roger se plaisait à venir fréquemment chez les Gardanne, à passer là des soirées en conversations sérieuses, coupées de longs silences; il appelait cela ses heures sages, les préférait aux heures d'agitation mondaine qu'il partageait avec les Durias, aux heures plus pénibles encore où son départ l'affligeait, l'énervait, où il ne comprenait plus rien à lui-même ni aux autres.

Là, en face de Vincent amaigri et défait, il sortait forcément du cercle ordinaire de ses pensées; il écoutait la lecture d'une pièce de vers nouvelle, d'un plan de roman ou de comédie imaginé par le malade pendant ses longues nuits

sans sommeil. Il admirait le sourire éternel de Vincent, sa foi inaltérée en l'Art et en la Bonté, sa persévérance à travailler toujours, même sans grand espoir de succès. Roger, à son tour, parlait de Simone, de la griserie qui ne la quittait plus, de cette fièvre de plaisir qui la poussait d'une fête à l'autre, en dépit de la fatigue et des représentations de son entourage.

« C'est un rayon de soleil, murmurait le malade; comme on doit, partout, se réjouir à sa venue! Voulez-vous lui dire que je pense souvent à elle et que je suis heureux de tous ses bonheurs... »

Roger faisait très exactement la commission de Vincent; entre deux anecdotes de bal, Simonette s'écriait :

« Pauvre petit! Crois-tu qu'il guérira? »

Puis elle s'excusait de quitter Roger, à cause de mille courses à faire; et elle allait réveiller dans son fauteuil Mme de la Tourille, très surmenée depuis son arrivée à Paris. La douairière ne se plaignait pas; sa vanité satisfaite la disposait à la mansuétude. Elle présidait d'intimes dîners à l'hôtel du quai de Billy, des dîners d'apparat au ministère, avec une grâce surannée que les non-connaisseurs déclaraient tout à fait « noble faubourg ». Elle s'humanisait avec les bourgeois qui

mangeaient à la table de son gendre, poussait la condescendance jusqu'à s'intéresser à leurs idées et à dire d'un ton détaché :

« Chacun a ses opinions, n'est-ce pas? et toutes les opinions sincères sont honorables... oh! très honorables! »

Seulement, ses hôtes partis, son sourire en cœur effacé de ses lèvres, elle s'effondrait sur le premier siège venu et dormait à poings fermés aussi longtemps que Simone voulait bien le lui permettre.

« Encore, grand'mère! disait bientôt à son oreille une petite voix trop connue. Tu sais bien que j'ai ma robe rose à essayer à trois heures, ma robe blanche à trois et demie, mon corset à quatre, mon chapeau neuf avant cinq. Je cours m'habiller; ne me fais pas trop attendre, je t'aimerai à la folie! »

Avec un soupir, Mme de la Tourille se frottait les yeux, mais elle rejoignait Simone avant même qu'elle fût prête. Les commandes, les essayages lui plaisaient; elle pontifiait devant les fournisseurs, avait des gestes à la Louis XIV pour désigner une étoffe choisie, formuler une critique sur une garniture. Les demoiselles de magasin chuchotaient entre elles :

« La vieille dame est mal ficelée, mais elle a grand air; on voit bien que c'est une châtelaine. »

Et elles s'intéressaient à Hippolyte, se disputaient l'honneur de mettre en lieu sûr le sac de peluche où il reposait, s'informaient de sa santé, de son sommeil et de son appétit. Mme de la Tourille trouvait les Parisiennes fort aimables, même dans la classe modeste des travailleuses...

Le service pénible de la vieille dame devint plus laborieux encore, Simone ayant obtenu de son père qu'il donnât un grand bal pour son anniversaire. C'était une occasion unique de briller à la face de toutes ses amies de pension, de leur montrer que Simone Durias était devenue l'étoile des salons politiques, l'enfant gâtée des ambassadrices qui riaient de ses saillies, le désespoir des jeunes gens à caser qui désespéraient de trouver le chemin de son cœur.

Pour cette grande circonstance, Simonette crut devoir implorer l'assistance de Roger.

« Je compterai sur toi à partir de dix heures. Il y aura beaucoup de jeunes filles à introduire... »

Roger fit la grimace.

« J'ai tant de choses à terminer avant mon départ...

— Voilà que tu fais comme Renée, tu cherches

des faux-fuyants. Je me suis mise à genoux devant elle et j'ai vaincu sa résistance; veux-tu que j'en fasse autant pour toi? Je ne suis pas fière...

— Oh! je ne permettrais pas... tu peux compter sur moi. »

Avec l'esprit de contradiction dont il usait avec lui-même, Roger se reprocha vivement cette acceptation; et, le soir du bal, il était de si mauvaise humeur qu'au lieu de se rendre directement au ministère il passa par le boulevard Saint-Germain et laissa couler de longues heures entre le lit de Vincent et la chaise de paille où tricotait Mme Gardanne. A onze heures seulement il se leva :

« Je suis honteux, Madame, de vous tenir éveillée si tard!... Ma cousine Simone va être furieuse! »

Au ministère, Roger arriva au milieu du plus grand flot d'invités. Il quitta sa voiture pour ne point attendre et gagna à pied le perron où montait une ascension de sorties de bal claires, de têtes scintillantes de pierreries, de jupes étalées en grands godets ou resserrées en de petites mains finement gantées. Cette ascension se prolongeait le long de l'escalier conduisant aux

salons du premier étage; Roger regardait ce joli spectacle en homme qui bientôt n'en jouira plus d'ici longtemps. Le froufrou des soies fleuries lui semblait une musique assez agréable, le parfum des roses mourantes, des lilas blancs éclos à la hâte, le faisait penser au parfum plus éteint, presque évanoui, d'une rose desséchée qu'il avait vue un soir aux mains de Renée, et que depuis, bien des fois, saisi de colère, il avait voulu jeter au feu sans en avoir le courage...

Ce fut dans cette disposition d'esprit, au milieu de cette amollissante évocation du Castillon de l'été passé, qu'il entra dans le premier salon, où Simone, à côté de Durias et de Mme de la Tourille, avait un sourire pour chacun et pour tous. Mme de la Tourille accueillit aimablement son petit-fils, auquel elle confia ses inquiétudes au sujet d'Hippolyte demeuré seul au quai de Billy.

Simone interrompit ces propos.

« Tu es vraiment ridicule, Roger! Toutes mes amies sont arrivées et tu n'étais pas là! Il y a une heure que Renée est entrée. M. Féraud connaît beaucoup de monde, j'ai peur qu'elle ne soit un peu isolée. Veux-tu me rendre le service de la chercher et de t'en occuper? Il m'est impossible de bouger d'ici avant minuit... »

Roger, suivant sa coutume de demi-mensonges, allait répondre que la mission l'ennuyait, qu'il ne s'entendait guère à tenir compagnie aux jeunes filles abandonnées. De nouveaux arrivants l'empêchèrent de formuler cette pensée et lui épargnèrent les regrets dont il eût été assailli tout aussitôt.

Roger de Thyèvre fit le tour des salons et n'eut aucune peine à découvrir Maud Robertson, au bras de Paul, lancée dans un flirt très américain. Plus loin, Louise Duval, correctement habillée, correctement coiffée, moulée dans sa toilette de satin rose, causait entre deux danses avec son fiancé, le baron Stoke, un banquier très riche, très correct comme elle en ses allures. Dans la famille Duval, jamais une jeune fille n'avait paru toute une année dans le monde sans y cueillir un riche fiancé ; Louise suivait les traces de ses aînées, et tout était pour le mieux dans les meilleures des fiançailles.

Au passage, Roger salua encore les trois Auffray, toutes trois vêtues de blanc, toutes trois souriantes, l'œil au guet, fureteur, accrocheur de cavaliers pouvant éventuellement se transformer en maris. Alignées au premier rang des danseuses, elles semblaient, du bout de leurs cils,

comme avec des lignes amorcées, vouloir pêcher le sujet attendu dans la foule des habits noirs. Et leur très jolie mère, dont la beauté brune s'ennuageait de tulle jaune, surveillait en causant le manège de ses filles, avait une façon de toiser leurs danseurs qui disait clairement :

« Est-ce vous, monsieur, qui serez assez aimable pour épouser une fille sans dot, très encombrante pour une maman jeune encore? »

Roger résista aux lignes tendues des trois pêcheuses, à leurs sourires et à leurs robes blanches et continua sa route, n'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait. Tout au fond du dernier salon, il aperçut enfin le professeur Féraud, entouré de quelques vieux amis, de jeunes et nombreux admirateurs qui l'écoutaient disserter depuis longtemps peut-être. Renée, assise auprès de ce groupe assez bruyant, jouait avec son éventail, prêtant distraitement l'oreille aux propos d'un petit jeune homme blond très élégant et très maniéré.

Elle rougit de plaisir et de surprise en voyant Roger s'avancer vers elle, la saluer et tendre la main à Féraud.

« On ne vous voit plus! s'écria le vieillard avec une joie non dissimulée. Il m'est revenu que vous

partez pour l'Inde, et je me plains fort de n'en pas avoir été informé par vous-même. »

Roger s'excusait; il voulait toujours aller rue Racine, mais ses préparatifs l'absorbaient, il trouvait à chaque instant quelque nouvelle occupation urgente.

« Même pour vos soirées? »

Roger sentit peser sur lui le regard bleu sombre de Renée qui avait à ce moment une expression très douce et très tendre. Il parut à Roger que Renée le remerciait de sa pitié pour les Gardanne, se réjouissait de s'être rencontrée avec lui dans une même pensée d'apitoiement.

« Pardon, dit-il enfin, mes soirées étaient libres.

— Et vous n'êtes pas venu chez moi !.... Au surplus, vous devez aller beaucoup dans le monde avec les Durias?

— Fort peu.

— Alors, avouez, s'il est avouable, l'emploi de vos heures du soir...

— Avouable? peut-être. Inutile? sans doute. J'ai entrepris de consoler une vieille femme affligée, un garçon très éprouvé; j'y suis aussi adroit qu'une corneille à abattre des noisettes, mais la bonne intention me sera peut-être comptée là-haut.

— Oh! mon ami, s'écria Féraud, ce n'est pas un prix littéraire que nous demanderons pour vous à l'Institut! C'est un prix de vertu, tout simplement. »

Roger se tourna vers Renée :

« On me raille tant que j'en suis confus. Voulez-vous me sauver de la honte en acceptant mon bras? Je ne suis pas danseur, mais nous ferons le tour des salles et verrons ce qui s'y passe. »

Tous deux s'acheminèrent vers les pièces où refluait la foule, attirée par le spectacle des danses, par l'orchestre que dissimulaient des bosquets de feuillage. Du coin de l'œil, Roger regardait Mlle Parthénon, très belle, plus belle que jamais dans cette robe rose, si pâle, si légère, qui encadrait ses épaules au pur dessin. Ses cheveux d'or avaient sous les lustres des reflets de métal en fusion. On la regardait beaucoup, car son maintien presque grave, sa calme expression contrastaïent avec les sourires voulus, les coquetteries, les apprêts de gestes environnants.

Renée semblait s'amuser de ce tapage mondain, de ce croisement, de cet envolement de toilettes claires qui mettait dans le grand salon comme un mouvant parterre de fleurs. Il y avait de la gaieté partout, de la musique dans l'air ;

des parfums printaniers s'échappaient des grands bouquets accrochés aux murailles ; Renée trouvait agréable cette lente promenade silencieuse, et Roger ne songeait point à l'abréger ou à la précipiter.

Auprès d'eux, Mme Duval dit sur un ton minaudier :

« Le mariage se fera en juin... les jeunes époux iront au Canada ; on ne sait réellement plus où voyager pour ne pas tomber parmi la foule des touristes à billets réduits. »

Quelqu'un demanda :

« La corbeille doit être une merveille?

— Oh ! ma bonne amie, il y a des dentelles !... un rêve !

— Quand vous vous marierez, dit Roger à Renée, vous pourrez demander conseil à Mme Duval pour la composition de votre trousseau et le choix de votre corbeille.

— Quand je me marierai, répondit Renée avec son pur regard de blonde, mon trousseau sera mince et ma corbeille assurément restreinte... Louise Duval appellerait cela un malheur ; moi je ne songe point à m'en désoler. »

Bettine Auffray, très animée, quitta le bras d'un danseur et vint avec effusion serrer la main de Renée.

« Ma chérie, j'ai un succès! Un sous-préfet et un chef de cabinet se sont déjà fait présenter à maman! Il y a un avocat aux pieds de Marguerite et un lieutenant de cuirassiers à ceux de Lucie. »

Puis, changeant de ton soudainement :

« Monsieur de Thyèvre, je dirai à Simone de vous surveiller. Vous ne quittez pas Renée; c'est très compromettant pour elle. »

Renée eut un léger froncement de sourcils.

« Ne te fâche pas, mignonne, ajouta Bettine assez haut pour être entendue de Roger; ce ne serait pas si mal d'épouser le cousin de Simonette!... »

Elle tourna les talons, enchantée de sa malice; Roger, sans savoir pourquoi, se sentit troublé, comme si quelque chose de sa pensée intime eût été dévoilé, quelque chose qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même. Il ne trouvait rien à dire à Renée; elle le suivait sans oser reprendre l'entretien si brusquement interrompu.

Autour de leur silencieuse promenade, les couples dansaient toujours, nuages de tulle, de gaze ou de crêpe aux ondulations de vagues. Ils s'arrêtèrent une minute; et devant eux, Paul Durias vint se reposer au milieu d'une valse effrénée où il avait entraîné Maud.

« Est-ce oui? est-ce non? demanda-t-il.

— C'est oui, répondit Maud dans un éclat de rire. Ça m'amusera beaucoup de devenir la belle-fille d'un ministre. En rentrant du bal je vais télégraphier à papa que je l'attends. Nous nous marierons dans un mois, et en juillet nous serons à Chicago... »

Elle lui tendit la main, en bon garçon qu'elle était, et ajouta :

« Je vous préviens que j'aime beaucoup les voyages. Nous verrons beaucoup de pays, et si votre position nous gênait trop, vous la planteriez là... Voulez-vous que nous valsions? »

Roger se tourna vers Renée :

« Que pensez-vous de ces fiançailles? »

Elle hésitait, embarrassée par cette question si directe; pouvait-elle lui ouvrir toute son âme, lui montrer tout ce qu'elle contenait de rêves d'amour profond, d'union éternelle, de communauté parfaite d'idées et de sentiments? on ne dévoile pas ainsi ses plus intimes pensées à un étranger, dans le cadre banal et frivole d'une salle de bal!

Il parut deviner ce petit combat de Renée avec elle-même et ce fut lui qui continua :

« Lorsque j'étais plus jeune, que j'avais moins vu le monde, j'ai pensé comme les autres à me

marier un jour. Je me figurais très naïvement qu'en s'aimant beaucoup, en s'estimant tout autant, la vie devait avoir ce charme et cette douceur des longues journées d'été qui commencent par le sourire de l'aurore et s'éteignent dans la paix du crépuscule aux progressifs effacements... Il me semblait que j'avais d'avance le cœur plein de tendresse pour la femme qui serait la moitié de moi-même, à qui je pourrais avouer mes faiblesses et mes défaillances, et dont le regard aimant me soutiendrait aux heures mauvaises... »

Renée murmura, presque involontairement :

« Oui, c'est ainsi que j'ai pensé, bien souvent... »

Il la regarda, et elle soutint ce regard, mettant toute son âme dans ses yeux clairs. Il allait ajouter autre chose, on ne sait quoi... Simone lui donna sur le bras un coup d'éventail :

« Cousin Roger, nous sommes libres enfin! Avez-vous été aimable? Avez-vous beaucoup fait danser mes amies?

— Pas encore, dit-il froidement; nous avons le temps. J'ai seulement montré les salons à Mlle Féraud.

— Depuis plus d'une heure! »

Il tira sa montre d'un air grave :

« Tu as raison; je ne me doutais pas qu'il fût si tard. »

Elle demeura un instant toute pensive, et quelque chose comme une intuition de ce qui se passait lui traversa l'esprit. Roger avait une si étrange figure! Et Renée semblait si jolie, comme transfigurée par quelque bonheur...

« Tu ne danseras pas du tout, cousin Roger?

— Je ne pense pas; est-ce bien nécessaire?

— Tu es libre. Voulez-vous me conduire tous deux à M. Féraud? Je présenterai ensuite des danseurs à Renée, puisque tu n'as pas eu cette idée. Crois-tu que ça l'amuse de tourner en rond autour du plaisir des autres? »

Elle disait cela un peu âprement, comme si elle avait hâte de séparer Roger de sa petite compagne, si rose dans le rose pâle de sa robe.

Toute la nuit, Renée Féraud dansa; elle eut de grands et de petits cavaliers, des valseurs exercés et des maladroits qui lui écrasaient les orteils. Elle les remarquait à peine, dansait pour s'occuper, pour échapper aux railleries de Bettine Auffray, au regard inquisiteur de Simone. Et tout le temps elle se répétait :

« Comme je suis folle! comme je suis folle! J'oublie toujours que je ne possède rien au

monde, si ce n'est mon cœur trop prompt à se donner... Heureusement, Roger de Thyèvre s'en va bientôt! Qu'il parte! oh! qu'il parte vite; c'est si difficile de toujours se taire, de retenir sur ses lèvres des réponses qui veulent s'en échapper!... »

Renée eut beaucoup de succès; on la trouvait belle, il était flatteur de danser avec elle ou de la promener cinq minutes entre les salons et le buffet. Mais plusieurs la taxèrent de stupidité, de dédain ou de pose, son mutisme prolongé demandant une explication quelconque.

Deux ou trois fois elle proposa au professeur Féraud de s'en aller; il résista énergiquement :

« Je suis venu pour avaler une affreuse médecine; je l'avalerai jusqu'au bout, consciencieusement. On ne m'accusera pas de mal remplir mes devoirs paternels! »

Quant à Roger, il ne songeait point à quitter le bal. Debout à l'écart, il suivait les ondulations d'une robe rose et reniait honteusement ses principes d'autrefois. Quand on est jeune, pensait-il, on généralise aisément le résultat de quelques fâcheuses expériences. Pourquoi n'avouerait-il pas qu'il s'était trompé? pourquoi refuserait-il plus longtemps de reconnaître qu'il existe, et en

plus grand nombre, peut-être, qu'on ne le croit, des femmes auxquelles on peut sans crainte confier l'honneur et le repos de sa vie?

Comme le cotillon finissait, Roger rejoignit les Féraud dans le petit salon écarté où le professeur achevait bravement sa nuit de veille entre Mme de la Tourille et un spirituel académicien.

Renée sourit un peu tristement à Roger, et osa lui montrer une chaise auprès d'elle :

« C'est un adieu que nous allons vous faire? » demanda-t-elle avec une émotion visible.

Roger de Thyèvre répondit très vite :

« Je ne sais pas encore. Il me prend idée de ne pas voyager seul; voulez-vous, mademoiselle Renée, m'accompagner en Inde, ou, si vous le préférez, en tel pays que vous choisirez vous-même? »

Elle le regardait, interdite, craintive de mal comprendre ces paroles ambiguës. Il la rassura d'un sourire :

« Voulez-vous, Renée, devenir ma femme, vous laisser aimer chaque jour de votre vie par un avare qui a entassé des trésors de tendresse et veut les dépenser à votre profit? »

Renée, très pâle, succombant sous ce bonheur inespéré, eut dans les yeux des larmes de joie

qui l'aveuglèrent une seconde. Elle tendit la main à Roger, se leva brusquement, et lui dit dans un murmure :

« Oh! oui, je le veux bien. J'étais si malheureuse de savoir que vous nous quittiez...

— Et maintenant... vous êtes heureuse?

— Trop... » fit-elle en baissant sa jolie tête aux fins traits de camée.

Elle entraîna son père, qui eut à peine le temps de crier à Roger :

« Vous viendrez nous voir avant de partir?

— Oui, dès demain; j'ai quelque chose d'important à vous demander... »

Plus vite encore, Renée entraînait le vieillard, pressée qu'elle était de quitter ce bal où elle venait de rencontrer le bonheur, mais où sa grande et profonde joie ne lui semblait pas à sa place. En passant devant Simone, elle s'arrêta un moment, embrassa son amie, qui la regardait encore de cette singulière façon qu'elle avait eue deux ou trois heures auparavant :

« Tu t'es amusée? demanda Simonette pour dire quelque chose.

— Beaucoup; je te raconterai plus tard les détails... »

Elle s'enfuit, légère comme une nuée rose, et

Roger trouva qu'il n'avait plus rien à faire dans les salons désertés.

« Vous ne comptez pas sur moi pour éteindre les lustres? dit-il à Simone d'un ton qui essayait vainement d'être plaisant. En ce cas je vais rentrer; j'en ai pour deux jours à remettre ma vieille carcasse de cette dose de bal tout au plus bonne pour un collégien...

— Plains-toi, car personne ne te plaindra. C'était très réussi, n'est-ce pas, notre réception?

— Tout à fait; tu es contente de ta nuit?

— Excessivement. Tout le monde m'a trouvée jolie, on me l'a dit quelquefois. C'est fort agréable, et la réalité vaut bien mes rêves d'autrefois.

— Tu en es sûre?

— Je le crois, fit-elle avec un sourire distrait. Assieds-toi une minute, j'ai à te parler.... Sais-tu la grande nouvelle?

— J'en sais plusieurs grandes : le mariage de Louise Duval, les espérances des trois Auffray, les fiançailles américaines de ton frère Paul.

— Oui, il y a du mariage dans l'air », dit Simone un peu songeuse.

Les derniers danseurs se dispersaient, et Simone se leva pour dire adieu aux Auffray,

ravies de l'état de leurs affaires matrimoniales. Le sous-préfet s'était positivement avancé, l'avocat semblait très catégorique et le lieutenant de cuirassiers s'emballait comme pour une charge.

Quand elles eurent disparu, Roger leva les épaules :

« Ces petites m'agacent avec leur course au mariage!

— Oui, elles sont un peu ennuyeuses... Comment as-tu trouvé Renée, ce soir? Très jolie, n'est-ce pas?

— Comme toujours... une vraie petite Parthénon.

— Elle a eu beaucoup de succès?

— Beaucoup... pour elle, qui ne sait pas agripper au passage, comme les Auffray, la foule des petits jeunes gens.

— C'est un compliment que tu veux lui faire?

— J'en ai l'intention. »

Non, vraiment, le cousin Roger était trop calme, trop indifférent; Simone s'était trompée quand elle avait cru qu'il se passait quelque chose entre lui et Renée... Elle eut un singulier soupir de soulagement et lui dit bonsoir sans plus rien demander...

Enfoncée dans un coin de la voiture qui la

ramenait au quai de Billy, Simone ne parlait pas et fermait les yeux pour que grand'mère la crût endormie. Une mélancolie vague lui serrait le cœur. Était-ce la fatigue de cette nuit de réception, ou bien le coudoiement de tous ces gens heureux, de Louise Duval et de Maud, la première, très satisfaite de sa ponctualité à suivre les traditions familiales, la seconde, joyeuse comme une enfant gâtée qui a obéi à l'un de ses caprices? Sans bien analyser elle-même ses sentiments, Simone se rendait compte que tous ces mariages la gênaient un peu. Elle eût eu presque du regret si, tout à l'heure, Roger avait répondu à ses questions par un aveu concernant Renée.

« Qu'est-ce que tout cela peut me faire, songea-t-elle, puisque je m'amuse, que j'ai de belles robes et qu'on me trouve gentille? »

Elle secoua ses épaules frileusement serrées dans les fourrures de sa sortie de bal, rouvrit les yeux et entretint grand'mère des compliments qu'on lui avait faits. Mme de la Tourille, très heureuse de trouver une partenaire, se répandit en éloges sur la politesse, l'affabilité de tout le monde envers elle; et, entrant dans un autre ordre d'idées :

« Petite Simone, ce serait le cas de te marier,

puisque ton père est ministre et que tu peux choisir entre mille... Tu as refusé un député en décembre, un maître des requêtes en janvier, un militaire d'avenir et un agent de change en février. Quelle est ton idée? Peut-être songes-tu toujours à ces fiançailles d'enfance avec Roger....

— Oh! grand'mère, c'est une plaisanterie! Il y a longtemps que j'ai dit à Roger : « Mon petit, je ne t'épouserai pas, je t'en préviens! » Et il a pris son parti le mieux du monde. Aujourd'hui je lui offrirais ma main qu'il serait capable de me répondre : « Simonette, tu es trop bonne; j'ai d'autres projets et je suis dans l'obligation de décliner cet honneur... »

— Je voudrais bien, en vérité, voir cela!

— Tu ne le verras pas, grand'mère, car je ne veux ni de lui, ni d'un autre... Ne me sermonne pas, c'est irrévocable.... Donne-moi plutôt un conseil : faut-il porter du rose ou du vert au mariage de Paul?... »

Simone dormit toute la journée, sans tro d'agitation, et se réveilla, un peu avant le dîne d'une humeur aussi rosée que sa robe de la veill Il y avait le soir un repas à l'ambassade d'A triche, et la toilette qu'elle devait porter était u merveille de grâce et de coquetterie. Elle fut d'u

gaieté pétillante et mousseuse comme un vin de France, se laissa courtiser par un comte viennois célèbre dans toute l'Europe pour son esprit et sa distinction. En rentrant vers minuit elle crut voir, en se regardant au miroir, l'une des reines du Paris mondain, reines dont la couronne est faite de beauté, de charme, d'élégance...

Mais la petite reine était si lasse qu'elle passa encore au lit presque toute sa journée. Quand elle se réveilla, vers le soir, on lui dit que Roger de Thyèvre était venu la demander deux fois dans l'après-midi. Elle eut quelque regret de ne point l'avoir vu; depuis l'avant-veille, depuis le bal et les paroles de grand'mère, elle pensait à lui chaque fois qu'elle avait le temps, c'est-à-dire quand on ne lui faisait pas la cour, quand elle n'essayait point une toilette ou une coiffure.

« Il n'a pas dit qu'il reviendrait? demanda Simone à la femme de chambre.

— M. de Thyèvre se présentera demain, au jour de mademoiselle. »

Cela n'arrangeait guère Simonette, qui eût préféré le voir seul; il allait partir bientôt, et Simone s'avisait tout à coup que la présence de ce cousin si facile à vivre, si à l'aise chez les Durias, lui manquerait un peu.

Le lendemain, elle combina très attentivement sa parure en se demandant si Roger la trouverait bien habillée, en souhaitant qu'il la trouvât charmante, sinon jolie comme Mlle Parthénon. Elle eut beaucoup de visites, reçut grand nombre d'invités du dernier bal, de danseuses reconnaissantes de leur soirée de succès.

Louise Duval lui raconta, dans une minute de tête-à-tête, ses projets de fiancée calmement heureuse; et Maud, en un élan d'expansion, lui glissa à l'oreille :

« Marie-toi donc aussi, chérie; je t'assure que c'est très agréable d'être gâtée, entourée, complimentée, de se laisser dire qu'on a toutes les perfections et de sentir qu'il existe tout près de vous quelqu'un dont vous êtes l'unique pensée. »

Simone eut quelque chose comme un léger soupir; Maud avait peut-être raison, et les fiancées devaient vivre d'une autre vie que les petites mondaines uniquement occupées de plaisirs.

Vers six heures, tout le monde parti, Simone resta seule en face de Mme de la Tourille, dans le grand salon du ministère; la vieille dame s'assit à côté de la cheminée où flambaient d'énormes bûches et fit signe à sa petite-fille de prendre place en face d'elle.

« Tu ne sais rien, Simonette? demanda-t-elle d'un air effaré.

— Rien de quoi, grand'mère?

— De cet article qui a paru hier soir... Ton père m'en a parlé après le déjeuner et le petit secrétaire me l'a apporté tout à l'heure. Oh! ces journaux! ils sont impitoyables! J'ai lu cela à la dérobée, en reconduisant quelqu'un jusqu'au salon bleu... Veux-tu voir? »

Elle tendait à Simone un journal de l'opposition où, dans un article plein de verve, un écrivain célèbre par la vigueur de ses éreintements commençait la démolition de Durias et de son ministère. Rien n'échappait à la critique de l'étincelant chroniqueur : ni l'incohérence des idées et des réponses de Durias depuis qu'il était au pouvoir et que cette ascension paraissait l'avoir replongé dans la nullité de ses débuts; ni la disparition soudaine de son éloquence, qui avait brillé comme un éclair entre deux périodes d'obscurité complète; ni ses théories avancées de partage et d'égalité, en contradiction avec les millions soigneusement entassés de l'industriel et son habile exploitation des travailleurs. Quelques phrases ironiques ridiculisaient ce salon de ministre républicain dirigé par

une douairière très noble et très réactionnaire...

Dans l'apothéose où vivait Simone depuis des mois, cet article l'atteignit vivement. Allaient-ils recommencer, ces jours d'attaques, d'insultes, de hontes dont elle se souvenait encore, et qui avaient précédé l'élection de Durias?... Elle ne voulut pas, pourtant, se laisser décourager pour si peu; elle s'efforça de faire la brave, de ne pas montrer la petite angoisse qui la prenait en songeant à l'ignorance totale de Durias en matière politique, aux difficultés qui l'assaillaient depuis que Vincent n'était plus là...

« Que dis-tu, petite, de ces abominations? lui demanda grand'mère en la voyant replier lentement la feuille.

— Oh! ce n'est rien; on attaque tous les gens arrivés.

— Oui, mais ceci n'est pas le commencement. Il y a quinze jours que cela dure, paraît-il... A force de répéter ces horreurs on finira par les faire croire. »

La vieille dame s'étendait avec désolation sur les déboires de la vie publique, sur les trahisons qui éclatent tout à coup, parmi vos rangs, au milieu des amis de la veille. Simone trouvait tout cela vrai, et son amour-propre était au sup-

plice; combien de visiteurs avaient lu toutes les perfidies de cette chronique, les avaient trouvées justes, en avaient ri en venant voir Simone ou au sortir de son salon!... Ah! ce n'était pas toujours drôle, la vie d'une petite reine du monde!

« Je crois que nous n'aurons plus personne, grand'mère, dit-elle enfin; veux-tu que nous rentrions? »

Elles se levaient lorsque Roger de Thyèvre entra; Simone s'avança vers lui, la main tendue. C'était bon de voir enfin quelqu'un des siens, un être qui ne riait pas des mésaventures des Durias, qui jamais n'aurait envers eux de petites trahisons cachées.

« Vous partiez? demanda Roger. Je vous demande pardon d'arriver si tard...

— Tu es tout excusé, répondit Simone gaiement, si tu nous accompagnes quai de Billy et si tu restes dîner avec nous... »

Il hésita un peu, mais il tenait sans doute à faire sa visite à Simone, en un endroit ou dans l'autre, car il dit presque aussitôt :

« J'accepte; il y a longtemps que je ne vous ai vus tous. »

Grand'mère, en arrivant à la maison, remonta chez elle pour se reposer un peu; Simone ôta son

chapeau, son manteau, fit bouffer ses cheveux frisottants, et, sans même monter à sa chambre, s'assit dans le salon, en face de Roger qui se taisait, cherchant une entrée en matière. Simone, elle aussi, s'efforçait de se reconnaître un peu dans le chaos de ses pensées. Ne s'était-elle pas trompée de voie quand elle avait affiché pour le célibat un amour tout à fait irraisonné? Pourquoi tous ces mariages qui se tramaient autour d'elle, toutes ces fiançailles, toutes ces tendresses devinées la laissaient-ils obscurément malheureuse? Pourquoi, tantôt, après la phrase de Maud, après la lecture de ce cruel article, s'était-elle sentie si seule, si isolée au milieu du monde complimenteur et indifférent? La pensée de Roger lui était alors venue; elle s'était affligée de son départ prochain, elle s'était enfantinement réjouie quand il était apparu dans ce froid salon désert du ministère.

« Ce sera drôle, pensa-t-elle, la maison sans Roger! »

Simone était fille de promptes résolutions; si elle s'était trompée, si elle avait des regrets, il était temps encore. Elle allait dire à Roger tout à l'heure :

« J'ai rompu autrefois nos petites fiançailles

d'enfants, j'ai juré de vivre toute seule parce que je me croyais sûre d'être toujours heureuse, et assez forte pour résister aux petits coups d'épingles qui arriveraient d'aventure à mon épiderme. Aujourd'hui je m'aperçois que le monde est un étranger qui vous adule pour vous mieux déchirer ensuite; je m'aperçois aussi que la première piqûre m'est déjà sensible, que j'ai besoin d'un appui. Je suis comme les autres femmes, il me faut un peu d'amour sûr pour me consoler des mille petits déboires de la vie... Veux-tu me prendre pour ta femme? Je t'assure que j'ai pour toi une grande sympathie qui ne demande qu'à se transformer en une autre chose... bien plus douce.... »

Intérieurement, elle combinait son petit discours et ne savait comment l'amener.

« Tu ne dis rien, Simone, demanda enfin Roger. Tu as donc de bien sérieuses pensées?

— Très sérieuses; tu les sauras bientôt, car je vais te les soumettre.

— J'écoute; quand tu auras fini, j'aurai, moi aussi, quelque chose à te raconter.

— Vraiment? oh! alors, commence! Je suis très curieuse, et ma confidence attendra bien cinq minutes. »

Elle rapprocha son fauteuil du feu, se recueillit pour bien écouter, les yeux brillants, les lèvres souriantes. Roger demanda seulement :

« Que dirais-tu si je remettais à plus tard mon voyage dans l'Inde et si j'épousais dans trois semaines Mlle Féraud? »

Elle devint très blanche, son sourire s'effaça et elle répondit d'une voix tremblante :

« Je dirais... mais non, tu plaisantes, ce serait fou!

— Pourquoi?

— Parce que... Renée n'a pas le sou, elle n'a que sa beauté qui lui fera faire un jour un bon petit mariage bourgeois...

— Comme tu me l'as dit il y a quelques mois, j'ai assez de sous pour deux. Je l'aime depuis longtemps... »

Renée se leva, respirant plus vite :

« Tu l'aimes!.. Allons donc! Ce n'est pas possible. Tu ne voulais pas d'elle l'été dernier!

— Non, je ne voulais pas... parce que j'avais honte, à mon âge et avec mon scepticisme affiché, de m'être laissé prendre si vite à la vraie candeur de cette enfant. Je luttais contre moi-même; maintenant ça me gêne trop, j'abandonne la lutte : et c'est tout.

— Mon pauvre Roger, dit-elle âprement, je crois que tu baisses! Quand je t'ai proposé Renée, tu n'étais pas le neveu d'un ministre, d'un homme qui pourrait arriver à beaucoup de choses... et je ne connaissais pas Renée, qui est très cachottière, que je soupçonne d'un peu de calcul... »

Roger l'interrompit :

« Simonette, je ne te reconnais plus... »

Elle changea tout à coup de ton et de manières, fondit en larmes et se laissa retomber sur son fauteuil.

« Tu as raison, tout cela n'est pas vrai; je ne sais plus ce que je dis... »

Elle ajouta au milieu de ses sanglots :

« C'est que cela fait quelque chose, vois-tu, de perdre l'une après l'autre toutes ses amies, de n'être plus rien pour elles parce qu'elles sont trop heureuses... »

Elle se releva, se regarda dans la glace et s'essuya les yeux :

« Je vais me laver; c'est bête de pleurer pour s'abîmer ainsi la figure. »

Roger lui prit la main, doucement; il avait pitié de cette pauvre Simonette dont il sentait le cœur si triste et si blessé, sans deviner complètement la cause de cette tristesse et de ces blessures.

« Maintenant, à ton tour de parler. Raconte-moi ce que tu m'annonçais. »

Elle secoua la tête; de nouvelles larmes lui montèrent aux yeux, coulèrent lentement, en gouttes brillantes, sur ses joues rougies :

« Non, c'est inutile; je n'ai plus rien à te raconter. »

Elle s'enfuit, et Roger crut entendre un bruit de sanglots dans le vestibule où Simone, un moment arrêtée, tamponnait ses yeux voilés de pleurs.

Au dîner, un peu plus rose que d'habitude, les joues légèrement marbrées, Simone dit bravement, avec un sourire presque naturel :

« J'annonce à toute la compagnie que nous possédons parmi nous un fiancé!... Oh! grand' mère me regarde avec des yeux!... Si je me taisais, à présent?

— Mon enfant, tu es énervante. Garde ta nouvelle, si tu dois avant de la dire nous allécher de la sorte.

— Ne t'impatiente pas, bonne maman. Voici : Roger de Thyèvre, ici présent, épouse dans trois semaines, à Saint-Sulpice, Renée Féraud que vous connaissez tous. Ajouterai-je que les fiancés s'adorent et que je prie grand'mère d'inviter

demain les Féraud pour célébrer ici cette grande solennité? »

Roger admira fort sa petite cousine; elle ne manquait pas de vaillance, à moins que la mobilité de ses sentiments ne lui facilitât ce passage si brusque de la désolation à la joie...

Il n'en eût pas jugé tout à fait ainsi s'il eût pu la voir, une heure après, dans sa chambre close, se jeter à genoux devant son lit et pleurer enfin, tout à son aise, avec des plaintes légères d'enfant qui souffre.

VI

Depuis un mois déjà, Renée Féraud s'appelait Mme Roger de Thyèvre lorsqu'elle écrivit à Simone :

« Ne te fâche pas, ma chérie, si j'ai tant tardé à t'écrire. Nous avons couru l'Italie en tous sens, et il y a huit jours seulement que nous sommes installés à Florence, où papa nous a rejoints ; nous comptons bien le garder ici pour toute la durée de ses vacances de Pâques. Il est enchanté de son voyage, ne peut se lasser de regarder et d'admirer autour de lui ; et quand nous l'avons accompagné du matin au soir dans les musées, les églises, les couvents, je suis si fatiguée que je n'ai plus le courage d'écrire.

« Florence est admirable, et nous y sommes heureux, heureux comme on doit l'être rarement. Figure-toi une ville où l'on peut se croire, en cer-

taines places, au plus beau moment de la Renaissance italienne, en d'autres endroits en plein moyen âge florentin, dramatique et littéraire, une ville entourée de collines molles, aux courtes et maigres verdures, rappelant les tableaux d'autrefois. Au milieu roule la rivière jaunâtre; au-dessus glisse un ciel léger, d'un bleu tendre qui le soir tourne au vert pâle, au jaune citron, à toutes sortes de couleurs invraisemblables et charmantes.

« Nous ne logeons pas en ville, mais sur l'une des collines molles dont je te parlais; la petite villa que nous occupons touche un monastère silencieux, avec, tout autour, des cloîtres ensoleillés, enguirlandés de treilles, où des moines se promènent vers le soir, où, sur les murailles, des moines d'autrefois ont peint des fresques naïves représentant la vie de saint Dominique. Notre jardinet n'est séparé de l'enclos plus grand des religieux que par une murette basse; tous deux sont plantés de légumes, de fleurs sans feuilles perchées sur des tiges grêles, émergeant d'un gazon uni, couleur d'émeraude. Le soir, papa et Roger échangent, par-dessus la murette, quelque peu de leur mauvais italien contre les renseignements savants de l'Abbé sur le vieux Florence des moines, des marchands et des artistes.

« Au-dessous de nous, le soleil se couche sur l'Arno, quelques vitres étincellent, des dômes se noient peu à peu dans l'ombre et les jolies teintes que je t'ai dites apparaissent au couchant, changeantes et délicates, à chaque instant renouvelées.

« N'est-ce pas bon d'être heureux dans un si joli décor? Quelquefois je crois que je rêve; je me tâte, j'écarquille les yeux, je ne puis m'habituer à ce qui m'entoure ni à la vie que je mène. D'autres fois je me demande comment j'ai eu l'audace de retenir au passage ce grand bonheur que m'offrait Roger. Je me reproche d'avoir pensé à lui dès le premier jour où nous nous sommes rencontrés chez toi, alors que j'étais une petite pensionnaire très gauche et très sotte.

« Je sens le besoin de m'excuser auprès de Roger, de lui dire humblement : « Tu ne m'as pas trop mal jugée, moi, une fille sans dot, lorsque j'ai accepté sans hésitation, comme une chose due, tout ce que tu m'apportais en échange de mon cœur, mon pauvre cœur si fou et si troublé? » Il me gronde, m'embrasse, et m'assure que c'est très mal de douter ainsi de lui; il affirme qu'il ne sait trop ce qu'il serait devenu si je l'avais refusé, que lui aussi, dès le premier jour, avait été tenté de me choisir entre toutes...

« Comprends-tu que je sois une trop heureuse femme?

« Donne-moi des nouvelles de notre petit poète, auquel nous songeons souvent, le soir, devant Florence qui s'endort... »

En recevant cette lettre débordante de félicité, Simone se permit à peine un petit soupir, celui qui vient naturellement aux lèvres à la pensée d'un bonheur dont on ne jouit pas soi-même, dont on ne jouira jamais, peut-être... Depuis la première confidence de Roger, elle s'était remise de sa faiblesse momentanée, avait raisonné son cas et tiré le meilleur parti des circonstances. L'habitude lui était venue des attaques des journaux, des railleries sanglantes au sujet de l'effarement de Durias; et elle avait traité de « crise de sensiblerie » cette tentation d'une minute qu'elle avait eue de se précipiter dans le mariage parce que ses amies se mariaient.

Elle s'était efforcée de jeter aux orties son chagrin subit et avait réussi à être très gentille, très gaie, très aimable pendant les fiançailles de Renée et de Roger. Un jour, tous deux lui avaient raconté leurs visites à Mme Gardanne et Roger lui avait demandé :

« Ne voudrais-tu pas nous remplacer pendant

que nous serons absents? Mme Gardanne est fort isolée et Vincent... Vincent serait très heureux de ta visite auprès de son lit de malade. »

Il lui avait raconté, en termes touchants, l'admiration professée pour elle par le poète; Simone était restée songeuse, avait murmuré :

« Oh! comme je regrette d'avoir été si souvent méchante avec lui! »

Et l'après-midi, accompagnée de Renée et de Roger, elle avait monté les six étages de Vincent Gardanne. La vieille mère, en la voyant, avait joint les mains et dit d'une voix enrouée de larmes :

« Vous êtes bonne, mademoiselle Simone! S'il n'était pas trop tard pour sauver mon pauvre garçon, la joie de vous voir ici aurait fait ce miracle! »

Vincent, lui, avait rougi, une seconde seulement, puis était revenu à son effrayante pâleur. Il avait essayé de se soulever, était retombé sur les oreillers empilés et avait balbutié :

« Merci! Oh! merci d'être venue! »

Elle était restée là, presque une heure, écoutant Vincent raconter à voix basse ses travaux de chaque jour, les vers qui chantaient en son cerveau, que son crayon griffonnait aux minutes d'accalmie du mal.

« Je crois qu'ils sont mieux que les autres, murmurait-il, et j'ai presque honte, aujourd'hui, de mes premiers essais... Ah! si je me remettais, on m'imprimerait sûrement, car j'aurais tant de courage pour me débrouiller! »

Puis, quand tous trois avaient voulu partir, Vincent avait uni dans les siennes les mains des deux fiancés, en leur souhaitant beaucoup de bonheur; il avait osé, aussi, faire à Simone la prière de revenir :

« On ne refuse point à un mourant », avait-il ajouté avec son doux sourire déjà détaché de la terre.

Elle était revenue, très souvent, avait pris plaisir à se faire conter les impressions de Vincent, ses jalousies lorsque Roger parlait à sa cousine Simone, ses remords ensuite, et la surprise qu'il avait eue, un matin, en entendant Renée dire à Mme Gardanne :

« Il m'arrive un grand bonheur... Devinez un peu... je suis fiancée! fiancée à Roger de Thyèvre... »

Ces visites aux Gardanne, les fiançailles qui l'entouraient, avaient occupé tout le printemps de Simone. Comme elle portait au mariage de Renée une ravissante toilette et se sentait très en beauté,

elle avait gardé tout le jour sa belle humeur, n'avait ressenti qu'une minute de tristesse en voyant Renée s'en aller au bras de Roger sérieux et ému.

Au mariage de Paul, elle quêta au bras d'un secrétaire d'ambassade, en compagnie de Bettine, Marguerite et Lucie Auffray. Ce fut un des événements mondains du printemps. La fiancée apportait un trousseau fantastique; les cadeaux, énumérés par plusieurs journaux, semblaient la liste des atours et des joyaux d'une princesse. Et, en réalité, Paul se demandait s'il épousait une princesse, une fée ou une simple mortelle, tant cet événement lui semblait la réalisation d'un rêve insensé. Quant à Maud, elle avait dit à son fiancé :

« Vous allez demander un long congé de maladie, car je ne réponds nullement de l'époque de notre retour... »

Le père Robertson, un homme jovial, aux favoris grisonnants, avait approuvé, au moyen d'un hennissement qui était son rire habituel.

« Maud a raison; les voyages forment la jeunesse. Les petits Français comme vous, monsieur Durias, ne voyagent pas assez. Ils ne savent pas dépenser leur argent et n'en ont point, d'ailleurs, suffisamment pour être larges dans leurs idées.

Vous m'en demanderez quand vous en manquerez : ne vous gênez pas, le sac est profond. »

Paul Durias n'était nullement enchanté de ces projets de déplacements; le boulevard était indispensable à son bonheur, mais il devait bien le sacrifice momentané de ses goûts à une femme si riche, assez toquée pour l'épouser. Il emplit sans trop se plaindre un nombre incalculable de malles, de sacs, de cartons à chapeaux et suivit d'assez bonne grâce sa voyageuse compagne.

La maison sembla vide à Simone; le cercle de ses amies, de ses proches, se rétrécissait chaque jour autour d'elle. Ce fut sans enthousiasme qu'elle accepta encore de servir de fille d'honneur à Louise Duval qui, devant son hésitation, insinua en souriant :

« Tu es peut-être superstitieuse... Voilà trois fois que tu remplis ces fonctions et tu sais ce qu'on dit?

— Non, je ne sais pas.

— Au bout de trois fois, on ne se marie plus... Mais cela ne doit rien te faire puisque tu ne veux pas te marier...

— Oh! sûrement, cela m'est bien égal! Tu peux compter sur moi... »

Simone s'amusa, car elle s'amusait encore par-

tout, et elle demanda avec entrain aux Auffray si elles n'auraient pas bientôt besoin de filles d'honneur à leur tour.

« A votre service, mes enfants, je ne m'arrêterai que quand j'aurai assisté douze de mes amies en ce beau jour de fête...

— Merci, dit Bettine; pour le moment il n'y a rien encore; les hommes deviennent très durs sur la question d'argent. Tous nos soupirants de cet hiver se sont éclipsés après la découverte de nos maigres dots. Nous comptons beaucoup sur les bains de mer... »

La saison mondaine fut très longue cette année-là, l'été ne se décidant pas à amener de grandes chaleurs. Simone, tout à fait remise de ses émotions, était redevenue la petite personne rieuse, folle de plaisir, qu'elle était à l'entrée de l'hiver. Elle fut vraiment l'étoile des derniers bals, le boute-en-train des garden-parties, le jouet de toutes les vieilles dames que fréquentait Mme de la Tourille; tous les jeunes gens lui firent la cour, et pas un toutefois ne se décida à demander sa main.

On disait dans le monde :

« Mlle Durias veut rester fille, c'est arrêté. Elle a refusé dix partis depuis une année... »

Mme de la Tourille soupirait, et, le soir, disait à Simonette :

« Tu as tort, mon enfant. Moi, j'en ai assez de la vie de Paris. Si tu n'étais plus là, je pourrais passer bien des mois à Castillon, ton père n'aurait plus autant besoin de moi. Pour Hippolyte aussi, ce serait meilleur; je t'assure qu'il s'anémie... »

Et Durias ajoutait, quand il était présent :

« Oui, Simone aurait raison de se marier. Ces journalistes sont féroces! Ils me feront dégringoler à force de moqueries!.. Et la fille du député de Castillon ne trouvera peut-être pas autant d'épouseurs que la fille du ministre en vogue... »

Durias plissait son front soucieux, regardait fixement dans le vide, comme s'il contemplait son ennemie, la Presse, s'avançant vers lui, menaçante. D'un mouvement de tête il chassait cette effrayante vision et demandait :

« As-tu vu Gardanne, ces jours derniers? »

Il s'intéressait à la maladie du poète, qu'il avait renoncé à aller consulter, puisque Vincent pouvait à peine lui répondre. Et, dans un élan de générosité, le ministre Durias s'écriait parfois :

« Oh ! s'il pouvait guérir ! Je lui ferais une situation enviable, je le comblerais d'or, je lui

donnerais tout ce qu'il voudrait... Il est bien doué, le gaillard! Je ne le remplacerai jamais, comme conscience et comme travail... Avec lui, j'écraserais ces bandits qui me harcèlent et je serais maître du pays. »

Mais comme Vincent ne songeait point à guérir, Durias n'écrasait rien du tout et devenait de moins en moins maître de la France, ou même de sa situation de ministre.

Les vacances arrivèrent très à propos pour remettre un peu de calme dans sa pauvre tête en désarroi, Castillon lui ouvrit un asile plein de paix; les naïfs paysans, qui ne lisent guère, lui firent un accueil qui ne se ressentait nullement des insultes des petits journaux. La douairière de la Tourille dormit régulièrement seize heures sur vingt-quatre et Hippolyte se tonifia grâce au bon air et à une sérieuse cure de raisin.

Simone, qui n'appréciait guère ce genre de vie et ne sentait pas le besoin de repos, s'arrangea pour avoir tout le temps des invités. Quelques hommes politiques passèrent à Castillon des périodes d'une semaine ou deux; le professeur Féraud y apporta le charme de ses dissertations d'art; Renée et Roger vinrent y passer quinze jours

avant de partir pour l'Écosse où le cousin de Thyèvre voulait chasser.

Simone remarqua que le bonheur embellissait encore Renée, et que Roger s'était adouci, qu'il ne raillait plus amèrement, ne se plaignait plus de la vie, ne cherchait plus le mal dans tous les recoins du cœur humain. Lui aussi, le bonheur le transformait.

Enfin, en septembre, Paul et sa femme arrivèrent à Castillon. Paul, dès le premier soir, s'étendit sur une chaise longue de la serre en s'écriant :

« Qu'on est bien ici! et qu'il est doux de ne pas prendre le train demain matin... ou le bateau... ou la voiture... J'en ai assez des voyages, des chemins de fer, des malles où l'on ne trouve jamais ce qu'on cherche! Maud n'est pas une femme : c'est l'incarnation du Juif-Errant. »

Avant de venir à Castillon, ils avaient touché à Paris, et Paul avait arpenté les boulevards le matin, à midi, le soir, la nuit; il eût voulu coucher sur les bancs, comme un vulgaire vagabond, tant la ligne courbe de la grande voie parisienne, aux trottoirs encombrés de flâneurs, aux boutiques étincelantes, aux bordures d'arbres étiques, lui remettait le cœur après les rapides, les cataractes, les pampas, les savanes, les lacs, les

rues droites, les foules affairées de l'Amérique.

Maud avait voulu venir à Castillon, parce qu'il était de bon ton d'aller ailleurs qu'à Paris en été; Paul s'était soumis, et durant huit jours il savoura la grande douceur de ne pas bouger du matin au soir. Cela valait presque, à la rigueur, les boulevards de Paris! Au bout de ce temps, Maud le sevra même de ce plaisir.

« Faites vos malles, mon cher ami, j'ai des fourmillements dans les jambes à force de rester en place. Toutes mes robes neuves sont arrivées; j'ai des provisions pour tous les cas possibles; nous pouvons courir le monde pendant six mois.

— Encore! A quel supplice me condamnez-vous, ma chère Maud! Pour un homme qui n'aime pas à remuer... si ce n'est entre la Madeleine et la rue Drouot...

— Je vous avais prévenu que je voyagerais beaucoup...

— Oh! je ne récrimine pas... Mais vous auriez pu être plus franche encore et me dire que j'épousais le mouvement perpétuel... J'ai envie de vous produire devant les savants étonnés, comme un phénomène jusqu'ici introuvable. »

En conséquence de cette nouvelle crise d'agitation qui saisissait Maud, le jeune ménage Durias

quitta la Provence, et Simone fut réduite, pour combler ce vide, à inviter le ban et l'arrière-ban de ses connaissances. Elle eut des petits gommeux à la douzaine; elle s'entendit faire du bout des lèvres des compliments sur sa beauté, sa grâce, son esprit; on lui parla en phrases mièvres, avec une voix dolente, de sa dureté envers les soupirants qui gisaient à ses pieds. Comme c'était cruel de désespérer d'honnêtes garçons très amoureux! de prendre la mine farouche d'une petite célibataire éternelle!

« Ah! pardon, s'écria un soir Simone, *éternelle* me semble un peu fort. Je vais avoir vingt ans, ce n'est pas un âge patriarcal. Est-ce que j'ai l'air vieux, et ma mine est-elle si rébarbative qu'on puisse la qualifier de farouche? »

Le maladroit se confondit en excuses et Simone rit très fort de sa déconvenue. Du reste, elle riait à tout propos; les éclats de sa voix résonnaient à toute heure sous les arbres du parc; elle organisait des bals champêtres, des soirées dansantes, éreintait ses hôtes avec une joie sans mélange et leur disait d'un air moqueur, lorsqu'ils ne tenaient plus sur leurs jambes :

« Je crois qu'il est temps que vous alliez vous reposer à Paris? »

Au milieu de cet étourdissant tapage de danses, de musique, de chansons, Durias errait d'un air morne, rongé par le souci de cette horrible rentrée des Chambres qui le remettrait aux prises avec une Assemblée impitoyable, des journalistes effrayants, une besogne à laquelle, en dépit de sa bonne volonté, il n'était encore parvenu à rien comprendre.

Un de ses collègues, venu à Castillon pour s'entendre avec lui au sujet d'une interpellation prévue, le trouva dans un état de torpeur inquiétant.

« Mais, mon cher ministre, dit-il à Durias dont les yeux reflétaient les mélancoliques pensées, je ne vous comprends plus..... personne ne vous comprend, permettez-moi de vous le dire..... Comme député, vous avez eu une tenue parfaite, puis vous vous êtes révélé maître en l'art de dompter une assemblée rebelle. Tout le monde se disait : « Quand celui-là sera ministre, on ne pourra plus lui arracher son portefeuille ! » Et nous comptions sur vous ; vous étiez notre planche de salut en cas de naufrage. D'un jour à l'autre, plus personne !...

— Non, plus personne, malheureusement, répéta Durias comme un écho.

— Êtes-vous souffrant? Vous auriez peut-être besoin de vous soigner?

— Nullement.... tenez, voulez-vous que je vous dise la vérité? J'en ai assez, de votre ministère, de votre politique.... Je n'y entends rien, à la politique!

— Vous y entendiez beaucoup, naguère!...

— Oui, mais ce temps est loin.... J'avais des lueurs.... les lueurs sont éteintes et je ne vois goutte, voilà tout! »

Le collègue serra les mains de Durias, et, avec un air de réelle commisération :

« Mon pauvre ami! c'est affreux, ce que vous me racontez là!.... Enfin, ça reviendra peut-être, vos lueurs?

— Peut-être.... j'en doute un peu... Elles sont très malades, mes lueurs! »

Le collègue, la mine toujours navrée, quitta Castillon en prodiguant à Durias ses consolations. Il revint à Paris, et glissa dans l'oreille de ses connaissances :

« Vous savez, Durias?.... Fini! archi-fini!... Il a le cerveau détraqué. Je viens de le voir..... il déménage tout à fait..... »

Cela diminuait toujours d'un le nombre des ministres plus brillants que cet homme charitable,

et des concurrents possibles pour de plus hauts emplois encore!

Toutefois, le péril devenant plus proche, Durias, vers la fin de septembre, eut une idée qu'il crut admirable. Tout n'était peut-être pas perdu... Simone avait-elle eu des nouvelles de Vincent? On ne sait jamais ce qui peut arriver dans ces affections de poitrine; et l'on revient de si loin quand on est jeune!

Oui, Simone avait reçu une lettre de Mme Gardanne et quelques lignes du petit poète, des lignes bien tremblées, où il envoyait à sa visiteuse de Paris une demi-douzaine de vers sur la poésie du ciel bleu, découvert entre les faîtes des toits, et un bulletin de santé très circonstancié. Il se trouvait un peu mieux; le soleil d'août et les longues journées tièdes avaient, semblait-il, enrayé le mal. Aussi Vincent s'occupait à choisir et à ranger les meilleurs de ses vers pour les faire lire à un éditeur; la vaillante petite femme qui était la mère du poète avait accepté la mission de caser l'œuvre de son fils. Cela réussirait, cela devait réussir puisque la sainte femme voulait bien s'en mêler.

Vincent, donc, était résigné, content même de son sort, car il était toujours content, acceptait les déboires de l'existence comme une mauvaise mon-

naie qu'on ne peut refuser et sur laquelle on se console de perdre. Simone se le figurait souriant à son nouvel espoir d'impression, heureux d'avoir exprimé à souhait une pensée qui lui emplissait l'esprit, reconnaissant à l'été, au soleil, à Simonette, de tous les petits bienfaits qu'il leur devait.

Durias, en apprenant ces nouvelles, eut un sursaut de joie :

« Je savais qu'il irait mieux un jour! Ma petite Simone, ne penses-tu pas que l'air de Castillon ferait du bien à M. Gardanne? Il pourrait passer ici les derniers beaux jours et me serait très, très utile. »

Simone secoua la tête; elle ne croyait pas à une amélioration si extraordinaire! Sûrement, Vincent n'était pas en état de voyager...

« Écris toujours; invite la mère et le fils, en insistant beaucoup... Dis-leur que nous causerons de ce qui les intéresse, que je suis tout disposé à donner à Gardanne, à créer pour lui, s'il le veut, une de ces petites places tranquilles et sûres qu'il ambitionnait. »

Vincent Gardanne ne put venir. Oh! comme il le regrettait! et quelles phrases émues lui venaient sous la plume en évoquant les bonnes, les mauvaises journées, toutes regrettées également, de l'été précédent! Durias ne fit nulle attention aux

phrases; le fond seul l'intéressait; à ce point de vue la réponse était désastreuse. Une unique ressource s'offrait à lui : rentrer à Paris au plus vite, profiter de ces heures plus calmes laissées au malade, ouvrir toutes grandes ses oreilles, se faire aider, conseiller, inspirer par ce Vincent qui avait la sottise de mourir au moment où il eût été si nécessaire!

Dès le commencement d'octobre, Vincent Gardanne eut le plaisir de voir entrer chez lui Simone, un gros bouquet de fleurs de Castillon dans les mains; et le soir même il eut la surprise de recevoir le ministre Durias, qui s'assit au pied de son lit, attentif et sage comme un écolier modèle.

A Simone, il raconta que son manuscrit était chez un éditeur, un grand, auquel il n'aurait osé s'adresser si la vieille maman n'avait dit d'un air brave :

« Il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. Donne-moi le cahier, je n'ai pas peur, moi, d'aller l'apporter à ce monsieur. On ne lui en donne pas tous les jours de semblables! »

Simonette disait :

« Il le prendra peut-être... Il suffit d'un peu de chance! »

Et Vincent, plus rêveur que jamais depuis que

le rêve était sa seule occupation, répondait en souriant, ce sourire démentant ses paroles :

« Oh! je n'ai pas d'espoir; nous avons visé bien haut... Mais il faut toujours essayer... »

Simone lui demanda tout à coup :

« Cela vous ferait beaucoup de plaisir, si l'on vous prenait votre manuscrit? »

Vincent ne répondit pas; les paroles n'étaient pas capables d'exprimer le bonheur qu'il aurait... Simone sourit à son tour; elle avait une idée, qu'elle était tentée de trouver sublime!

Avec Durias, Vincent s'entretint de sujets plus sérieux; le pauvre garçon avait lu beaucoup depuis des mois, s'était tenu au courant de toutes choses, avait observé de loin, de la solitude de sa chambre haute, la direction des affaires du moment. Il expliqua ses vues et ses idées à Durias, lui débrouilla l'écheveau compliqué de la politique étrangère, lui éclaircit le nuage qui flottait pour lui sur toutes les difficultés présentes.

Durias, fiévreux, prenait des notes sur un carnet, murmurait, comme une excuse à son ahurissement :

« J'ai un secrétaire qui est un crétin, bien qu'il soit vicomte. Et moi, vous comprenez, ce n'est pas du tout de mon ressort, les questions de gou-

vernement. Ce n'est pas à l'usine que j'ai pu étudier cela!... Tenez, j'aurai à répondre à telle interpellation... Un petit discours serait tout à fait de circonstance... Ne pourriez-vous pas me bâtir cela? »

Vincent se mit à bâtir, et les dernières belles soirées de la saison déjà rafraîchie furent consacrées par lui au discours de rentrée du ministre Durias. Quand il eut terminé, le poète sourit tristement :

« Je ne travaillerai plus beaucoup, se dit-il; l'hiver me fait mal, et celui qui vient m'achèvera. »

Durias eut à la Chambre un succès considérable; on s'attendait à voir apparaître un homme affaissé, faible d'esprit, et tous ses ennemis aboyaient comme des loups autour de cette ruine qui allait tout à l'heure crouler d'elle-même. Durias laissa passer les cris, les insultes, les insinuations, et, calme, se dirigea vers la tribune. Son discours fut un coup de foudre, aussi fort pour le moins que ceux qui avaient signalé son entrée dans le camp des députés actifs.

Les ennemis du ministre baissaient la tête; ses amis relevaient fièrement la leur et disaient :

« Voilà cet homme que la calomnie montrait déjà sur la pente de l'abrutissement! »

Le soir, tout le monde était d'accord pour convenir que Durias était la plus forte tête du Parlement, et l'orateur le plus extraordinaire qui eût surgi depuis vingt-cinq ans.

Lui-même, il vint annoncer son succès à Vincent Gardanne :

« Ce matin, le ministère était en péril; je viens de le consolider pour dix mois! »

Et après quelques propos, Durias quitta le malade en murmurant d'un ton léger :

« Merci! vous savez que si vous avez besoin de moi... »

Non, Vincent n'avait plus besoin de rien, ni de personne. Il était satisfait que son discours eût été goûté, que ses idées sincères eussent fait passer dans l'assemblée un souffle d'admiration. Qu'on ne sût point que l'auteur était un pauvre poète ignoré, que lui importait? Maintenant que la vie lui échappait, il tenait si peu à la gloire! il lui préférait ses idées, les filles de son esprit, qu'il eût voulu disperser par le monde pour y faire un peu de bien...

Il toussait, les premiers froids l'atteignaient vivement et il ne travaillait plus du tout; il attendait seulement, dans une anxiété chaque jour croissante, la réponse du grand éditeur si redou-

table. Chaque coup de sonnette le faisait tressaillir et devenir si pâle que la vieille mère avait dit aux fournisseurs :

« Ne sonnez plus; frappez doucement, je vous entendrai bien... »

Un jour pourtant, il y eut dans l'après-midi un tintement de sonnette dans l'antichambre. Vincent se tourna vers sa mère qui le regardait, inquiète de cette nouvelle émotion.

« Va donc voir, maman », dit-il avec un peu d'impatience.

C'était une lettre qu'on apportait, une lettre à grande enveloppe jaune que Mme Gardanne, instinctivement, dissimulait dans les plis de sa robe noire. Vincent vit ce mouvement, et son impatience fébrile redoubla encore.

« Donne, donne, je t'en prie... J'aurai du courage... »

Avec un battement de cœur qui l'étouffait, la vieille femme tendit le pli à son enfant dont les mains tremblantes déchirèrent en morceaux l'enveloppe trop résistante. Il se frotta les yeux; il ne pouvait croire aux mots qu'il devinait, là, sur ce papier à en-tête d'éditeur.

« Non, ce n'est pas possible; mère, lis toi-même, je ne peux pas... »

La vieille lut à son tour et eut un cri de joie presque sauvage.

« Enfin, mon Vincent! Ils t'ont rendu justice et nous pourrons être heureux, quand tu seras guéri! »

Elle voyait l'avenir en beau, faisait des projets de voyages aux pays bénis où le soleil est doux aux poitrines faibles; il l'arrêta d'un geste :

« Il ne faut pas trop demander, maman. Ce bonheur si grand d'aujourd'hui suffit pour toute une vie... et mon livre restera peut-être, alors que j'aurai disparu depuis longtemps... »

C'est pour elle, pour elle uniquement qu'il entassait des plans d'avenir. Puisque son livre était pris, c'est qu'on le trouvait très bien; car on n'imprime pas ainsi un inconnu quand on ne fonde pas sur lui de grandes espérances de réussite. Aussi Mme Gardânne devait-elle réunir tous les vers de Vincent, ses naïfs et poétiques contes de fées, et tâcher d'en retirer quelque chose.

« Cela te rendra un peu de ce que j'ai gaspillé autrefois avec toutes mes chimères. »

Cette soirée de rêves dorés faits par le petit mourant pour la vieille mère qui allait lui survivre ne devait pas s'achever sans apporter à Vincent une autre joie. On sonna encore, mais

cette fois le poète ne tressaillit pas et sa mère alla ouvrir sans appréhension. Renée et Roger, enfin revenus à Paris, accouraient dès le premier jour pour causer un peu avec leur ami. Il leur raconta sa grande joie, la bénédiction inespérée qui mettait comme un sourire sur la fin de sa vie. Roger l'écoutait, très étonné. Comment ce miracle s'était-il produit? Et par quel caprice un homme raisonnable s'entichait-il des enfantines poésies de Vincent Gardanne au point de dépenser son argent pour les imprimer?

Vincent parlait toujours :

« Mlle Durias va être contente! Elle s'intéressait tant à mon pauvre livre! Il y a quinze jours encore elle me demandait : « Cela vous rendrait bien heureux, n'est-ce pas, si l'on vous prenait vos vers?... » Mais je suis égoïste, je parle tout le temps et je ne vous demande pas de vos nouvelles, à vous qui venez de si loin... »

Roger raconta leur voyage de l'été, décrivit à Vincent les lacs romantiques et les jolies montagnes roses de l'Écosse. Maintenant, Renée et lui allaient passer un tranquille hiver d'études, de lecture, de vrai bonheur intime, dans leur petit hôtel d'Auteuil. On aurait beaucoup à faire, d'ailleurs, pour corriger toutes les ridicules installa-

tions que Roger de Thyèvre avait commandées autrefois, afin de se raccrocher à son célibat qui lui pesait.

« Et vous ne savez pas qui nous avons avec nous? demanda Roger en riant. Un monsieur très aimable, mais qui s'est fait beaucoup prier pour venir habiter chez ses enfants. J'ai vu le moment où il faudrait employer la force pour enlever M. Féraud de son appartement; il a enfin cédé lorsque nous lui avons affirmé qu'il nous rendrait service et garderait la maison des voleurs durant notre problématique voyage dans l'Inde. »

Renée s'était levée pour aider Mme Gardanne qui offrait le thé à ses amis « en l'honneur de la réussite de Vincent ». Elle allait et venait, toujours légère et adroite, et Vincent, dans la pièce chaude, remplie, parfumée déjà d'un arome fin, avait l'illusion d'une famille, d'un intérieur aisé, d'une vie où le souci du lendemain ne viendrait point troubler les bonheurs du jour...

Lorsque les de Thyèvre furent partis, il s'endormit d'un sommeil d'enfant et sa mère eut une lueur d'espoir, d'espoir vrai en la guérison de son Vincent.

Désormais, les jours s'écoulèrent, rapides, pour le malade autrefois si désœuvré. L'éditeur l'avait

prévenu qu'on allait se mettre tout de suite à l'œuvre pour l'impression de son volume. Il corrigea des épreuves, refit vingt fois une strophe, s'énerva de ne plus trouver bons des vers qui lui semblaient superbes naguère. Lorsqu'il quittait le travail, il avait les yeux brillants, le pouls agité, et sa pauvre mère commençait à se demander si elle avait eu raison de se réjouir de ce succès. Roger venait souvent le gronder, lui ôtait de force la plume des mains et lui disait d'un ton d'autorité :

« Ne touchez plus à vos vers, vous les gâteriez. En ce moment vous ne voyez plus juste, vous êtes trop nerveux... »

Alors Vincent se soumettait, causait un peu, s'informait de Simone qui ne venait plus.

« Simone! mais elle n'a pas le temps! Il y a trop de bals en ce moment, trop de visites à rendre ou à recevoir... Nous parlons de vous, très souvent... Elle viendra dès qu'elle aura une minute, mais elle compte un peu sur moi, maintenant qu'elle me sait à Paris. »

La vérité, c'est que Simone se sentait assez embarrassée pour reparaître devant Vincent Gardanne après l'acte hardi qu'elle avait fait. Quand Roger lui avait annoncé que le petit poète allait être imprimé, elle avait répondu :

« Je le savais... C'était son grand désir, depuis longtemps... J'ai eu pitié de lui...

— Et tu es allée intercéder en sa faveur? »

Simone se tut un instant, puis murmura :

« Oui, naturellement.

— Tous mes compliments pour tes beaux yeux... ou pour ton éloquence... C'est évidemment pour l'une ou pour les autres qu'on a pris les mauvais vers si bien pensés de Gardanne.

— Oh! tu railles, mon cher! Mon éloquence n'a eu aucun effet, et mes yeux, s'ils sont beaux, n'ont pas touché le grave monsieur auquel j'avais affaire. Il m'a répondu d'un air bonhomme : « Ma « petite dame, je n'ai pas lu les vers, mais je ne « les imprimerai certes pas! Gardanne... c'est « vous, peut-être?... Un pseudonyme?... Mais les « vers ne se vendent plus, surtout ceux de tous « les Gardanne qui nous tombent sur le dos tous « les jours... »

— Tu t'es mise en colère?

— Non, mon ami; je me suis levée, avec toute la dignité dont grand'mère de la Tourille se pare en face des ambassadeurs, et j'ai dit en saluant : « Vous vous méprenez, monsieur, je ne suis Gar- « danne, non plus que vous... Mlle Durias, fille « du ministre... » Il s'est incliné, j'ai fait une

révérence et... nous nous sommes entendus...

— C'est-à-dire...?

— C'est-à-dire que ça coûtait deux mille francs... parce que papa est ministre. J'ai payé comptant, pour que le petit Gardanne voie cela avant de s'en aller en un monde meilleur... Seulement, comme j'ai mon petit budget à moi, je m'achèterai deux robes de moins et je serai obligée de sortir le soir avec de simples rafistolages...

— Désolant!

— Tout à fait, mais cela m'a amusée de faire ce bien-là à Vincent, plus amusée qu'une soirée ou un grand dîner.

— Cela ne m'apprend qu'une chose : c'est que tu as bon cœur. Cela, je le savais depuis longtemps... Mais je ne m'explique toujours pas pourquoi tu abandonnes ton protégé depuis que tu le protèges d'une manière effective.

— Je ne sais pas, j'ai honte; j'ai peur de rougir quand il me racontera son triomphe et de le complimenter très gauchement. J'irai un soir, quand il fera nuit, et je tournerai le dos à la lampe... »

Simone oublia cette promesse au milieu de ses succès mondains, se contenta d'envoyer des fleurs rares, des fruits du Midi au petit malade qui tous-

sait lamentablement, tant l'hiver rigoureux se faisait sentir en son logis si peu confortable et si haut perché. Le jour de Noël, Vincent reçut des bottes de roses et de violettes ; on les enleva de la chambre au bout d'une heure parce que l'odeur l'incommodait. Au premier janvier, des roses encore apportèrent à Vincent un souvenir de son invisible protectrice. Il eût trouvé les semaines longues, sans la voir, s'il n'eût eu son travail si absorbant et l'espoir tout proche de voir ses lignes imprimées.

Janvier s'achevait lorsqu'on apporta au poète un paquet volumineux : exemplaires sentant l'encre fraîche, qui portaient en grosses lettres sur la couverture pâle le nom de Vincent Gardanne et le titre de son bouquet de poésies : « Larmes et Sourires ». Comme en ce titre longtemps cherché, le sourire et les larmes apparurent en même temps sur la figure fondue de l'heureux auteur.

« Mère, ce bonheur est trop grand ; il me tuera... Va vite chercher notre ami de Thyèvre ; il faut que quelqu'un partage aujourd'hui ma joie... »

Deux heures plus tard Roger, que Renée avait tenu à accompagner, entrait dans la chambre de Vincent. Le poète avait, sans doute pour y retrouver ses pensées, pour y voir le tour qu'elles prenaient sur le papier neuf, attiré vers lui l'un

des volumes à couverture fraîche. Puis, fatigué même par cette lecture, il avait laissé retomber le livre sur son lit, et tenait seulement la main dessus, en souriant d'un sourire absent.

« C'est un beau jour... » dit Roger en pressant légèrement, avec précaution, la main diaphane que lui tendait Vincent.

Vincent ne répondit pas; toute la force nerveuse qui jusqu'alors l'avait soutenu semblait avoir disparu avec la réalisation de ses vœux de poète. Il était abattu par ce grand bonheur, alors que l'adversité n'avait pas eu le pouvoir d'effacer le sourire de ses lèvres résignées.

Une fois ou deux il murmura :

« Je suis heureux... trop heureux... mais je vais te quitter, maman, et cela me fait un peu de peine. Pourvu que mon livre se vende, que tu aies de l'argent suffisamment! »

Cette idée du dénuement possible où il laisserait sa vieille mère semblait troubler sa félicité si parfaite tout à l'heure.

« Ne vous inquiétez pas, dit Roger d'une voix profonde; si le Ciel veut que vous...

— Il le veut, fit Vincent à voix basse; je le sais depuis si longtemps!

— Alors, consentez-vous à nous léguer votre

mère? Elle aidera Renée à devenir une femme dévouée, une mère aimante... et nous nous souviendrons de vous ensemble, afin qu'elle ne garde pas tout ce chagrin pour elle seule... »

Vincent tendit la main à Roger :

« Merci! » dit-il seulement.

Il ferma les yeux, tout à fait calmé maintenant; ce rêveur, ce grand enfant ignorant du monde et des petits calculs acceptait sans arrière-pensée l'offre généreuse et sincère de ce sceptique au cœur tendre qu'était Roger de Thyèvre.

Tout le jour, Renée seconda Mme Gardanne dans les mille soins à donner au malade. Lorsque la vieille femme, que suffoquaient les larmes, s'arrêtait en quelque coin, murmurait avec angoisse :

« Mon enfant va me quitter! Ce n'est pas juste de mourir si jeune! »

Renée lui prenait doucement la main :

« Voulez-vous l'affliger, alors qu'il se résigne si simplement? »

La pauvre mère refoulait ses pleurs et balbutiait des paroles de gratitude envers Renée qui lui rappelait son devoir, si difficile, si douloureux à remplir!

A la nuit, Vincent parut se réveiller de son assoupissement :

« Je voudrais bien la voir, dit-il d'une voix faible.

— Simone? demanda Roger qui comprenait sa pensée.

— Oui; je lui donnerais mon livre pour la remercier d'avoir été si bonne, d'avoir passé dans ma vie comme un rayon de soleil. »

Roger se chargea d'aller lui-même au quai de Billy et de ramener Simone, qui était toujours chez elle à cette heure; on ne peut rien refuser aux gens qui n'ont plus que quelques volontés à exprimer.

Simone venait de rentrer et s'habillait pour un dîner de cérémonie. Elle s'écria :

« Quoi! il est vraiment si mal! Je ne m'en doutais pas, sans cela je serais allée chez lui. Attends-moi trois minutes, le temps de passer ma robe, et nous irons tout de suite. »

Elle descendit bientôt, enveloppée d'un grand manteau sombre, et entraîna Roger vers la voiture :

« J'ai prévenu grand'mère, qui va se rendre seule au dîner; tu auras l'obligeance de m'y conduire tout à l'heure. Comme c'est triste que ce Vincent meure ainsi en plein bonheur!... Raconte-moi ce qu'il a dit de son livre... Comment était sa figure? »

Le coupé s'arrêtait devant la pauvre entrée de la maison des Gardanne que Simonette questionnait encore, parlait beaucoup pour dissimuler l'émotion qui lui faisait un peu battre le cœur. Elle grimpa, en se relevant très haut, l'escalier aux marches boueuses où ses petits souliers de satin n'osaient se poser franchement, et entra, toute pâlie, dans la chambre de Vincent Gardanne.

Le petit poète, à sa vue, ressentit une telle douceur intérieure que son visage s'illumina d'un rayonnement extraordinaire. Elle, ce papillon aux ailes chatoyantes, ne savait trop comment se conduire en ce moment si solennel. Elle avait envie de rire, de pleurer, ne savait que dire, restait là, les bras tombants et la tête vide; ce fut Vincent qui lui fit signe d'approcher, de s'asseoir tout près de lui parce qu'il avait la voix éteinte et les yeux troubles.

Elle se mit sur une chaise, un peu raidie à dessein pour ne pas chiffonner sa robe légère, déranger les draperies de son corsage bas. Vincent lui trouvait l'air d'une apparition céleste, dans le vaporeux envolement des tulles, la mousse des dentelles fines; il emplissait son regard de cette vision charmante, lui disait merci, de temps en temps, sans qu'elle sût pourquoi, sans qu'elle osât le demander.

A la fin, il prit son livre et le tendant à Simonette :

« Gardez-le, je vous prie, pour vous souvenir quelquefois du poète qui a été si mauvais secrétaire, qui s'est dérobé, bien malgré lui, au moment où il pouvait faire quelque chose d'utile.

— Oh! oui, je le garderai, fit Simone déjà en larmes; je vous remercie, et je vous demande pardon... pardon d'avoir été taquine, mauvaise, désagréable... »

Il l'interrompit :

« Je vous dois trop pour avoir à vous pardonner. Je manquais de tout, si ce n'est de foi en l'Art; vous avez passé sur mon chemin, et l'argent est venu au logis; Castillon nous a ouvert sa porte, et... l'amour m'a appris la joie et la souffrance... la souffrance qui est aussi une joie. »

Il se fatiguait et Roger crut qu'il était temps de rompre cet entretien :

« Simone, veux-tu venir? Je te reconduirai, ainsi que Renée, et je reviendrai près de M. Gardanne. »

De sa main tremblante, Vincent attira vers lui Simonette; elle comprit, se pencha un peu, et le petit poète mit sur son front un baiser qui était un adieu...

Au dîner d'apparat où elle s'était rendue,

Simone fut un peu plus sérieuse que d'ordinaire. Elle songeait à cet amour humble et silencieux que lui avait voué Vincent, à l'amour qui n'est qu'un besoin de se dévouer à quelque chose ou à quelqu'un, de vivre en dehors de soi-même et de s'oublier pour la chose ou la personne aimée. Simonette était très fière d'avoir été l'un des amours de Vincent, puisque l'autre était l'amour pur de l'Art éternel.

Comme elle songeait ainsi, un de ses admirateurs lui demanda :

« A quoi réfléchissez-vous, mademoiselle Simone? Vous êtes si grave que nous tombons tous dans le marasme ; nous sommes tellement habitués à votre rire que le jour où il nous manquera, nous n'aurons d'autre ressource que d'entrer à la Trappe...

— Ce serait fâcheux pour le monde dont vous êtes l'un des plus brillants ornements!

— J'en suis tenté, pourtant, si vous ne m'égayez un peu ce soir. »

Simone regarda autour d'elle, constata qu'on est très morne dans les soirées de cérémonie lorsqu'une âme charitable ne se charge pas de remuer les grelots de la folie. Elle s'acquitta de la mission ce soir encore, raconta plaisamment ses visites de l'après-midi, et, sans nommer personne,

sa dernière demande en mariage, au théâtre, dans un couloir empli de traîtres courants d'air qui avaient fait éternuer dix fois, coup sur coup, le soupirant dont les effets de phrases touchantes avaient manqué comme un feu d'artifice par la pluie.

Pendant ce temps, dans son sixième étage à terrasse, Vincent Gardanne mourait, le sourire aux lèvres, très heureux de laisser sa mère aux mains d'amis sûrs, très heureux d'avoir revu Simone, de lui avoir dit ce qu'il avait su taire si longtemps, heureux de tout, de son livre qui s'étalait sur tous les meubles, des services que peut-être ses idées avaient rendus à Durias, au mieux avec la vie dont il oubliait les duretés envers lui, au mieux avec la mort qui lui apportait le repos et le soulagement physique... Ce petit poète avait l'âme douce, ne pouvait garder rancune aux événements ni aux personnes; et il possédait tant de naturelle bonté qu'il s'en allait de ce monde sans avoir voulu croire au mal...

Lorsque Roger apprit cette mort à Durias, il étouffa une exclamation de désappointement; quand il l'annonça à Simone, elle pleura un peu et dit à demi-voix :

« Quelqu'un m'aimera-t-il jamais autant que m'a aimée cet étrange garçon? »

VII

Comme un bateau désemparé qui n'a plus le pouvoir de résister à la tempête, le ministre Durias se laissait pousser à la tribune par ses collègues, repousser vers sa place par l'orage des apostrophes, des contradictions, des reproches accompagnés d'injures. Les séances de la Chambre étaient son martyre journalier; à se sentir ballotté ainsi qu'une épave, il avait comme des atteintes de mal de mer. Et le soir il rentrait, abruti, comprenant moins que jamais pourquoi il était ministre, maudissant le jour où l'éloquence fougueuse de Vincent Gardanne l'avait fait monter jusqu'à ce poste, périlleux pour un honnête industriel à conceptions restreintes.

Il se montrait dur envers son jeune secrétaire

à nom de preux des Croisades, avait des allusions acerbes à l'ambition de Mme de la Tourille, grondait Simone de son élégance exagérée et s'emportait contre Paul, dont le congé allait se transformer en disponibilité. Tout cela, c'était la revanche des épigrammes qu'on lui décochait, des humiliations dont on l'abreuvait au Conseil.

Le collègue venu autrefois à Castillon ne lui avait-il pas demandé, au grand amusement des assistants :

« Et ces lueurs?... elles ne reviennent pas, cette fois-ci? »

Un autre avait ajouté :

« Nous comptons absolument sur vous pour répondre aux prochaines questions. C'est le dernier assaut avant les vacances; à vous de nous conserver nos portefeuilles jusqu'à l'hiver. Nous savons de quoi vous êtes capable, quand vous voulez!... »

Durias considéré comme le sauveur du Ministère, c'était le comble de l'ironie ou de la confiance mal fondée. Où voulaient-ils donc qu'il prît ses idées, puisque le petit Vicomte n'en avait pas beaucoup plus que lui?

Le pauvre ministre se renferma dans un complet mutisme, et il obtint aussitôt le genre de succès

que peut procurer le silence. Des gens très malins pensèrent :

« Durias rumine quelque chose d'étonnant. Quand il ouvrira la bouche, ce sera pour foudroyer tous les blagueurs qui crient si fort en ce moment! »

Mais Durias n'ouvrait pas la bouche; et quelque chose comme de la terreur se répandait parmi ses adversaires. L'animal féroce laisse ainsi aboyer autour de lui la meute des roquets, lorsqu'il est sûr de la détruire d'un seul coup de griffe.....

Le grand jour arriva enfin, le jour où, toutes les attaques terminées, Durias sentit l'urgence de monter à cette tribune qui était son calvaire. Un silence de mort se fit instantanément. Durias, blême de colère ou de frayeur, saisit à deux mains le rebord de la tribune. Il n'avait pas même de papiers, ne feuilletait rien pour se donner une contenance. Oh! il était plein de son sujet, bourré de renseignements si bien connus que les notes étaient inutiles. Ce discours du ministre Durias allait marquer dans les annales politiques du siècle!....

D'une voix mal assise, avec des hésitations qu'on ne lui connaissait pas, il entama des explications troubles, qu'il paraissait ne pas comprendre lui-même. Quelques protestations soulignèrent

des erreurs manifestes; mais Durias continua, comme s'il n'entendait pas. Il pataugea de nouveau dans le marécage de sa prose diffuse, s'y enfonça, y disparut tout entier; puis, par un effort désespéré, il se retira de ce bourbier en cessant tout à coup de parler, en descendant à grandes enjambées l'escalier qui avait résonné maintes fois sous sa manche triomphale. Il se perdit, se noya entre les épaules de ses deux voisins du banc des ministres, resta indifférent aux huées dont on saluait sa retraite, aux mépris dont l'accablaient ses collègues.

Il y eut un court moment de vote, la désastreuse proclamation d'un résultat que Durias parut ne pas percevoir... Les collègues se levèrent dignement, prêts à quitter la salle où ils avaient cessé de plaire, et l'un d'eux frappa sur l'épaule de Durias toujours immobile :

« Allons, mon cher, vous voyez bien que c'est fini, qu'on ne veut plus de nous. Inutile de vous cramponner... »

Comme un homme ivre, Durias se leva et suivit la file indienne qui se dirigeait vers la sortie. Il n'était plus ministre, son temps de gloire était passé, et, vraisemblablement, ne devait plus revenir.....

Tout le monde s'étonna de cette chute piteuse, et plusieurs murmurèrent : « Durias a été une erreur de notre part, mais une erreur très explicable ; l'histoire de ses lueurs a du vrai. Cet homme est une nullité qui se repose parfois et a des trouvailles de génie..... »

Le ministre déchu rentra chez lui dans un état de stupeur profonde. Quand il eut narré la séance de l'après-midi, énuméré devant la douairière les insultes, les moqueries, les coups de langue récoltés depuis quelques heures, elle essaya de le remonter.

« Vous redeviendrez ministre, mon ami. Il y a de semblables dégringolades à chaque instant, mais un homme adroit se doit à lui-même d'être choisi dans de nouvelles combinaisons...

— Je crains bien de n'être plus choisi... Pour moi, le ministre, c'est le secrétaire ; je n'en trouve pas de potable, je suis perdu, comprenez-vous ?

— Eh bien ! vous laisserez le temps effacer votre échec, le monde oublier l'éclipse de vos moyens, et dans deux ans, dans trois ans, avec un peu de chance et un secrétaire choisi entre cent mille indigents très instruits, vous serez plus fort que jamais. En attendant, restez un député bien sage et un industriel bien posé.

— Ah! parlons-en de mon industrie! Vous savez sans doute que ça marche très mal. Moi, je n'avais plus le temps de m'en occuper; Paul ne songeait qu'à son mariage, et avant son mariage aux courses d'Auteuil. Croyez-vous qu'il m'ait rapporté quelque chose, mon ministère? Non, j'y perds une bonne somme... Ah! la politique, j'avais le pressentiment qu'elle ne me réussirait pas! »

Tout l'orgueil dont semblait être soufflé le ministre Durias s'était évaporé, laissant le pauvre homme aplati, flasque comme un ballon d'où le gaz s'est échappé.

Simone, très ennuyée de la tournure que prenaient les événements, devenait soucieuse; ce n'était plus la même chose, d'être Mlle Durias, fille d'un fabricant de produits chimiques, député un peu usé et entamé, ou bien d'être la fille du ministre le plus en vue du moment.

Il était bien différent d'aller au bal comme la première venue, de recevoir quelquefois chez elle, ou d'être une des femmes que l'on regarde dès leur entrée, de faire les honneurs de salons officiels et d'être adulée parce qu'on a un père qui compte dans le gouvernement.

Elle continua de sortir le plus souvent possible,

eut la ressource, dans les jours de mélancolie, d'essayer des robes ou des chapeaux rue de la Paix, lut quelques vers en souvenir de Vincent ou quelque roman pour s'amuser, les jours où il pleuvait trop; elle se laissa faire la cour par un tas de petits jeunes gens qui l'entouraient encore parce qu'elle était jolie et qu'elle comptait parmi les grosses dots de Paris. Elle devina que son argent était pour beaucoup dans leurs adorations et y répondit un peu dédaigneusement. Pourtant, elle s'efforça de détruire « une fable » qui s'était répandue sur elle, fable qui était bien, la veille, une vérité, mais qu'il plaisait maintenant à Simone de traiter de fantaisie. Quand on disait devant elle :

« Oh ! Mlle Durias est inaccessible ! Elle ne veut point se marier... »

Simone faisait une moue drôle et répondait :

« En êtes-vous sûr?... Qui peut savoir?...

— Mille pardons, on sait à merveille ! Autour de vous c'est un vrai massacre ! Les pauvres prétendants restent tous sur le carreau ! »

Aussi personne ne se présentait plus, que les petits jeunes gens faméliques en quête d'une dot à grignoter.

Quand elle avait tenu de ces propos dans le monde, Simone se demandait le soir :

« Pourquoi ai-je démenti les histoires de tous ces garçons? Aurais-je changé d'avis, sans m'en rendre compte? Et n'accueillerais-je pas avec joie un homme raisonnable qui me prendrait un peu pour moi, en dépit de ma tête folle qui n'est pas une trop mauvaise tête? »

Elle n'osait se donner une réponse affirmative, mais elle avait de terribles moments de découragement, trouvait très vide son existence d'essayages et de tours de valse, de flirt et de pose; elle se disait :

« Que faire pour rendre le temps moins lourd? »

Et elle ne trouvait rien, parce qu'elle ne cherchait pas dans la bonne voie.

Le bonheur complet de Renée, le bonheur tout à fait passable de Maud, toujours ravie de son mari, toujours désolée de s'arrêter dans sa marche errante, ajoutait à la confusion de ses idées. Quand elle avait réfléchi là-dessus pendant un quart d'heure, elle avait mal à la tête, demandait sa voiture et allait faire une visite, pour changer de genre d'ennui.

Mme de la Tourille s'ennuyait non moins que sa petite-fille, mais chez elle l'ennui se traduisait de tout autre façon. Elle partageait avec un grand homme cette opinion qu'il vaut infiniment mieux

être le premier dans un trou que le second dans Rome; elle avait rêvé qu'elle était la première à Paris, et l'illusion valant au moins la réalité, elle tombait de très haut en découvrant qu'elle n'était plus même la seconde, ni la dixième, ni la millième dans la grande ville. Elle eût voulu retourner tout de suite à Castillon, où elle était bien sûre, vu l'état rétrograde des esprits, de demeurer pendant dix ans encore « la belle-mère du ministre », c'est-à-dire un produit extraordinaire, que Castillon n'avait jamais possédé dans ses murs.

Elle proposa donc sérieusement à Durias d'emmener là-bas Simonette, que les bals fripaient un peu, et de ne la ramener qu'au prochain ministère Durias. Simone s'insurgea, son père se rangea à son avis et déclara que si Mme de la Tourille en avait assez de Paris, Simone était suffisamment grande et au courant du monde pour se gouverner toute seule. La douairière se redressa :

« Oh! s'il en est ainsi, mon gendre, je ne faillirai point à mon devoir. Là où sera Simone, je resterai; j'avais parlé de Castillon uniquement à cause de mon pauvre Hippolyte que votre ministère a mis en piteux état et qui, je le crains,

succombera aux suites du chagrin que lui ont causé mes sorties répétées.

— On en sera quitte pour lui faire un enterrement de première classe », murmura Durias, que sa chute avait fait revenir à l'âpreté des anciens jours.

Rien ne fut donc changé en apparence à l'hôtel du quai de Billy; mais quelque chose avait profondément varié et continuait à se transformer de jour en jour. C'était l'esprit de Durias, son humeur, ses idées les plus intimes. Après sa chute retentissante, devant la situation plutôt mauvaise de son usine, il avait résolu de se donner entièrement à ses affaires, de réparer en quelques années le dommage qui s'était produit depuis sa députation, depuis qu'il avait laissé tout aller pour suivre le vol de son ambition politique.

Les premiers jours, il avait travaillé avec courage, était allé pendant des heures à l'usine pour vérifier des chiffres, visiter les ateliers, surveiller et donner des ordres. Ce travail lui avait paru fastidieux. Il était hanté par le souvenir de son ancienne splendeur, revivait en pensée les heures agréables de l'an dernier, se bombait en songeant aux réceptions d'ambassadeurs, aux déjeuners avec des souverains de passage. Durias se traitait

de fou d'avoir désespéré si vite d'apprendre son métier de grand personnage, d'avoir avoué qu'il en avait assez de cette imposture continuelle dont il usait pour se donner l'air de quelqu'un qu'il n'était pas.

Il aurait dû lutter davantage, demander un congé, se retirer pour cause de maladie, et, comme le disait judicieusement la douairière, chercher dans la foule des besogneux de talent quelqu'un qui consentît à lui vendre le sien.

Ces distractions étaient désastreuses pour la bonne administration de l'usine; chacun s'apercevait que le patron n'était point à son affaire; on en profitait pour travailler moins, gâcher l'ouvrage, mécontenter les marchands à qui l'on vendait en gros depuis des années. Les bénéfices diminuaient, le gaspillage augmentait, et l'usine Durias, tout doucement, penchait vers la ruine.

Pendant ce temps, son propriétaire, ivre de grandeurs, de popularité, ayant perdu le goût du travail honnête et silencieux, gagné celui de la discussion, des grands mots, des tumultueuses assemblées dont il avait la nostalgie, se lançait tour à tour dans les milieux politiques les plus divers, organisait des réunions publiques, y parlait comme il pouvait, dans le style embrouillé de

son jeune vicomte. Quelquefois on l'applaudissait, plus souvent on l'accablait de mépris et de sarcasmes. Il ne se décourageait plus, recommençait la semaine suivante un discours nouveau dans quelque salle bondée de monde, et s'imaginait ainsi remonter le chemin de la gloire, qu'il avait descendu d'un seul coup, plus vite qu'il ne l'avait compté.

Il prit à peine le temps de se reposer à Castillon, y laissa Simone en compagnie de Mme de la Tourille, et revint à Paris, où deux ou trois brasseurs d'affaires lui proposaient de l'associer à une entreprise superbe, devant rapporter des millions à ses promoteurs. Ce serait peut-être, pour Durias, le moyen de se remettre à flot et de retrouver la chance qui l'avait quitté. Ses partenaires ne possédaient point de mise de fonds; mais ils avaient l'esprit inventif, débrouillard, le génie des combinaisons, et Durias fournirait encore la plus petite part s'il donnait l'argent nécessaire au lancement de l'affaire.

Le député hésita un peu; le commerçant qui existait en lui avant la naissance de l'homme politique lui suggéra qu'il est très imprudent de risquer des capitaux avec des associés qui ne risquent rien du tout. Puis il réfléchit qu'il avait

besoin d'argent, que la timidité empêche toujours de faire fortune, que, s'il refusait, il était probablement un homme perdu comme finances, car il ne se sentait plus de force à empêcher l'usine de péricliter.

Tout cet hiver-là, Durias fut très préoccupé. L'entreprise ne marchait pas, malgré la réclame qui avait coûté gros, malgré les protections politiques sollicitées par Durias. L'usine marchait encore moins, et Durias avait trouvé bon de diminuer le budget particulier de Simone.

« Comme c'est aimable ! avait-elle dit. Plus on vieillit, plus on a besoin d'être belle. Songe que j'en suis déjà à ma troisième édition, c'est-à-dire à mon troisième hiver mondain. Je ne suis plus de l'inédit, et si je n'étonne pas par mes toilettes je risque fort de passer inaperçue. »

Inaperçue? Simone ne pouvait encore le demeurer; mais la plupart de ses amies, de ses banales relations de la première année avaient disparu. Quelquefois, au bal, elle ne connaissait aucune des danseuses, ne coudoyait que de petites personnes de dix-huit ans qui la regardaient avec l'admiration mêlée de dédain qu'ont les toutes jeunes filles pour leurs aînées mieux habillées à force d'exercice, mais déjà moins

fraîches, moins florissantes qu'elles-mêmes.

Les très jeunes gens n'osaient plus aller du côté de cette demoiselle plus que majeure; et comme les jeunes gens d'âge convenable ne dansent pas, Simone restait quelquefois sur sa chaise, ce qui l'ennuyait profondément. A la fin de l'hiver, pendant un bal d'ambassade, elle était ainsi très isolée dans un coin désert, perdue derrière le flot des robes de tulle et de crêpe de soie, légères comme des tuniques d'almées.

Quelqu'un dit auprès d'elle, de l'autre côté d'une haie de feuillages et de fleurs :

« Tout en blanc, avec des roses France? Oui, c'était la petite Durias. Encore très gentille, mais elle se fane un peu. Ces figures chiffonnées ne résistent pas à la fatigue et elle est terriblement mondaine... »

Une autre voix d'homme répondit :

« Il est complètement enfoncé, Durias?

— Aussi complètement que possible! Comme homme politique il est coulé; il parle à tort et à travers dans toutes les salles de réunion, se fait des ennemis de tous ses anciens collègues parce qu'il vante toujours sa vertu, son honnêteté, comme s'il était le seul homme honnête et vertueux du monde.

— Et son affaire des chemins de fer des Hautes-Landes est un vrai four !

— Et c'est pour tout cela qu'il a laissé tomber son usine, sa poule aux œufs d'or qui ne lui pond plus que des gros sous... »

Simone n'osait pas bouger, avait une peur horrible que les deux causeurs, sortant tout à coup de leur petit salon désert, ne l'aperçussent là, toute troublée par les révélations qu'elle venait d'entendre.

Elle demanda de bonne heure à Mme de la Tourille si elle ne voulait pas rentrer et se coucha très préoccupée ; mais elle réfléchit que ces gens parlaient peut-être à la légère, avaient la malveillance facile, comme beaucoup d'oisifs, ou n'étaient pas bien au courant des choses. Elle se promit de parler à Durias le lendemain, de lui offrir de se restreindre un peu, si vraiment l'argent devenait plus rare au logis.

Le lendemain, devant la mine sombre de Durias, Simone n'osa pas l'interroger ; alors elle songea à Roger. Celui-là dirait toute la vérité, trouverait peut-être un moyen de sauver la situation compromise. Elle s'habilla et entra chez Mme de la Tourille :

« As-tu besoin de moi, mon enfant? demanda la vieille dame.

— Non, merci, grand'mère; je vais chez Renée, et je lui demanderai probablement à dîner.

— Très bien. Remercie-la des tricots qu'elle m'a faits pour mes pauvres de Castillon... »

Dans une grande galerie tapissée de livres, meublée de divans bas, drapée de lourdes et précieuses tentures, Renée travaillait à un ouvrage de couture tandis que Féraud et son gendre feuilletaient ensemble de gros volumes très savants. Renée voulut se lever et emmener son amie dans une autre pièce :

« Non, chérie, c'est à Roger que j'ai besoin de parler.

— Veux-tu que nous sortions, papa et moi?

— Inutile, je peux tout dire devant vous trois... »

Elle raconta, presque honteuse, sa surprise de la veille, l'effet de cette révélation soudaine qu'elle pouvait devenir presque pauvre d'un jour à l'autre. Était-ce vrai, toutes ces choses, et Durias ne s'occupait-il plus de l'usine, si chère autrefois à son cœur? Était-ce vrai aussi qu'il était devenu impossible comme homme politique, que Simone devait renoncer à être une fois encore la petite

reine des salons qui la gâtaient l'hiver passé?

Roger, très sérieux, cherchait la manière la moins brutale de formuler sa réponse. Pour la politique, la chose était vraie, peut-être; cependant rien n'était perdu; le monde oublie si vite! Durias était certain, ou à peu près, d'être réélu député à l'automne, lors des élections générales; après, avec un peu d'habileté, il pourrait encore reprendre une place honorable à la Chambre.

Pour l'usine, Roger n'était pas très au courant; il avait bien entendu de vagues bruits, mais ne pouvait s'y fier qu'à moitié. Il s'informerait et ferait part à Simone, franchement, de ses découvertes.

Simone ne pleura point; la gravité de la situation l'empêchait de s'énerver comme aux petites contrariétés de la vie. Elle ôta son chapeau, ses gants et dit à Renée :

« Je reste dîner; veux-tu me garder jusqu'à ce soir? Ici, au moins je n'aurai pas besoin de me forcer à rire comme devant grand'mère... »

Elle passa une après-midi très douce, qu'elle trouva charmante, sans doute à cause du contraste que lui offrait cette intimité tranquille avec l'agitation coutumière de ses journées. Le soir elle était très calme, mais un peu triste, n'avait

pas grande confiance dans l'enquête qu'allait entreprendre Roger. Elle ne se demandait plus :

« Que faire pour ne pas m'ennuyer? »

Mais bien :

« Comment ferai-je pour échanger cette vie qui m'a ennuyée quelquefois contre une vie moins douce, que je n'ai jamais connue? »

Une semaine plus tard, Roger pouvait malheureusement confirmer à Simone l'exactitude des propos entendus par elle. L'entreprise où l'on avait entraîné Durias était un vrai guet-apens, imaginé contre lui par des intrigants peu délicats qui profitaient de son argent. Il avait déjà fourni des sommes considérables, en donnait encore pour tâcher de rattraper le reste, et, comme un joueur qui se dépouille jusqu'au dernier louis pour faire fortune, jetait les billets de mille en pâture à ses associés, dans l'espoir chimérique de se retrouver un jour plus millionnaire qu'autrefois. Roger lui avait parlé, lui avait offert son aide, avait voulu lui faire comprendre qu'il était dupe. Mais, tout l'orgueil de Durias lui montant à la tête, il avait haussé les épaules, regardé du haut de sa petite taille son neveu trop audacieux et dit d'un air de pitié :

« Tu n'entends rien aux affaires et tu veux me

donner des conseils! C'est comme si je voulais me mêler de tes monuments antiques et de tes bouquins écrits en grec ou en sanscrit! »

Jour après jour, par gros morceaux qui diminuaient vite la masse, la fortune de Durias s'en allait, comme s'en étaient allées sa gloire factice et sa popularité d'occasion.

Le député semblait être presque indifférent à cet effondrement progressif de son crédit. La seule chose importante pour lui, la seule qu'il eût à cœur de conserver, c'était sa situation parlementaire. Il parlait plus que jamais en public, politiquaillait jusqu'à la fatigue complète; en juillet, il crut avoir trouvé la perle des secrétaires, l'engagea à prix d'or et partit pour Castillon, très pressé de préparer les élections de septembre.

Il fut accueilli plutôt froidement; la noblesse se tenait sur la défensive, car on reprochait au gendre de Mme de la Tourille d'avoir trop accentué sa nuance politique. Les bourgeois de Castillon s'étaient mis en tête que Durias était un faux bourgeois qui flattait les passions des révoltés et des paresseux. Enfin, les ouvriers et les paysans répétaient à tout propos que M. Durias était un patron sans aucune pitié pour les braves gens qu'il employait.

Qui donc avait causé ce revirement, puisque Durias n'avait arrêté ni la distribution des vaches, ni celle des louis d'or, et que sa belle-mère y avait joint d'amples largesses sous la forme de chauds vêtements? Une minute, le député soupçonna une perfidie du docteur Langier, son ancien concurrent. Il reconnut vite son erreur. Langier, dont la poitrine restait faible, passait ses hivers dans le Midi et partageait son été entre ses pauvres et ses prunes. Il se contentait de sa vie médiocre et tranquille, avait renoncé à la politique et à ses déboires. Il ne s'occupait pas de Durias et paraissait avoir oublié leurs voyages d'autrefois en carrioles publiques.

Mais à Castillon quelqu'un avait meilleure mémoire : c'était le chapelier battu naguère par Durias et perdu de réputation depuis qu'on l'avait accusé de fabriquer du neuf avec du vieux.

Pour donner un démenti aux mauvaises langues, il avait pris l'habitude de faire, chaque an, deux voyages à Paris. Là, il achetait à l'aise d'informes couvre-chefs de rebut qui, retapés et astiqués, paraissaient huit jours après dans sa vitrine avec cette mention en grosses lettres : « Marchandises toutes neuves arrivées de Paris. » La fraude devenait insaisissable, et l'on accourait

chez lui pour se faire coiffer à la mode d'il y a cinq ans.

Pendant ces séjours à Paris, le chapelier, qui furetait le matin dans les bouges des chiffonniers, fréquentait le soir les réunions publiques, allait dans les cafés, assistait aux séances de la Chambre, avec des billets démandés à Durias. Lentement, il avait ainsi suivi la chute lente du ministre, du député, de l'industriel, du faiseur d'affaires. Et cette année il s'était dit :

« Les élections vont venir; à moi de faire ma trouée! »

Il l'avait adroitement préparée, avait indisposé les uns et les autres. Et le jour où un client lui demanda s'il ne poserait pas sa candidature, il sentit que le terrain était favorable, que la récolte serait fructueuse...

Lorsque Durias apprit qu'il aurait pour concurrent le chapelier de la place, il entra dans une grande colère. Faire la tournée auprès de ce gros homme, le coudoyer dans les coches et descendre aux mêmes auberges!... jamais! Avec le docteur Langier, un homme comme il faut, cela passait encore; cette fois, ce serait insoutenable!

Durias résolut de prendre les deux chevaux de Mme de la Tourille et la victoria. La douairière se

récria; ses chevaux n'avaient pas l'habitude de la marche, sa voiture s'endommagerait dans les mauvais chemins. Durias répliqua que les chevaux s'habitueraient à leur nouvelle vie, qu'on voyagerait d'ailleurs à petites journées et qu'au retour, si la victoria avait eu des malheurs, le député la ferait soigner avec sollicitude.

Il partit donc, en brillant équipage, accompagné de son secrétaire et encouragé par les prédictions de Mme de la Tourille.

Mais, décidément, la chance était contre Durias! La voiture du député fit un effet désastreux; le chapelier, du haut du siège de la diligence, la désignait aux populations et raillait ce « monsieur » trop bien mis qui dédaignait les honnêtes pataches et les petits trotteurs du pays.

Durias, de sa voix ronflante, faisait de pompeuses harangues émaillées de mots superbes; le chapelier y répondait par de gouailleuses apostrophes en provençal, et tout le monde s'accordait pour préférer les paroles claires aux phrases que personne ne comprend.

Seuls, les louis d'or et les vaches retenaient les plus prudents; le chapelier insinua que le commerce des feutres rapporte bien quelque chose, et qu'on pouvait recourir à lui en toute occasion.

Ces paroles levèrent les derniers scrupules, et la victoria de Durias passa dans les bourgs, au milieu d'un affreux charivari. Comme c'était amusant de crier après ce Parisien qui avait des chevaux, des voitures, des petits jeunes gens nobles pour lui écrire ses lettres et beaucoup trop d'argent pour être bien honnête!

Les habitants de Castillon s'en donnèrent à cœur joie et poussèrent l'insolence jusqu'à venir railler, le soir, Durias et ses échecs sous les fenêtres de Mme de la Tourille.

Le chapelier fut élu, et Durias, abattu par ce nouveau coup, quitta le bourg dès le lendemain de l'élection. Il avait peur de se trouver, du même coup, sans mandat législatif, sans usine, sans argent...

Il confia Simone à Mme de la Tourille, qui, revenue à son aménité passée, se permit de dire :

« On a toujours tort de mésallier ses enfants!... Un La Tourille se serait-il laissé battre à Paris, à Castillon, partout enfin?...

— Vos reproches sont mal fondés, madame; n'est-ce pas vous qui m'avez lancé dans une voie fatale, en m'assurant que les Castillonnais n'étaient point changeants?

— Ils le sont devenus en votre honneur!... et

il faut pour cela que vous les ayez bien exaspérés! Simone est heureuse de me trouver; tant que j'aurai un morceau de pain...

— Oh! madame, c'est assez! Je vous payerai son pain, et même le beurre que vous mettrez dessus. Nous ne sommes pas réduits à la mendicité! Je remonterai bien l'usine, puisque autrefois je l'ai montée!

— Nous verrons, nous verrons! Adieu, et bonne chance! »

Durias, dégrisé pour l'instant de son rêve, monta pour la dernière fois de l'été dans la fameuse victoria qui tourna rapidement le mur de clôture.

Simone restait seule avec grand'mère, ne possédant guère au monde que cinq ou six douzaines de robes, une centaine de chapeaux, des bijoux et des éventails plein des tiroirs, et une petite figure un peu amaigrie où de beaux yeux noirs souriaient encore aux espérances possibles de l'avenir.

Pendant quelques jours, elle fut comme étourdie de ce nouveau coup qui l'atteignait en frappant son père. Elle ne pouvait se figurer que tout était changé dans sa vie, que l'éblouissement dans lequel elle avait marché depuis deux ans

s'était évanoui ainsi qu'un rêve au réveil. Ce fut plutôt sa vie présente qui lui parut un affreux cauchemar; et elle s'efforça de croire qu'il allait se dissiper tout à coup, que Simone Durias se retrouverait, d'une minute à l'autre, la jeune fille triomphante, adulée et fêtée qu'elle était la veille.

Aussi prit-elle d'abord assez philosophiquement sa solitude, son désœuvrement, la longueur des journées vides, l'ennui des soirées toujours pareilles les unes aux autres. Elle joua à la châteleine, accompagna chaque matin la douairière à l'église, s'intéressa aux pauvres de Mme de la Tourille, fit des promenades à pied dans la montagne ou en voiture dans les environs; elle soigna ses toilettes du jour et en changea régulièrement avant le dîner.

Tout cela ne l'intéressait pas outre mesure, mais l'amusait comme un jeu nouveau; elle éprouvait, de plus, une satisfaction réelle à se poser, aux yeux de la population du pays, en très jolie femme admirablement habillée.

Pour se rattacher en même temps à son existence d'autrefois, elle entretint de longues et régulières correspondances avec ses amies, leur demanda des détails sur leur été, sur les modes actuelles, sur les bruits de mariages, sur les

espérances de fêtes que donnait l'automne commençant.

Souvent, en lisant les réponses à ses questions, Simonette soupirait. Encore un bal auquel elle n'assisterait pas!... encore un mariage inattendu, parmi ses relations mondaines!... Pendant une heure elle restait soucieuse; et elle avait besoin de toute sa vaillance, de tout son petit orgueil resté vivace pour reparaître, au déjeûner, souriante et bavarde comme de coutume.

Toutefois, la monotonie de ses journées lassa vite Simone; et le premier frisson de l'hiver augmenta sa mélancolie. Au premier souffle froid qui parcourut la montagne, elle se sentit plus exilée et se découragea au point de laisser là toutes les habitudes prises à Castillon. Elle trouva trop dur de se lever pour l'heure de la messe, et peu amusant de grimper les sentiers enfouis sous les feuilles mortes qui craquaient sinistrement sous ses petits pieds. Les pauvres devenaient trop nombreux, et c'était vraiment lugubre d'écouter le récit de toutes ces misères.

Simone Durias ne sortit plus que rarement, et son sourire se fit moins franchement joyeux, se nuança d'une ombre de tristesse. Est-ce que le cauchemar n'en était pas un? est-ce que toute la

vie de Simone allait ressembler à ce qu'elle avait été ces derniers temps?

Elle prit le parti d'interroger son père, de lui demander si elle ne pouvait pas retourner auprès de lui, partager les difficultés qui l'accablaient peut-être. Elle serait très raisonnable, épargnerait l'argent, renoncerait aisément à ses toilettes de princesse. Mais à Paris, même dans cette médiocrité, ce serait la vie encore, tandis qu'à Castillon c'était, chaque jour, un peu de la mort... c'était, pour un être jeune, la fin de toute joie, de tout espoir....

A quel espoir pouvait bien songer Simone en pensant ainsi? Elle ne se le demandait même pas; mais elle avait besoin d'espérer en quelque chose, son avenir ne lui paraissait pas fixé. N'avait-elle pas décidé, cependant, qu'elle vivrait toujours ainsi, seule et sans lien d'aucune sorte?...

La réponse de Durias ne laissa à sa fille aucun espoir. Les affaires de l'usine, de l'entreprise, étaient si embrouillées qu'on ne pouvait prévoir comment elles se dénoueraient, quelles résolutions serait forcé de prendre l'industriel. Simone devait patienter encore; un hiver est vite passé, et, au printemps prochain, peut-être Durias pourrait-il la rappeler à Paris...

Simone pleura, toute seule dans sa chambre. Comme c'est triste, la vie, quand on n'a personne auprès de soi pour confier ses ennuis, se faire consoler des déceptions et des peines de chaque jour!

Les regrets de Simone devinrent plus âpres encore quand elle découvrit que Mme de la Tourille les partageait amplement, mais ne s'astreignait pas, comme sa petite-fille, à les cacher jalousement au fond d'elle-même.

Elle eut d'abord, durant ses soirées en tête-à-tête avec Simone, de profonds soupirs en caressant le plumage soyeux d'Hippolyte. Ses regards, alternativement, se posaient sur son protégé et sur Simonette attristée. Alors la vieille dame entamait un soliloque plein de réticences et de détours, qui laissait deviner toutes ses pensées secrètes.

« Eh bien! » disait-elle à demi-voix, « l'air de Castillon te réussit, mon Hippolyte! Tu as positivement repris, tu as l'œil plus vif et la tête plus fraîche. Il n'y a rien de tel, vois-tu, que la vie simple et l'air pur, les longues nuits de repos et les longues journées sans fièvre! A Paris, on vit dans un tourbillon, le pouls bat trop vite, la pauvre machine humaine s'use plus rapidement que partout ailleurs... »

Simone, les yeux perdus dans le vague ou fixés sur un ouvrage à l'aiguille, ne bronchait pas; et la douairière continuait, un peu plus fort :

« Nous sommes des campagnards, nous autres, et c'est pour cela que nous pensons ainsi. Je sais bien qu'il y a d'autres opinions, que des mondains... ou des mondaines.... peuvent regretter... »

S'interrompant tout à coup, elle se tournait vers Simonette :

« Te rappelles-tu, petite, la jolie réception de l'an dernier à l'ambassade d'Angleterre? C'était à peu près à cette époque... Je portais mon point d'Alençon sur une robe de satin noir... Et lord Elton m'a offert son bras pour visiter les serres... Ah! il y avait de beaux moments dans notre vie agitée!... »

Simone, impatientée, ne répondait rien, ou bien elle disait aigrement :

« Grand'mère, je parierais que, de nous deux, tu es celle qui regrette davantage le « tourbillon » dans lequel Paris nous entraînait!

— Je regrette... et je ne regrette pas... A mon âge, on aime la tranquillité; mais les femmes de ma condition ne dédaignent pas certaines marques de respect. Si tu avais voulu, Simonette!...

— Si j'avais voulu, grand'mère?...

— Tout cela durerait encore! Ton père est un brave bourgeois que ses hautes fonctions gênaient un peu. Mais toi, tu te ressens de ton origine; tu pouvais épouser qui tu voulais, choisir parmi les plus riches, les plus haut placés... En dépit des catastrophes, nous serions encore à Paris... toi du moins. Et moi je serais heureuse de t'y aller voir quelquefois. Tu ne l'as pas voulu... »

Simone alors se fâchait, s'entêtait dans sa résistance au mariage; ou bien, dans les bons jours, elle se mettait au piano, jouait, chantait pendant une heure et obligeait ainsi Mme de la Tourille à arrêter le cours de ses doléances.

Mais les lamentations de grand'mère avaient pour effet de rendre impossible à Simone l'oubli de ses propres regrets, de préciser, au contraire, les souvenirs douloureux qui torturaient la jeune fille, à mesure que s'accentuait l'hiver, que se précisait sa situation d'héritière appauvrie soudain.

Certes, grand'mère avait raison; la vie de Simonette serait bien différente si, au lieu de s'être obstinée dans son idée, elle s'était mariée, comme le lui conseillait Maud!

Tout était-il fini? et devait-elle renoncer à jamais à rentrer dans la voie commune?

Simone avait peur de la solitude; tant que grand'mère vivrait, tout irait passablement encore; mais après?...

D'un mouvement d'épaules, elle secouait ces pensées attristantes. Cet « après » était bien loin! Après? M. Durias aurait certainement rétabli sa situation; ou bien Maud accueillerait sa petite belle-sœur et Simone ne s'ennuierait pas; elle voyagerait, verrait du pays, finirait par épouser quelque prince étranger. Ou, ce qui serait mieux encore, elle se réfugierait chez Renée, dans cette maison du bon Dieu, ouverte à tous les abandonnés... Ce serait très bien... très bien... Simone, pourtant, soupirait en y songeant...

Au moment où Simonette se consolait de son mieux ainsi, elle reçut une lettre de Renée, lui annonçant son départ pour la Grèce, où M. Féraud, envoyé en mission, emmenait Roger pour l'aider,

Cette nouvelle plongea Simone dans la désolation. C'était encore quelque chose de son heureux passé de jeune fille qui s'éloignait d'elle; sa solitude s'élargissait un peu plus... C'était l'hiver, un hiver précoce et cruel qui commençait...

VIII

Madame Roger de Thyèvre,
Athènes (Grèce).

Castillon, ce 20 janvier...

C'est moi, ma Renée, qui viens causer avec toi pour oublier un peu le froid, le noir qui m'environnent. Ce n'est pas gai pendant l'hiver, ce Castillon que tu aimais tant, et ce n'est pas gai, surtout, pour une petite mondaine comme moi qui ne comprenais la vie qu'avec une maison confortable, un calorifère allumé du 15 octobre au 15 avril, une douzaine de toilettes de rechange par mois, bals et dîners tous les soirs.

Ici la maison est un vrai logis d'été; les jours de mistral, le vent gémit sous toutes les portes, pleure dans toutes les cheminées; on fait de rares

petits feux dans les chambres trop grandes, on gèle dans les couloirs, on frissonne en mangeant; on n'a aucune occasion de s'habiller, car on ne voit personne, si ce n'est le curé qui vient déjeuner le jeudi et reste jusqu'à quatre heures faire la partie de grand'mère. De temps en temps aussi le notaire arrive à midi moins dix, cause d'affaires en badinant, se laisse inviter à déjeuner, et parle très gravement de choses futiles. C'est chez lui un tic, une manie que cette transposition des tons par rapport aux sujets dont il traite.

Les autres jours, c'est la complète solitude! Je traîne dans mon lit jusqu'à huit heures, je traîne à ma toilette jusqu'à dix et à ce moment je me dis :

« Quelle énorme quantité de minutes me reste encore à gaspiller jusqu'à ce soir! »

A onze heures il y a un moment possible, et même agréable. Le facteur passe; je l'entends de l'extrémité la plus reculée de la maison où le hasard m'a pu conduire; je me précipite vers la cuisine et j'y prends avec un bonheur ineffable le petit courrier que les âmes charitables veulent bien m'adresser. Tu comprends que tes lettres sont parmi les mieux reçues!

Je relis dix fois dans le courant de l'après-midi

les missives qui ne quittent pas ma poche durant vingt-quatre heures. Cela m'aide à digérer les travaux à l'aiguille, les tricots, les reprises, dont grand'mère me comble jusqu'à l'heure du dîner. Après, grand'mère reprend son tricot et entretient d'interminables conversations avec Hippolyte qui meurt de sommeil. Moi, je joue du piano, ou je rêvasse, ou je regarde la lune se mirer là-bas dans le Rhône : tout cela se passe dans la serre que tu connais et qui m'offre des sièges convenant à ma paresse.

Maintenant, parlons de choses plus sérieuses. J'ai été navrée, tu le penses bien, d'apprendre ton éloignement de Paris, éloignement qui durera peut-être des années, puisque la mission artistique dont est chargé ton père est si importante, me dit-on de tous côtés. M. Féraud doit être un homme heureux; son rêve était la Grèce, il réalise son rêve. Quant à Roger, il est certainement fou de joie d'avoir des fouilles à surveiller, des rapports critiques à rédiger, des recherches savantes à faire dans de vieux livres. Je suis donc très contente pour vous tous, braves gens, bien que je sois fort désolée de votre absence. Comprenez cela et plaignez-moi!

Une grande nouvelle, ma chérie! Maud a un

gros garçon; cet événement dérange tous ses plans de voyage. Elle ne quittera pas Paris cet hiver, elle fait installer une *nursery* perfectionnée, étudie des traités d'hygiène, confère avec tous les docteurs sur la meilleure manière d'élever les bébés. Je crois même qu'elle fait déjà des plans pour l'éducation de son fils, qui sera un homme remarquable, comme les fils de toutes les mères...

Paul est ravi; il ne quitte plus le boulevard, dans tous ses moments de liberté!

Autre nouvelle : Bettine Auffray épouse un juge d'instruction domicilié à Briançon. C'est un peu loin de Paris, mais Bettine m'a fait entendre que son fiancé a quelques biens au soleil et que de nos jours, les voyages ont bien baissé de prix.

Allons, tout va bien; je leur donne ma bénédiction, leur souhaite beaucoup de bonheur et non moins d'héritiers.

Ta

SIMONETTE.

. . . . . .

Castillon, avril.....

Oui, ma Renée chérie, c'est encore de Castillon que je t'écris, les affaires de papa n'allant pas du

tout. C'est dur de se remettre au travail que l'on a quitté, dont on a perdu l'habitude, après avoir goûté d'autre chose que l'on regrette encore! Paul m'a écrit que papa se montrait toujours dans les réunions publiques et y parlait quelquefois. Je crois qu'il voudrait se présenter aux élections municipales; la politique est un mal dont on a de la peine à guérir! Ce pauvre père était pourtant si désabusé en quittant Castillon! Eh bien! il est prêt à se relancer dans le combat!

Sais-tu que l'on va vendre l'hôtel du quai de Billy, devenu trop grand, du reste, depuis que Paul est marié? C'est un peu triste de perdre une maison où l'on a vécu sa petite enfance; mais je m'en consolerais aisément si j'étais à Paris, si ma vie était remplie d'autres choses que de tricots et de reprises!

Il y a pourtant des événements à Castillon, ne fût-ce qu'une fois l'année. D'abord, il y a le printemps qui est un événement très gai, très attendu; des milliers de petites feuilles vertes poussent tout à coup, on sent partout des odeurs de violettes, le Rhône devient tout bleu, le ciel plus bleu encore..... C'est adorable! Pour fêter ce renouveau je mets chaque jour une robe claire, je persuade à grand'mère d'inviter plus souvent

du monde, et elle cède à mon petit caprice. La semaine dernière nous avons eu le notaire deux fois, le curé trois fois, le juge de paix et le receveur de l'enregistrement chacun une fois.

Ces messieurs paraissent ébahis de mes robes de soie rose, de crêpe blanc, de pékin bleu de ciel; c'est un succès comme un autre, et je note les miens soigneusement depuis que j'ai de si rares occasions d'en remporter.

Autre événement, triste celui-ci : Hippolyte est mort il y a trois jours et grand'mère n'est pas encore bien remise de cette pénible secousse. Elle prétend que le ministère de papa l'a tué. Mon Dieu! que c'est donc meurtrier, les ministères!

Quand j'aurai ajouté que Marguerite Auffray a épousé il y a un mois un petit sous-préfet du Morbihan, et Lucie, le même jour, un inspecteur d'assurances, je t'aurai conté toutes les nouvelles. C'est affreux! je reste seule de notre petit clan de l'Adoration, puisque Jéhanne d'Arnac a pris le voile au couvent des Réparatrices..... Au moins, celles qui se marient font quelque chose, s'occupent de leurs enfants, de leurs maris ; Jéhanne s'occupe du bon Dieu et prie pour ceux qui ne prient pas. Moi, je ne suis utile à rien, et

ce n'est pas un métier amusant que celui de créature inutile....

Je m'arrête, car je broie du noir. Ne crois pas un mot de ce que je viens de te dire, tu sais que les soins maternels ou domestiques m'assomment et que je ne tiens pas à tâter du ménage.

Ta vieille

SIMONE qui t'embrasse.

. . . . . .

Castillon, janvier.....

Tu te plains, ma chère Renée, que je reste des mois et des mois, parfois près d'une année sans te donner signe de vie. Tu as raison, et cette fois encore je mérite d'être beaucoup grondée. Habiter Castillon, c'est-à-dire un trou sans horizon, sans distractions, et laisser passer le temps sans écrire à sa Renée qu'on aime beaucoup sans en avoir l'air ! Allons, fais-moi un gros sermon et n'en parlons plus. Si, parlons-en, au contraire, et écoute mon excuse, qui est tout simplement de n'avoir rien à dire, mais rien, absolument rien, mon existence tournant entre la maison, le jardin et l'église, où j'orne un autel pour le dimanche et les jours de fête.

Oh ! vas-tu dire, elle est devenue tout à fait vieille fille ! J'en ai peur, ma chérie, mais une peur horrible, vois-tu ! L'autel, encore, ce n'est rien ; on le pare de jolies dentelles, et mes robes d'autrefois trouvent ici leur emploi ; on l'entoure de fleurs, on le drape de soie, et il faut un peu d'art pour faire quelque chose de très joli avec ce vieux sanctuaire de campagne.

Mais figure-toi que j'ai eu envie d'adopter un animal quelconque, un chien, un chat, voire un coq comme grand'mère ; c'eût été quelque chose à aimer, à soigner, à dorloter. J'ai résisté, c'était trop affreux, cette abdication de ma jeunesse, cette adoption d'un Hippolyte à deux ou à quatre pattes qui m'eût fait ressembler à grand'mère !

Pourtant, j'ai beaucoup de chagrin d'avoir renoncé à mon projet. Je suis si seule, si seule !

Papa est venu nous voir à l'entrée de l'automne ; il est bien changé et ne réussit pas trop dans ses affaires. Je l'ai gâté pendant quinze jours, et je trouvais cela très bon, meilleur que de soigner un animal qui ne répond pas à ce qu'on lui confie...

Paul a maintenant trois enfants. Trois enfants, penses-tu ! Maud est absolument transformée ; elle ne voyage plus, surveille de près les bébés, est

la meilleure des mères et des éducatrices. Paul trouve même sa femme trop raisonnable, trop pot-au-feu, et il m'a dit à son dernier séjour à Castillon :

« Ces Américaines sont des femmes à surprises ! On croit qu'on épouse une tête fêlée, on se réjouit de mener une vie très accidentée. Au premier enfant qui arrive, crac ! on n'a plus devant soi que la plus sage et la plus réglée des maîtresses de maison ! »

Toi aussi, tu as ton animal (pardon, ta petite fille) à aimer. Tu as de la chance !... Merci de l'avoir appelée Simone ; envoie-moi son portrait, pour me donner l'illusion que je connais ma lointaine filleule.

A toi,

SIMONE.

P.-S. — Je n'ose plus signer « Simonette » ; c'est trop gentil, trop jeunet, et j'ai..... vingt-cinq ans depuis huit jours ! Me reconnaîtras-tu, seulement, lorsque tu me reverras ?

. . . . . .

Castillon, juin.....

Je t'annonce, ma chère Renée, mon mariage avec le notaire de Castillon qui déjeunait beau-

coup chez grand'mère. Il a cinquante-quatre ans, est veuf de deux femmes et a deux enfants de chacune d'elles; mais il garde encore assez de goût pour les jolies personnes pour m'épouser à cause de mes seuls beaux yeux.

Maintenant que je t'ai écrit cela d'un trait, ne crie pas, ma Renée chérie. Je ne pouvais plus, vraiment, supporter cette vie monotone et égoïste. Il me fallait, je te l'ai dit, quelque chose ou quelqu'un à aimer. Quelqu'un s'est présenté, je l'ai pris; n'est-ce pas sage?

Roger, malgré ses belles théories et son mépris des femmes, n'a pas résisté plus longtemps, il me semble! Il s'est laissé prendre tout d'un coup et ne s'en repent point, au contraire. En tout cas il n'a pas le droit de rire de moi! Si tu savais comme, depuis longtemps, je me disais :

« Quelqu'un ne s'avisera-t-il pas de me demander en mariage? »

Personne n'avait cette idée. On trouvait ma figure gentille, mes robes de soie très coquettes; mais aucun des petits fonctionnaires de Castillon n'eût osé risquer une demande sérieuse. D'abord, on savait si bien que j'avais refusé autrefois tant de prétendants! Ensuite, ma figure et mes robes étaient précisément un épouvantail au lieu d'un

attrait. J'étais trop parisienne, trop élégante pour une fille... pauvre, disons le mot. J'étais trop différente d'eux, aussi; je leur faisais un peu l'effet d'une épingle sortie de chez un grand joaillier, qui eût été déplacée sur leurs campagnardes cravates à dix-neuf sous.

Or, voici qu'un jour monsieur le curé, remarquant ma mine plus longue que de coutume, dit à la fin du déjeuner :

« Cette enfant est un peu triste, je le comprends... sa vie est tout l'opposée ici de ce qu'elle a été ailleurs!... Il faudrait la marier... Je connais bien quelqu'un de Castillon qui trouve Mlle Durias très accomplie; mais il n'ose pas...

— Qui est-ce, monsieur le curé? me suis-je écriée au grand scandale de grand'mère. Oh! il a bien tort de ne pas oser!

— C'est... M. Lassègue, le notaire... »

Grand'mère a poussé un cri perçant; moi j'ai répondu :

« S'il me trouve accomplie, je lui conseille de risquer sa demande. »

Pour le coup, grand'mère a cru que je divaguais :

« Un homme deux fois veuf, qui a des enfants à marier! A-t-il donc perdu la tête?... et Simone aussi?...

— Mais non, grand'mère, pas du tout! Il est riche, moi je n'ai rien; il a cinquante-quatre ans, mais j'en ai plus de vingt-six. Je suis une vieille fille, une vieille fille, entends-tu, grand'mère? »

Grand'mère entendait fort bien, mais grondait toujours. Le curé l'a calmée; j'ai déclaré que ce mariage me plairait et prié monsieur l'abbé Andrieux de le faire savoir à mon soupirant.

Maintenant, c'est chose faite. Nous nous marions lundi prochain, et le bourg ne parle que des magnificences de la noce. Mon fiancé n'est pas très joli, mais je le crois bon, et ses enfants seront heureux de trouver en moi une... non, vraiment, je ne peux pas écrire une mère, c'est trop drôle! Leur âge? vingt-huit et vingt-six, côté des garçons, vingt-trois et vingt, côté des filles. Tous ont résolu de m'appeler « ma cousine ». Je te dis que ce mariage est très drôle!

Adieu, je te quitte pour essayer ma robe blanche.

SIMONETTE.

. . . . . .

A Madame Roger de Thyèvre, à Paris.

Castillon, juin...

Puisque tu as la gentillesse, ma Renée, de m'annoncer ton retour à Paris, je viens tout de suite t'accaparer... M. Féraud est comblé d'honneurs à la suite de ses travaux, Roger va être décoré dans un mois; c'est fort bien. Mais que faites-vous, au milieu de tout cela, de la cousine Simone? J'exige que vous veniez tous la voir au mois d'août, que vous vous installiez dans sa grande maison de la place de Castillon, maison très gaie, puisqu'elle est pleine de rires, de chansons, de jeunesse. Papa, qui a passé ici le mois dernier, est reparti enchanté. Cela le changeait, le pauvre père, de sa vie de Paris, si isolée, si agitée en même temps. Tu sais, je pense, que ses affaires vont toujours assez mal, mais qu'il est conseiller municipal depuis six mois. Encore sa marotte! Nous espérons que, quand il sera trop fatigué, froissé, degoûté de cette existence, il se réfugiera au milieu de nous.

Paul et Maud sont venus aussi; les bébés se portaient à merveille et Maud ne voulait plus s'en aller.

Donc, ta petite Simonette ne pourra que gagner à venir respirer notre bon air, et moi j'y gagnerai de jouir de vous après si longue privation. Ne crois pas que je sois maintenant une horrible campagnarde; je représente en ma personne ce qu'on pourrait appeler la haute gomme de Castillon. Je donne des dîners, pas trop mal, ma chère, même après ceux du ministère; on y mange même mieux, c'est positif... Je reçois l'évêque quand il vient en tournée de confirmation, je loge des officiers supérieurs quand un régiment passe; je suis, avec grand'mère, dame patronnesse de toutes les œuvres; mes chevaux sont les mieux appareillés du canton, mes robes les mieux faites et les plus élégantes...

Heureuse? me demanderas-tu. Contente serait plutôt le mot exact. Les enfants de mon mari m'aiment beaucoup, lui-même m'entoure de prévenances et j'ai pour unique souci de leur faire la vie douce, unie, facile. C'est te dire que je n'ai plus le temps de m'ennuyer, d'être nerveuse ou de mauvaise humeur.

Seulement, je répète sur tous les tons à mes grands enfants :

« Mariez-vous jeunes, très jeunes... Plus tard vous reconnaîtriez que c'est encore ce qu'il y a de

mieux, vous auriez la nostalgie de la famille... et ce ne serait plus tout à fait la même chose. »

N'es-tu pas de mon avis, Renée?

A force d'entendre ce radotage, Émile s'est a moitié fiancé et Gabrielle est en train de se fiancer tout à fait. Nous les marierons tous les deux l'hiver prochain.

Ta SIMONE, très contente tout de même de son sort, oui, décidément très contente.

P.-S. — Donne-moi des nouvelles de Mme Gardanne; j'ai encore ici l'album du pauvre Vincent. Je l'ai montré aux enfants en leur disant qu'un poète m'avait beaucoup aimée... Mon mari a souri; toutes ces choses-là, il les traite un peu d'enfantillages. C'est un homme si sérieux!... Arrive vite, j'ai tant envie de t'embrasser!

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 630-97.